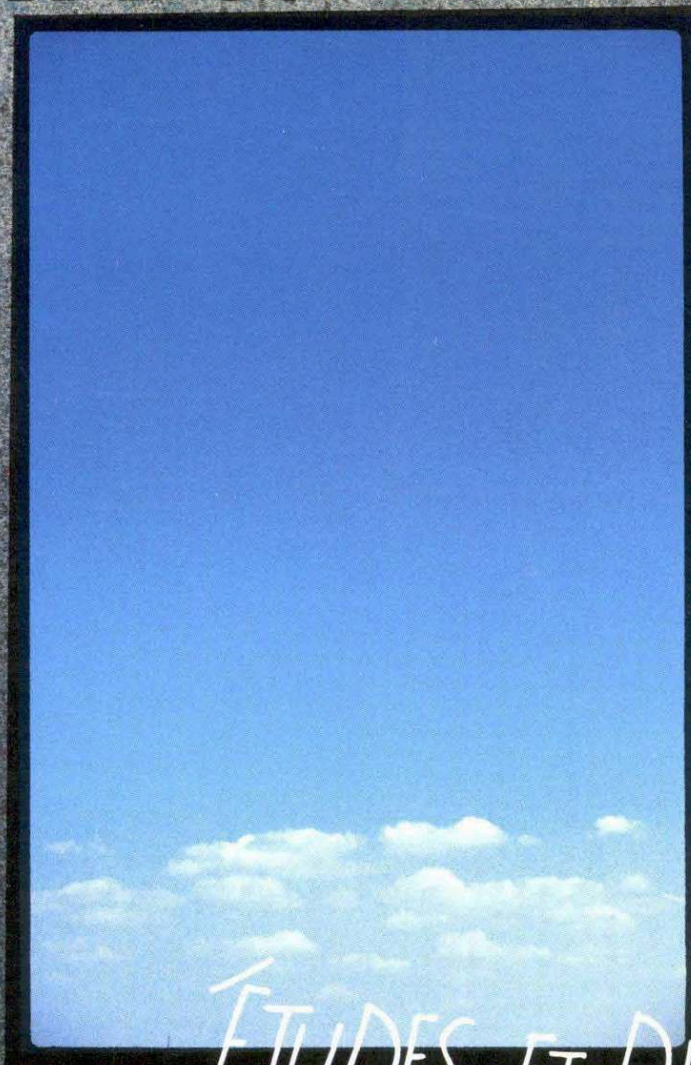


CHRISTOPHE EVANS

LA BPI À L'USAGE



ÉTUDES ET RECHERCHE

Bibliothèque
publique d'information



Centre
Georges Pompidou

La BPI à l'usage

1978-1995 : analyse comparée des publics de la Bibliothèque publique
d'information du Centre Pompidou

Christophe Evans

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.270
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 1998
Date de mise en ligne : 14 mai 2013
Collection : Études et recherche
EAN électronique : 9782842461652



<https://books.openedition.org>

Édition imprimée

EAN (Édition imprimée) : 9782842460280
Nombre de pages : 184

Référence électronique

EVANS, Christophe. *La BPI à l'usage : 1978-1995 : analyse comparée des publics de la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1998 (généré le 15 mai 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/270>>. ISBN : 9782842461652. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.270>.

Ce document a été généré automatiquement le 15 mai 2023. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1998
Licence OpenEdition Books

RÉSUMÉS

Plus de 60 millions d'entrées ! C'est le total des visites enregistrées à la BPI, depuis son ouverture en 1977 jusqu'à sa fermeture provisoire et partielle en 1997. Mais quels publics, quels usages, quelles motivations peuvent être identifiés à travers la masse imprécise de ces chiffres ? C'est à l'ensemble de ces questions que le présent ouvrage entreprend de répondre à partir de l'exploitation des résultats de la dernière enquête quantitative réalisée en 1995, soit quelque temps avant la grande mue de la bibliothèque. Profils, pratiques et représentations des usagers sont ici étudiés dans une perspective comparative avec les enquêtes de fréquentation précédentes : Publics à l'œuvre (1982), et Constances et variantes (1988). Il apparaît ainsi que la BPI, à l'image de nombreux établissements de lecture publique, s'est fait l'écho amplifié des nombreuses transformations socioculturelles qui sont survenues dans la société française au cours des vingt dernières années. On ne sera pas étonné dès lors que la thématique de l'appropriation étudiante soit placée au cœur de cette synthèse.

CHRISTOPHE EVANS

Chargé d'études en sociologie au service Études et Recherche de la Bpi.

SOMMAIRE

Avertissement

Remerciements

Préface

Martine Blanc-Montmayeur

Introduction

L'appropriation étudiante de la BPI

Première partie. Les caractéristiques sociales des usagers, vues d'ensemble et comparaisons dans le temps

Sondage aléatoire et structure de l'échantillon

Sur la notion de public et la question de la multifréquentation

Professions et catégories sociales : les étudiants et les autres usagers

Origines et conséquences de l'appropriation étudiante : constats et hypothèses

Le renversement de la structure par sexe des publics

Structure par âges

Niveau d'études et domaines de formation

Attraction territoriale et nationalité

Deuxième partie. Rythmes et périodicité des visites

Fréquence, intensité et durée de visite

Ancienneté de la première visite et assiduité

Un processus de fidélisation

Les usagers du soir

La file d'attente

Troisième partie. Intentions de visite, filières d'usage et appréciations des usagers

Des visites de plus en plus motivées

Supports et services utilisés

Domaines consultés et travaillés

Le recours à la médiation

Appréciations des usagers

À propos de la Salle d'actualité

Conclusion

Les publics de la BPI hier et demain

Annexes

Annexe 1. La BPI en 1995 : fiche technique

Annexe 2. Fréquentation annuelle de 1977 à 1997 (nombre d'entrées enregistrées)

Annexe 3. Du nombre d'entrées au nombre d'entrants : mode de calcul

Annexe 4. Méthodologie de l'enquête en 1995 et principales caractéristiques des investigations précédentes

Annexe 5. Le questionnaire de l'enquête 1995

Avertissement

- 1 *Ce rapport final est l'aboutissement de nombreuses séquences de travail qui se sont succédées depuis le début de l'année 1995 jusqu'au premier semestre 1998. En raison de cet étalement dans le temps, certains acteurs engagés dans la réalisation de l'enquête ont dû céder leur place en cours de route. Ce fut le cas au sein de l'équipe de la Promo Neuf Dauphine — la Junior-Entreprise de l'Université Paris-9 Dauphine commanditée pour la phase de passation des questionnaires —, puisque les responsables de terrain chargés d'encadrer les enquêteurs, de veiller à la saisie des informations, ainsi que de proposer une première présentation des données brutes, n'étaient pas les mêmes de mai à novembre 1995 (Stéphane Escoffier et Julien Toqueboeuf encadraient la phase 1, Eric Bertrand et Grégoire Virat la phase 2). Ce fut le cas également au sein du service Etudes et Recherche de la BPI — le commanditaire de l'enquête —, puisque Patrick Mignon qui s'était occupé de l'ensemble des opérations de mise en route jusqu'au pilotage de la phase terrain a dû passer le relais en bout de course, au moment d'analyser et de synthétiser l'ensemble des résultats.*
- 2 *En formulant ces remarques, mon intention est double. Elles me donnent, d'une part, l'occasion de signaler que l'aspect collectif de ce travail est mal restitué par une présentation individuelle des résultats. Elles me permettent, d'autre part, d'attirer l'attention sur le fait que le rédacteur du texte final n'a suivi ni les étapes préliminaires visant à préparer l'enquête, ni les opérations de terrain. Cette dernière précision est loin d'être anecdotique. Elle justifie, en effet, l'aspect mesuré de certaines des conclusions qui sont tirées ici (la perspective adoptée est plus souvent descriptive qu'analytique à proprement parler); la mesure étant de toute façon, on en conviendra, une attitude appropriée en matière de raisonnement sociologique, a fortiori quand il s'agit d'évaluer des pratiques culturelles sur la base même des déclarations des pratiquants.*

Remerciements

- ¹ *Une première version de ce texte a été relue par Claire Dartois. Qu'elle en soit ici chaleureusement remerciée, tout comme Françoise Gaudet qui a beaucoup contribué à la mise au point définitive du manuscrit et Anne-Marie Bertrand qui m'a, pour ainsi dire, mis le pied à l'étrier...*

Préface

Martine Blanc-Montmayeur

La BPI à l'usage

- 1 Le mot « usage » est joli ; il est aussi riche de significations que son ancêtre *usus*. Il sent son utilité solide et attestée, la nécessité même ; il appelle aussi le bon et le mauvais usage ; il permet l'usure comme le renouveau. Et tout ça au bénéfice d'une bibliothèque. La Bibliothèque publique d'information a de la chance d'avoir été dotée en son sein dès son origine, et cela reste unique, d'un service Etudes et Recherche qui, justement, en scrute les usages, à intervalles réguliers, s'émerveillant ou regrettant les évolutions ainsi analysées, mais toujours avec la plus grande rigueur scientifique.
- 2 Cette étude de 1995 est intéressante à plus d'un titre. Avec le recul de vingt ans, elle permet une analyse comparée entre les quatre enquêtes de 1978, de 1982, de 1988 et de 1995, laps de temps durant lequel les demandes faites aux bibliothèques et à la BPI en particulier sont devenues de plus en plus prégnantes, ce qui signifie aussi que l'offre institutionnelle a pu être utilisée, à son corps défendant, par des publics ou pour des besoins pour lesquels elle n'avait pas été exactement pensée. Cette dialectique de l'offre et de la demande dans laquelle s'inscrivent à la fois la liberté de l'utilisateur et la nécessité comme la reconnaissance d'un service public est parfaitement analysée dans cette rétrospective. N'en déflorons pas la description minutieuse qui, au travers des chiffres bruts, tente de retrouver le fil d'Ariane qui unit ou désunit tel ou tel public avec telle ou telle collection et tel ou tel espace. Mais cette étude tombe au moment précis où les travaux du CNAC-GP nous ont conduits à une « pause » très occupée mais à une halte cependant dans la course effrénée pour répondre aux demandes.
- 3 En tant que directeur de la BPI, je voudrais souligner l'utilité de cette enquête qui, en mettant la pleine lumière sur des intuitions ressenties par tous, nous a aidé à penser autrement la nouvelle BPI. Comment réaffirmer une offre dans un lieu transformé pour que de nouveaux usages puissent succéder à des habitudes, pour que de nouveaux publics puissent coexister avec les habitués, pour que de la surprise qui naîtra d'un lieu à la fois semblable et différent, surgissent d'autres regards sur les collections et sur les services offerts ?

- 4 Loin d'accompagner la fermeture provisoire de la BPI, cette étude prépare donc la réouverture, par les questions qu'elle pose, mettant ainsi l'institution au défi d'y répondre.
 - 5 Et si les 3 000 enquêtés anonymes doivent être remerciées pour tout ce qu'ils nous ont révélé d'eux-mêmes et de nous-mêmes, tant il est vrai qu'une bibliothèque existe par ses lecteurs, c'est à Christophe Evans, défricheur qualitatif de cet énorme matériel quantitatif, que vont mes remerciements chaleureux puisque son travail constitue un outil essentiel pour bâtir une offre encore plus ambitieuse qui entraînera, je l'espère, un renouveau des usages.
-

AUTEUR

MARTINE BLANC-MONTMAYEUR

Directeur de la BPI

Introduction

L'appropriation étudiante de la BPI

- 1 Si l'on retient la moyenne de 10 000 entrées quotidiennes régulières, ce sont plus de 60 millions de visites au total que la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou a enregistré, depuis son ouverture en 1977, jusqu'à sa fermeture provisoire et partielle en 1995. Une enquête récente réalisée par le CREDOC a montré que plus d'un Français âgé de plus de dix-huit ans sur dix a déjà « utilisé » cet équipement au cours de sa vie². Enfin, d'après les résultats d'une étude inter-institutionnelle réalisée à l'échelon local, pas moins d'un étudiant sur deux fréquentant des bibliothèques publiques situées dans Paris déclare fréquenter la BPI³.
- 2 A eux seuls, de tels indicateurs en disent long sur l'impact social de cet établissement culturel, ne serait-ce que sur le plan quantitatif. Force est de constater en effet que cette bibliothèque d'un genre particulier, voire unique en son genre⁴, a non seulement trouvé un public massif, mais qu'elle a su le conserver au fil du temps.
- 3 Mais de quel bois au juste est fait ce public ? Est-il d'un seul tenant ? Est-il composé de différentes essences ? Et surtout, quelles évolutions peut-on observer au long de deux décennies en ce qui concerne les profils, les pratiques et les représentations des individus qui le composent ? Voilà, pour résumer, quelles sont les questions qui ont présidé à la rédaction de cet ouvrage. La synthèse que nous proposons ici repose en fait principalement sur les statistiques produites en 1995 lors de la dernière enquête générale de fréquentation, soit quelque temps avant la fermeture du Centre Pompidou pour une période de travaux de rénovation qui marque un tournant considérable dans l'histoire de l'établissement.
- 4 La connaissance des publics est une préoccupation d'étude bien enracinée à la BPI. C'est au sein du service Etudes et Recherche de cet établissement, dès son ouverture — alors que le champ de la sociologie des pratiques culturelles était en plein défrichement —, que de nombreux jalons ont été posés⁵. Dans le voisinage intellectuel, et parfois même avec la collaboration active d'auteurs tels que Pierre Bourdieu, Michel de Certeau, Jean-Claude Passeron, Roger Chartier, François de Singly et de nombreux autres encore dont les travaux abordaient la notion de pratique culturelle (notamment l'activité de

lecture), un objectif s'est imposé : passer des spéculations, des théories plaquées, aux constats empiriques et aux interprétations renouvelées. C'est dans cet objectif que de nombreuses enquêtes de terrain furent mises en chantier afin d'étudier au plus près les conduites effectives des individus sans que les contextes sociohistoriques et les conditions matérielles et symboliques de ces pratiques ne soient négligés : « une sociologie de la rencontre entre l'offre et l'appropriation de biens culturels au sein d'espaces publics », comme le formulait Jean-François Barbier-Bouvet⁶.

- 5 Quatre grandes balises nous permettent ainsi aujourd'hui d'étayer nos analyses concernant les évolutions des publics de la BPI : les enquêtes de fréquentation générales réalisées en 1978, 1982, 1988 et 1995. En 1986, Jean-François Barbier-Bouvet et Martine Poulain avaient synthétisé un grand nombre des caractéristiques des usagers ; certaines d'entre elles apparaissaient déjà d'ailleurs dans le tout premier rapport d'enquête rédigé par Alain-Marie Bassy en 1978⁷. Jeunesse, sur-représentation masculine, niveau de scolarisation élevé, fréquentation massive des étudiants et des professions intellectuelles (mais présence significative d'autres catégories d'usagers), assiduité ; tels étaient les traits saillants que l'on pouvait alors identifier sur la base de l'enquête réalisée en 1982. L'ouvrage *Publics à l'oeuvre* — publié quelque temps après la parution de *L'Œil à la page*, vaste enquête consacrée à l'introduction des images dans les bibliothèques en France⁸ — allait également contribuer à une forme de validation sociologique du principe bibliothéconomique du libre accès aux collections en faisant le constat que ce type de dispositif, au-delà de la solution technique qu'il représentait, devait être considéré comme un véritable dispositif social qui conférait un statut symbolique différent aux documents.
- 6 Quelques années plus tard, en 1990, Martine Poulain établissait un nouveau bilan, à partir cette fois des statistiques produites en 1988. Celui-ci rendait compte notamment de la confirmation et de l'amplification de la présence de ceux pour qui le livre était une nécessité : les étudiants en premier lieu et, dans une moindre mesure, les professions intellectuelles⁹.
- 7 Qu'en était-il cinq ans plus tard encore en 1995 ?
- 8 Si l'on accole de manière artificielle — et sans doute un peu brutale — les principaux indicateurs statistiques de l'enquête réalisée à cette date en ne retenant que les valeurs les plus fortes, on obtient la définition d'un portrait-robot de l'utilisateur modal de la BPI qui permet d'esquisser un début de réponse à cette question. Il ne s'agit là bien sûr que d'une construction statistique de la silhouette d'un usager probable, et non pas d'une image fidèle de la réalité, ni même du profil d'un usager moyen établi sur la base des moyennes recensées. Se dessine alors le profil d'une jeune femme dont l'âge est compris entre 20 et 24 ans, étudiante, de niveau bac + 3 ou 4, ayant suivi une formation de type « lettres et sciences humaines », de nationalité française, résidant à Paris, venue avec un motif précis et ayant passé près de trois heures dans l'enceinte de la bibliothèque. Cinq ou six points, qui serviront de trame à cette synthèse, peuvent nous permettre en fait de résumer les évolutions récentes en matière de publics à la BPI : nouvelle accentuation de l'emprise étudiante, féminisation, rajeunissement, fidélisation des usagers, homogénéisation et fonctionnalisation des usages.
- 9 En 1982, sans tenir compte de la Salle d'actualité, 4 000 personnes non-étudiantes et non-scolaires fréquentaient chaque jour la bibliothèque. En 1995, elles n'étaient plus que 2 300 (d'aucuns diront tout de même 2 300 !).

- 10 Que se passe-t-il dès lors, quand l'audience d'une institution culturelle telle que la BPI se modifie au point que l'une de ses composantes en vient à occuper tout l'espace ? L'espace physique des pratiques, l'espace mental des représentations. Comment interpréter sociologiquement cette mutation au-delà de l'évidence apparente des chiffres ? Quelles conséquences induit-elle sur les comportements en matière de rythmes de visites, en matière de recours ou de non-recours à la collection, notamment en ce qui concerne les modalités d'association des différents supports documentaires ?
- 11 C'est en priorité à ces questions que nous allons nous efforcer de répondre en considérant la BPI « à l'usage » sur vingt ans, c'est-à-dire à travers le crible de l'analyse statistique de ses différents publics et de leurs usages.

NOTES

1. Compte non tenu des usagers de la Salle d'actualité. Précisons que le dispositif d'ensemble de la BPI comprenait jusqu'en 1997 la Bibliothèque du deuxième étage du Centre ainsi que la Salle d'actualité située au rez-de-chaussée. Cette dernière n'ayant pas été retenue parmi les terrains de l'enquête en 1995, il ne sera question ici que de la bibliothèque du deuxième étage, ou « bibliothèque générale », lorsqu'il sera fait mention de la BPI.

2. Selon la terminologie employée au cours de cette enquête, 13 % des Français de plus de 18 ans ont déjà utilisé la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou. CREDOC, Enquête « Conditions de vie et aspirations des Français », juillet 1997.

3. Enquête réalisée par SCP-Communication en mai 1997 auprès de 1303 usagers sur 48 sites. Voir A. Girard-Billon, J.-F. Hersent, « Pratiques des bibliothèques à Paris aujourd'hui. Résultats d'une enquête de l'Observatoire permanent de la lecture publique à Paris », in *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 43, n° 4, 1998.

4. Si le modèle BPI a « vécu », au sens où l'établissement a changé depuis son ouverture, tout comme le paysage alentour en matière d'offre de lecture publique, il reste que la conjonction de l'ensemble des caractéristiques propres à cette bibliothèque contribue encore à la singulariser : un établissement d'envergure nationale proposant des collections encyclopédiques de documents multi-supports en accès libre et en consultation sur place ; gratuit ; sans formalités d'inscription ; aux horaires et jours d'ouverture étendus ; intégré dans un centre culturel de grande taille comprenant un Musée national d'art moderne, un Centre de création industrielle, ainsi qu'un Institut de recherche acoustique (voir la fiche technique détaillée en annexe).

5. La première enquête du département Etudes et Prospective du ministère de la Culture consacrée aux pratiques culturelles des Français date de 1974.

6. J.-F. Barbier-Bouvet, M. Poulain. *Publics à l'oeuvre, pratiques culturelles à la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou*, BPI/La Documentation française, 1986. Précisons que l'accent porté sur le deuxième terme du couple offre-appropriation a eu pour conséquence de réinterroger la question des logiques et de la force des usages. Michel de Certeau, par exemple, situant sa démarche au-delà d'une approche souvent mécaniste de la notion de réception, allait insister sur les processus de détournements des objets culturels (les ruses du lecteur « braconnier ») ; Roger Chartier, dans le cadre de ses recherches historiques, allait quant à lui proposer de passer « du livre au lire » : autrement dit, recentrer l'analyse sur les usages plutôt

que de se cantonner aux objets. Voir M. de Certeau. *L'Invention du quotidien, 1, Arts de faire*, UGE, 1980 ; R. Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Seuil, 1987.

7. *Publics à l'oeuvre*, op. cité. A.-M. Bassy, *Bilan d'une expérience culturelle*, BPI, document interne, 1978.

8. J.-C. Passeron. M. Grunbach (avec M. Bénard, J.-P. Martinon, M. Naffrechoux, P. Parmentier, F. Porto-Vasquez, F. de Singly), *L'OEil à la page, enquête sur les images et les bibliothèques*, BPI-Centre Georges Pompidou, 1984. La parution successive de ces comptes rendus d'enquêtes sur les usages en médiathèque et le crédit qui leur sera accordé, témoigne d'une pénétration du discours sociologique dans le champ de la lecture publique en France : l'écho des revues professionnelles et les nombreuses interventions au cours de colloques divers à la même époque en attestent.

9. M. Poulain, *Constances et variances. Les publics de la Bibliothèque publique d'information, 1982-1989*, BPI-Centre Georges Pompidou, 1990.

Première partie. Les caractéristiques sociales des usagers, vues d'ensemble et comparaisons dans le temps

Sondage aléatoire et structure de l'échantillon

- 1 Les mises au point qui concernent la méthodologie des enquêtes quantitatives sont habituellement reléguées dans les zones para-textuelles des rapports d'enquête : en note ou en annexe. Une entorse partielle à cette règle s'impose pourtant ici dans la mesure où le recours à la technique du sondage aléatoire s'est révélé lourd de conséquence en 1995 quant à la structure de l'échantillon et aux possibilités d'interprétation qui en découlaient. Il convient donc, avant d'entrer dans le vif de l'analyse, de commencer par un petit détour méthodologique. Ce faisant, on ne fera que sacrifier à une obligation scientifique élémentaire : les statistiques ne sont recevables qu'à partir du moment où elles peuvent être mises en relation avec leurs contextes de production.
- 2 A la BPI, on l'a souvent répété, l'accès aux espaces de consultation et de travail ainsi que l'accès à la plupart des documents ne sont soumis à aucune forme de contrôle ou d'enregistrement à caractère discriminatoire. Cette caractéristique, inspirée à ses concepteurs par l'exemple des établissements anglo-saxons et des pays du nord de l'Europe¹, se trouve désormais appliquée avec plus ou moins de réserve dans beaucoup de bibliothèques publiques en France. Et pourtant, nombreux étaient encore les nouveaux visiteurs, avant la fermeture partielle et provisoire de la bibliothèque en septembre 1997, à se montrer surpris, parfois incrédules, de la liberté de manoeuvre qui leur était accordée : certains demandaient par exemple si l'on avait le droit de « se servir », de déplacer les ouvrages d'un étage à l'autre, d'en faire des photocopies, comme s'il s'agissait de quelque chose qui n'allait pas de soi (ce qui pouvait avoir tendance à faire sourire les familiers du lieu, usagers et bibliothécaires). Ainsi, en dehors de certaines contraintes de première nécessité relatives à la sécurité — sécurité

des personnes et du personnel, sécurité des biens et du bâtiment —, « entre qui veut » à la BPI. Et c'est d'autant plus vrai que son accès est gratuit ! Conséquence indirecte de cette liberté, l'institution ne dispose pas instantanément d'informations précises et permanentes sur le profil sociodémographique et socioculturel de ses usagers telles que celles qu'un fichier d'inscrits pourrait produire. Seules les enquêtes générales de fréquentation réalisées à intervalles plus ou moins réguliers sur la base d'échantillons prélevés aléatoirement permettent-elles de lever un coin de voile en ce qui concerne les caractéristiques des publics : à la fois les tendances lourdes, presque invariables, liées à des principes de déterminations sociologiques désormais bien connus tels que la relation entre le niveau de diplôme et le taux de fréquentation par exemple, et les tendances plus variables liées au contexte : contexte local (condition et évolution de l'offre documentaire au sens large) et contexte global (conjoncture socio-économique).

- 3 Par définition, la technique du sondage « aléatoire » est source d'imprévu. Un tel constat ne sous-entend pas que cette méthode soit fantaisiste ou qu'elle manque de fiabilité. Au contraire. Le choix d'un « pas de tirage » qui contraint les enquêteurs à interroger invariablement une personne toutes les dix personnes quittant définitivement la bibliothèque, comme ce fut le cas en 1995, est censé garantir la production d'un échantillon représentatif et contrasté². Mais on ne peut pas savoir au moment où commence l'enquête et où sont formulées de nombreuses hypothèses, quelle sera la structure de l'échantillon et, par conséquent, quelles analyses celui-ci autorisera si sa composition est relativement équilibrée, ou rendra difficile, voire interdite, si les déséquilibres sont grands. Or, en 1995, après avoir sondé près de 3 000 personnes, ce qui devait permettre une variété considérable des profils autant que des réponses, il s'est avéré que près des trois quarts de l'échantillon étaient couverts par la même catégorie — très englobante il est vrai, sans doute imprécise, on y reviendra —, celle des étudiants inscrits dans l'enseignement supérieur (2 022 personnes au total sur 2 804 sondées). Pour simplifier, procéder à l'étude de l'ensemble des usagers de la BPI en recourant à ce type de méthodologie en 1995 revenait tout bonnement à enquêter sur les étudiants qui fréquentaient cette bibliothèque. Statistiquement, cela veut dire que la base arithmétique des autres catégories d'usagers ventilées dans le gros quart de l'effectif restant se trouvait singulièrement réduite au point de perdre beaucoup en matière de fiabilité des analyses. Étudier, par exemple, la place et les usages des personnes s'étant déclarées « chômeur » (4 %), ou « retraité » (0,5 %), sur la base plus que raisonnable d'un effectif total de près de 3 000 personnes interrogées, ne doit pas nous faire oublier que le contingent brut de ces populations ne s'élevait respectivement qu'à une centaine d'individus dans le premier cas, et à une quinzaine dans le second... Tout croisement de variable, toute extrapolation de l'échantillon vers la population mère — notion difficile à définir précisément dans le cadre de cette enquête³ —, deviennent de ce fait considérablement risqués : arithmétiquement fondés puisque les procédures de construction de l'échantillon aléatoire sont respectées et contrôlées, mais statistiquement ou sociologiquement instables, voire problématiques, dans la mesure où la démarche aléatoire se révèle surtout efficace et appropriée pour rendre compte d'une population mal connue, *a priori* hétérogène⁴.

- 4 Les méthodes ne manquent pas pour remédier à ce type de défaillance. On peut par exemple envisager d'augmenter la taille de l'échantillon pour réaliser un gain plus que substantiel sur les catégories socioprofessionnelles autres que celle des étudiants. Une autre solution consisterait, sur la base de l'enquête par sondage aléatoire qui permet de mettre à jour la structure d'ensemble des publics de la BPI, à réaliser dans la foulée un

sondage par quota ou stratifié (définissant, sur la base de la structure générale mise à jour, la taille souhaitable des catégories à sonder de manière plus intensive selon le principe du sur-échantillonnage). On pourrait encore envisager de lancer plusieurs autres enquêtes monographiques portant sur des populations ciblées (les ouvriers, les retraités, les employés ou les chômeurs fréquentant la BPI...). Pour efficaces qu'elles soient, ces solutions engendrent cependant d'autres difficultés. Elles se révèlent notamment délicates à mettre en oeuvre rapidement tant elles exigent de moyens à la fois financiers et humains. Aussi doit-on, pour le moment, se contenter d'une enquête plus particulièrement adaptée à l'étude du public étudiant de la bibliothèque.

- 5 Enfin, pour clôturer ce préambule méthodologique, il est nécessaire de revenir sur le choix des deux périodes d'investigation. Celui-ci repose sur un raisonnement logique qui consiste à préférer le public modal au public moyen⁵. L'enquête a donc eu lieu en novembre et en mai dans la mesure où ces deux mois étaient considérés comme représentatifs du public que l'on rencontrait pendant les dix mois de fonctionnement « ordinaires » de la bibliothèque. Étaient donc exclues, volontairement, la période estivale de juillet et août au cours de laquelle, en général — au fil du temps, cela se vérifiait sans doute de moins en moins — le nombre d'étudiants tendait à diminuer, alors que le nombre de touristes étrangers et de provinciaux tendait à augmenter.

Sur la notion de public et la question de la multifréquentation

- 6 Bien que d'usage courant, la notion de « public d'une bibliothèque » ne manque pas d'ambiguïté. Employée telle quelle, sans qu'elle soit clairement redéfinie, elle peut laisser croire en effet que l'on est en présence d'une communauté homogène d'individus aux représentations et aux pratiques, sinon aux caractéristiques, similaires⁶; et qui dit communauté d'individus peut, qui plus est, laisser entendre : en interaction les uns avec les autres.
- 7 Englobante, dans la mesure où elle délimite des frontières assez larges (celles qui séparent le public du « non-public »), il faut dire également que cette notion peut contribuer à fabriquer l'illusion d'un ensemble d'usagers exclusifs ou en quelque sorte « captifs » d'un établissement (des usagers fidèles par principe : attachés à l'endroit ; ou fidèles par commodité : si celui-ci est situé à proximité de leur domicile par exemple). Or la réalité, du moins sa représentation sociologique, est plus complexe. Dans un ouvrage récent consacré à la méthodologie du questionnaire, François de Singly en appelait aux réflexions de Luc Boltanski et Pascale Maldidier formulées dans le cadre d'une enquête consacrée aux lecteurs du journal *Science et vie* : « Un public n'a aucune des propriétés d'un groupe officiel : ni permanent, ni limité, ni coercitif ; il n'a pas fait l'objet d'un travail de définition sociale établissant qui est lecteur et qui ne l'est pas (contrairement au fait d'être médecin) ; il doit son existence à un acte et sa survie à la reproduction de cet acte⁷. » Même si les différences sont grandes entre le public d'une bibliothèque et le public d'une revue scientifique — les premiers ayant notamment la possibilité de se trouver rassemblés pour se tourner le dos⁸, ou face à face, dans un même lieu —, on retrouve cette difficulté à les saisir en tant que « groupe », que ce soit au sens psychosociologique ou interactionniste du terme, ou encore au sens sociologique, catégoriel.

- 8 Le point de vue globalisant, holistique en quelque sorte, qui a pour principe d'homogénéiser une réalité sociale souvent hétérogène (les parties forment un tout), conduit aussi bien dans certains cas à faire passer le singulier pour le général (une partie est le tout). On peut alors, par commodité, par intérêt, ou par simple méconnaissance, « mettre dans le même sac » des éléments parfois différents, c'est-à-dire par exemple produire et mobiliser des figures du discours telles que : « le public de telle bibliothèque est discipliné » ou au contraire, « dissipé », selon la situation du moment ou la position de l'énonciateur. On dira encore, comme le rapportait Jean-François Barbier-Bouvet : « le public de la BPI, c'est des étudiants », alors qu'ils ne représentaient en 1982 que 53 % du total du public⁹. S'il convient de se garder de ces mauvais penchants qui sont susceptibles de provoquer des prises de position partielles ou partisans, il faut toutefois reconnaître l'intérêt descriptif d'un point de vue unifiant. Car en effet, l'illusion nécessaire du groupe constitué est opératoire à partir du moment où le processus d'unification souscrit à un principe d'objectivation ; à partir du moment où l'on reconnaît qu'il ne s'agit que d'un artefact ; à partir du moment où l'on ne s'empêche pas, sous le général, de considérer le singulier s'il y a lieu. En produisant et en manipulant rationnellement un tel artefact (c'est-à-dire de façon non arbitraire), on va tout simplement chercher à réduire la complexité observée en sélectionnant et en ordonnant des éléments pertinents de description. Des éléments auxquels on ne fera pas dire plus que ce qu'ils ont à dire, tout en ayant soin de ne jamais masquer le travail de construction des catégories utilisées. On pourra alors distinguer, en vue de les comparer, le public de la BPI du public d'une autre bibliothèque, en prenant bien garde au fait que les usagers de la BPI sont de grands et réguliers consommateurs de bibliothèques¹⁰. Pas moins de 78 % des personnes interrogées en 1995, soit près de 4 personnes sur 5, déclaraient en effet fréquenter une ou plusieurs autres bibliothèques en plus de la BPI (83 % des étudiants, 66 % des usagers qui ne sont ni étudiants, ni scolaires) ; *ce qui veut dire que tout de même 22 % des usagers au total fréquentaient exclusivement la BPI à cette époque dont 17 % des étudiants*¹¹. Parmi les autres bibliothèques fréquentées, les BU, logiquement, sont le plus souvent citées (elles sont citées par la moitié des personnes interrogées et par près des deux tiers des étudiants, voir tableau 1), les BM figurent en seconde position (citées par un tiers environ des usagers de la BPI, 45 % des scolaires et 37 % des usagers qui ne sont ni étudiants et ni scolaires)¹². 61 % de ceux qui fréquentaient d'autres bibliothèques le faisaient très régulièrement puisque 83 % de ceux-là déclaraient s'y rendre au moins une fois par semaine (et 88 % des étudiants). On remarque enfin que les scolaires fréquentaient beaucoup plus les BM que les bibliothèques des lycées (trois fois plus), ce qui tient sans doute à la particularité du public scolaire de la BPI qui est assez âgé comme on pourra le vérifier.
- 9 En matière de comparaison encore, on pourra également distinguer le public de la BPI du public du MNAM/CCI (Musée national d'art moderne, Centre de création industrielle), tout en rappelant que les différents départements du Centre Pompidou partagent en commun de nombreux usagers. Plus du quart des usagers interrogés en 1995 (28 %) déclaraient en effet avoir fréquenté les collections permanentes du MNAM au cours des douze derniers mois précédant l'enquête (27 % des étudiants et 32 % des usagers qui n'étaient ni étudiants, ni scolaires) ; 23 %, au cours de la même période, déclaraient s'être rendus au cinquième étage du centre pour visiter une exposition (23 % des étudiants et 28 % des usagers qui n'étaient ni étudiants, ni scolaires) ; 12 % déclaraient avoir fréquenté la salle de cinéma (11 % des étudiants, 16 % des usagers qui

n'étaient ni étudiants, ni scolaires). Au total, pas moins de 40 % des personnes interrogées déclaraient fréquenter occasionnellement les espaces du Centre autres que la BPI (39 % des étudiants, 47,5 % des non-étudiants, non-scolaires), et 7,5 % précisait par ailleurs le faire très régulièrement. Enfin, 20,5 % des personnes interrogées au moment où elles sortaient de la bibliothèque du deuxième étage déclaraient avoir fréquenté la Salle d'actualité au cours des douze derniers mois (19 % des étudiants, soit moins d'un sur cinq, et 28 % des individus qui n'étaient ni étudiants, ni scolaires, soit plus d'un sur quatre). En produisant de tels chiffres, on voit déjà apparaître des différences significatives entre les pratiques des étudiants et celles des autres usagers. Les écarts enregistrés, s'ils ne sont pas démesurés, ont le mérite d'être réguliers : au moins cinq points en moyenne. En ce qui concerne la fréquentation des autres départements du Centre, on peut donc parler d'un investissement moindre de la part des étudiants ; cette tendance se prolongeant jusqu'à la Salle d'actualité qui pourtant était un espace dépendant de la BPI (il faut croire que les services qui y étaient proposés avant la fermeture provisoire et partielle de décembre 1997 : choix non exhaustif d'ouvrages très récents, de revues et de journaux français et étrangers, diffusion de journaux télévisés étrangers, sur un espace réduit, n'intéressaient pas autant les étudiants que la bibliothèque elle-même).

- 10 On constate ainsi que la notion de « public de la BPI » est poreuse. Elle ne fait que figer artificiellement un entrelacs de trajectoires individuelles d'usagers dont les profils et les attentes sont parfois très différents. Dans un contexte de multiplication de l'offre de lecture publique tel que celui de la région Ile-de-France, il va de soi que la notion restrictive et floue de « public d'une bibliothèque » doit être repensée à la lumière des pratiques de multifréquentation de ces institutions culturelles.
- 11 Pour résumer, non pas « un public », mais « des publics » ; non pas des publics systématiquement monofréquenteurs, mais des publics constitués à la fois de monofréquenteurs et de multifréquenteurs ; non pas un public figé, stabilisé, mais un public susceptible de changer, de se renouveler, si l'on considère la dynamique des départs (ceux qui pour différentes raisons ne reviennent plus à la bibliothèque) et des arrivées (néo-visiteurs). Soit, *in fine* pour l'observateur, un objet assez difficile à saisir et à délimiter, en tout cas à aucun moment une catégorie sociologique à proprement parler.

TABLEAU 1

Fréquentation d'autres bibliothèques en 1995 (plusieurs réponses possibles)

(en %)

	Etudiants	Scolaires	« Autres usagers »	Ensemble
Bibliothèque universitaire	63	13	24	52
Bibliothèque municipale	29	45	37	32
Bibliothèque spécialisée	17	5	19	17
Bibliothèque Nationale	8	1	8	8
Bibliothèque de lycée	3	14	1	3
Bibliothèque d'entreprise	1	0	2	1
Autre	3	3	4	3

TABLEAU 2

Fréquentation des autres espaces du Centre Pompidou et activité principale déclarée en 1995
(plusieurs réponses possibles)

(en %)

	Etudiants	Scolaires	« Autres usagers »	Ensemble
MNAM				
(Coll. permanentes)	27	13,5	32,5	28
Exposition temporaire (5°)*	23	7	28,5	23
Salle de cinéma	11	9	16	12
Salle d'actualité	19	10,5	28	21

Note*1

Professions et catégories sociales : les étudiants et les autres usagers

Les publics « étudiants »

- 12 Plusieurs grilles de lecture peuvent être tour à tour mobilisées pour donner une idée de ce que l'on appelle habituellement le recrutement socioprofessionnel de la bibliothèque, c'est-à-dire des différentes professions et catégories sociales les plus représentées parmi les usagers qui la fréquentent. Si l'on s'en tient à la plus simple et à la plus « parlante » de ces grilles, en tout cas à celle que l'on a déjà beaucoup évoquée ici et qui génère de nombreuses représentations et de nombreux discours, il est possible de proposer la répartition bipolaire suivante : on rencontrait en 1995, à la BPI, d'un côté des étudiants inscrits dans l'enseignement supérieur en très grand nombre (72 % selon l'enquête) et, de l'autre le reste des usagers, c'est-à-dire, en plus des quelques lycéens et des rares collégiens¹³, l'ensemble des autres catégories socioprofessionnelles, soit globalement, des non-étudiants (28 %). Précisons d'emblée que les effets pervers des « non-catégories » sont grands. Insister sur ce que ne sont pas les individus ne permet sûrement pas de dire ce qu'ils sont avec précision et contribue de façon plus ou moins involontaire à les cantonner dans un univers de pratiques et de représentation dévalorisé, puisqu'il est caractérisé par le manque, par le défaut dans tous les sens du terme (manque objectif et défaillance personnelle). Pour cette raison, la formulation « autres usagers » signalée par des guillemets — elle même insatisfaisante reconnaissons-le — sera préférée en général quand il sera question des usagers « non-étudiants et non-scolaires ».
- 13 Ayant identifié une première ligne de partage qui relève essentiellement du système éducatif supérieur, on peut, dans un second temps, en accolant les lycéens et collégiens aux étudiants, obtenir une catégorie globale d'usagers scolarisés au sens large, laquelle représentait 77 % du total des publics en 1995. Il convient, cela dit, de garder le contrôle sur les procédures de regroupement qui produisent des « catégories de catégories » : les accolades associant des éléments de façon artificielle et arbitraire sont susceptibles de déboucher sur des catégories apparemment censées mais empiriquement inopérantes ou fausses. Accoler, par exemple, les étudiants avec les scolaires en général pourrait

laisser supposer que les pratiques et les profils des étudiants peuvent s'apparenter aux pratiques et profils des scolaires ; ce qui est loin d'être le cas. Enfin, troisième grille de lecture possible, en cumulant l'ensemble des individus liés d'une manière ou d'une autre à l'enseignement, qu'ils soient enseignants ou enseignés (étudiants + lycéens et collégiens + instituteurs + professeurs), on se trouve cette fois en présence d'un vaste groupe qui couvre à lui seul pas moins de 80 % de l'échantillon¹⁴. Ce dernier groupe réunit des individus caractérisés par un statut en relation avec l'école et l'université, comparativement à un public « hors l'école et l'université » ; cette formule devant être prise ici dans son acception la plus neutre, dans le sens d'un éloignement temporel avec l'univers scolaire institutionnel au sens large, non pas dans celle d'une quelconque forme d'exclusion. Il convient, par ailleurs, de souligner que l'ensemble d'utilisateurs « hors l'école et hors l'université » ne pourrait être simplement défini comme un public « d'actifs » au sens économique du terme puisqu'il comprend également des inactifs (retraités, femmes inactives...), de même que des chômeurs dont on ne sait s'ils avaient déjà occupé un emploi.

- 14 A l'aide de ces premières grilles, on peut donc dire que la BPI en 1995, *observée sous l'angle des profils des publics qui la fréquentaient en majorité*, est une institution située dans une relative proximité du système scolaire et surtout universitaire (essentiellement parisien, on aura l'occasion de le constater). L'analyse des pratiques, complétée par l'analyse de certains discours, montrera que cette proximité peut s'entendre en terme de complémentarité.
- 15 Ces premières répartitions, aussi pertinentes soient-elles, doivent cependant être discutées. Il suffit pour commencer de considérer le niveau d'étude élevé de l'ensemble des utilisateurs interrogés en 1995, ce qui a tendance à gommer certaines différences entre les publics étudiants et non-étudiants de la BPI. On peut se dire également que parmi les non-étudiants, il y avait ceux — très nombreux — qui l'avaient été (la moitié des cadres et professions intellectuelles supérieures qui fréquentaient la bibliothèque et, plus généralement, 30 % des utilisateurs qui n'étaient ni étudiants, ni scolaires, déclaraient un niveau d'étude supérieur à la maîtrise contre 19 % des étudiants), et ceux qui ne l'avaient pas été (9 % des utilisateurs qui n'étaient ni étudiants, ni scolaires déclaraient un niveau d'étude inférieur au baccalauréat, 17 % déclaraient un niveau inférieur à bac + 1 ou 2). Il faut ajouter que les pratiques de certains jeunes travailleurs récemment diplômés ne se différencient guère de celles des étudiants. La frontière entre étudiants et actifs occupés est d'autant plus instable, que pas moins de 30 % des étudiants interrogés en 1995 exerçaient une activité salariée au moins à mi-temps, et que par ailleurs un peu plus du quart des « autres utilisateurs » — 5 % de l'ensemble des publics — déclaraient suivre des études ou une formation dans le cadre d'un enseignement régulier parallèlement à leur activité principale.
- 16 La proportion des étudiants, au sens restreint ou institutionnel du terme, ne couvre donc pas, à elle seule, le total des utilisateurs de la BPI qui poursuivaient d'une manière ou d'une autre des études en 1995. Il serait dès lors possible de calculer une proportion « d'étudiants au sens large » qui représenterait la somme des étudiants au sens restreint complétée par le pourcentage de ceux qui poursuivent des études et pourtant ne peuvent être considérés comme étudiants¹⁵. Enfin, on doit souligner également que pas moins de 19 % des étudiants (20,5 % en 1988) ne s'étaient pas déplacés le jour de l'enquête pour des motifs directement liés à leurs études ; autre manière de dire que la catégorie sociale approchée au moyen de l'activité principale déclarée n'est pas la seule

variable explicative (on pourrait envisager cette fois de calculer la proportion de ceux qui viennent « pour étudier à la BPI », qu'il s'agisse d'étudiants, « d'autres usagers », ou encore de scolaires...).

- 17 Deux blocs en tout cas étaient clairement identifiés en 1995. L'un, massif, volumineux (les étudiants au sens restreint), l'autre, nettement moins. Trop clairement sans doute puisque, à la façon d'un *communiqué des forces en présence*, on est tenté d'interpréter ce découpage binaire en termes d'opposition, voire d'affrontement entre deux camps (un affrontement déséquilibré si l'on s'en tient aux chiffres). On risque alors d'accentuer des clivages qui n'ont pas forcément de raison d'être dans la mesure où l'affrontement en question n'a pour ainsi dire jamais ou rarement lieu de manière directe. S'il est perceptible et efficace, c'est essentiellement au niveau des représentations : sur la façon notamment dont les usagers perçoivent la bibliothèque et ses usagers naturels. Il est manifeste en effet, on aura d'ailleurs l'occasion de revenir sur ce point, que la présence massive des étudiants contribue de manière plus ou moins indirecte à tenir à distance de la bibliothèque certaines personnes qui ne se reconnaissent pas dans son public majoritairement jeune et universitaire ou, plus simplement, qui ne disposent pas du temps nécessaire ou de la patience requise pour attendre parfois plusieurs heures dans la file d'attente.

Les autres usagers

- 18 Définir avec clarté les 23 % restants de l'échantillon (en dehors des étudiants et des scolaires) n'est pas chose facile. En procédant à des regroupements catégoriels larges et englobants afin d'éviter l'effet d'effritement statistique lié à la faiblesse de certains effectifs, on court le risque de passer à côté de certaines informations significatives. À l'inverse, si l'on s'en tient à une lecture ligne à ligne, poste à poste, des professions et catégories sociales représentées à la bibliothèque, on prend le risque cette fois d'appauvrir considérablement la description en la diluant. Une voie intermédiaire s'impose. Elle nous conduira de la description des catégories sociales ou professions les plus représentées, jusqu'aux regroupements de catégories les plus significatifs.
- 19 On s'aperçoit pour commencer que 16 % des individus qui n'étaient ni étudiants, ni scolaires se déclaraient chômeurs en 1995 (ils représentaient environ 4 % de l'ensemble du public). C'était, numériquement parlant, la catégorie avant regroupement la plus volumineuse après celle des étudiants et des scolaires. Cela veut donc dire que 400 chômeurs environ fréquentaient quotidiennement les espaces de la BPI¹⁶. Certes, la catégorie « chômeur » recouvre une pluralité de profils et de trajectoires. Il faudrait, par exemple, pouvoir distinguer les chômeurs autodéclarés n'ayant jamais travaillé (tels que les jeunes diplômés), des chômeurs ayant déjà occupé un ou plusieurs emplois. Ces derniers d'ailleurs, déclarent peut-être au cours de l'enquête le dernier poste occupé plutôt que leur période actuelle de chômage (cet usage est fréquent, c'est d'ailleurs une pratique institutionnalisée puisque les chômeurs ayant déjà occupé un emploi sont en effet souvent classés administrativement parmi les actifs et ventilés dans les catégories relevant du dernier poste occupé). Au-delà des problèmes de nomenclature, il faut reconnaître que sur le plan individuel *l'épreuve du chômage* sera sans doute fort différente en fonction des âges, des catégories sociales, de la durée et des modalités de la période « d'inoccupation¹⁷ ». Les informations dont nous disposons pour l'heure nous permettent de dire qu'à la BPI la plupart des chômeurs sondés en

1995 étaient en majorité des hommes jeunes et diplômés. Sur la base d'un effectif, certes restreint, de 105 chômeurs ayant répondu au questionnaire, 70 % étaient de sexe masculin ; 60 % d'entre eux avaient entre 20 et 29 ans ; le tiers environ déclarait un niveau supérieur à la maîtrise ; plus de la moitié déclaraient un niveau d'étude supérieur à bac + 3 ou 4 ; seuls 14 % déclaraient un niveau d'étude inférieur au baccalauréat. On voit par conséquent que cet ensemble d'usagers ne saurait être assimilé à une population d'exclus culturels à proprement parler. Il faut ajouter enfin que 59 % des chômeurs fréquentaient la BPI depuis plus de cinq ans, ce qui peut laisser entendre — sachant qu'ils étaient par ailleurs relativement jeunes et disposaient d'un capital scolaire conséquent — qu'ils fréquentaient déjà la bibliothèque avant d'être au chômage. En fait, le profil qui se dessine ici est plutôt celui d'un étudiant récemment diplômé qui n'était pas encore parvenu à trouver un emploi.

- 20 Le taux de chômeurs a été multiplié par 2,5 depuis 1978 ; mais on notera qu'il est resté relativement stable de 1982 à 1995 : compris dans une fourchette de 3 à 4 % du total des usagers¹⁸.
- 21 13 % des individus qui n'étaient ni scolaires, ni étudiants (3 % de l'échantillon total) exerçaient quant à eux une profession dans le secteur de l'information, des arts et du spectacle, catégorie dans laquelle on trouve, en plus des professions artistiques, un grand nombre de professions liées à l'écrit en général et aux métiers du livre (journalistes, secrétaires de rédaction, auteurs littéraires, bibliothécaires, archivistes, cadres de la presse et de l'édition...).
- 22 Enfin, 11 % des individus qui n'étaient ni étudiants ni scolaires étaient professeurs ou exerçaient une profession scientifique (soit 2,5 % de l'ensemble des publics).
- 23 En procédant aux regroupements classiques par catégories socioprofessionnelles INSEE, un ensemble se détache nettement : celui des cadres et professions intellectuelles supérieures¹⁹. Ils représentaient 10 % en 1995 du total des publics et 43 % des usagers qui n'étaient ni étudiants, ni scolaires. De même, si l'on redistribue l'ensemble des actifs occupés en fonction d'une grille de répartition simplifiée telle que celle utilisée en 1982 (classes supérieures/classes moyennes/classes populaires), on constate rapidement que les individus issus de milieux supérieurs occupaient une position relativement dominante à la BPI en 1995 (voir tableau 4). Par actifs occupés, il faut entendre l'ensemble des usagers qui déclaraient occuper un emploi, soit 18 % de l'échantillon total (ils représentaient près du tiers de l'ensemble des publics en 1982).
- 24 Précisons, par ailleurs, que l'analyse par classes sociales ou milieux sociaux simplifiés est ici réutilisée alors que cette grille de lecture manque parfois de pertinence. On se réfère parfois aujourd'hui — et c'est bien le signe d'une distance critique prise à l'égard d'une lecture du monde social en terme de stratification sociale traditionnelle ou de « lutte des classes » —, à une « lutte des places », le clivage social le plus discriminant étant désormais, pour beaucoup, celui qui sépare « inclus » ou « exclus », ou encore « affiliés » et « désaffiliés »²⁰.
- 25 Cette position dominante des milieux supérieurs à la BPI doit par ailleurs être relativisée. Il ne faut pas oublier, en effet, la grande masse des étudiants et des scolaires qui restent difficiles à situer sur une échelle sociale, et le fait qu'en 1995 moins d'un usager de la BPI sur cinq était un actif occupé... Avec environ 9 % du total des usagers — proportion sensiblement égale à celle enregistrée en 1982 —, les milieux supérieurs représentaient néanmoins 50 % de l'ensemble des actifs occupés présents dans la bibliothèque. Ainsi, en l'espace de treize ans, la structure sociale du public de la BPI

semble avoir changé puisque les usagers issus des milieux moyens qui étaient auparavant les mieux représentés (12,2 % de l'ensemble des publics, soit 40 % des actifs occupés en 1982) ont vu leur effectif diminuer de plus de la moitié (ils ne représentaient plus que 5 % du total des usagers, soit 30 % des actifs occupés en 1995). L'effectif des usagers issus des milieux populaires quant à lui, sans changer de position – il figurait toujours en troisième place de cette échelle sociale simplifiée –, a suivi le même chemin que celui des milieux moyens : il est passé d'environ 9 % en 1982 (proportion identique à celle des classes supérieures à l'époque), à environ 4 % en 1995 (soit 20 % seulement de l'ensemble des usagers actifs occupés, voir schéma 1).

SCHÉMA 1

Répartition sociale du public des actifs occupés de la bibliothèque en 1982 et 1995

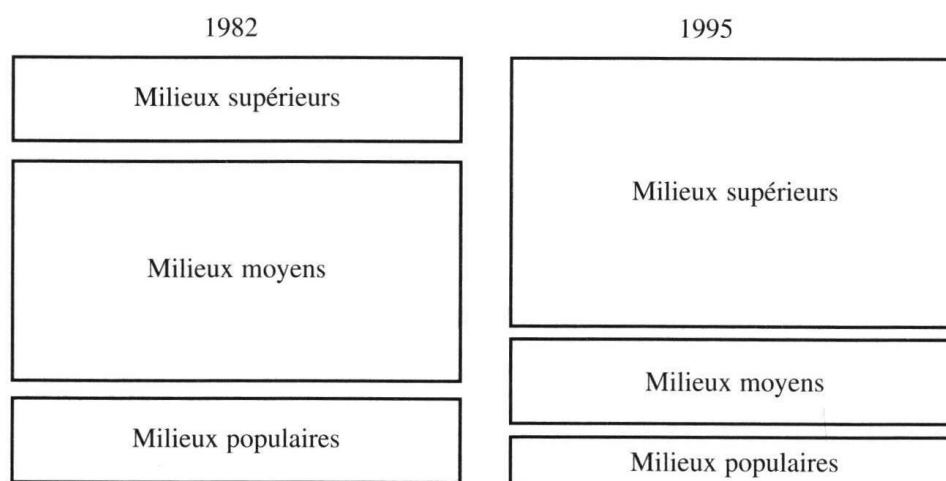


TABLEAU 3

Composition socioprofessionnelle détaillée des publics de la BPI de 1982 à 1995

(en %)

	1982	1988	1995
Agriculteurs, exploitants	0,1	nc	0,1
Artisans, commerçants, chefs d'entreprises	1,2	0,5	0,8
dont :			
artisans			0,2
commerçants			0,3
chefs d'entreprise			0,3
Cadres et professions intellectuelles supérieures	13,1	15,1	10
dont :			
professions libérales	1,7	2,2	1,6
professeurs, professions scientifiques		4,6	2,5
professions de l'information, des arts et du spectacle		4,5	3
cadres d'entreprise, ingénieurs		2,8	2,2
cadres de la fonction publique		1	0,7
Professions intermédiaires	7,6	6,7	3,4
dont :			
instituteurs et assimilés			
santé, travail social	0,6	0,8	0,4
fonction publique	1,5	1,5	1,3
prof. intermédiaires adm. com.		0,9	0,6
des entreprises	2,7	1,2	0,6
techniciens	0,2	2,2	0,5
contremaîtres, agents de maîtrise		0,1	
Employés	4,9	4,5	3,1
Ouvriers	3,8	1,8	0,5
Retraités	1,8	2,3	0,5
Chômeurs	4,5	2,6	3,8
Etudiants	53	57,5	72
Scolaires	7,1	5,5	4,6
Autres ou sans réponses	3	3,5	0,7
TOTAL	100	100	100

TABLEAU 4

Composition sociale des publics de la bibliothèque en 1995

(en %)

Milieux supérieurs	8,9
dont :	
chefs d'entreprise	0,3
gros commerçants	0,1
professions libérales	1,6
professeurs, prof. scientifiques	2,5
couches supérieures des prof. de l'info., des arts et du spectacle	1,5
cadres d'entreprise, ingénieurs	2,2
cadres de la fonction publique	0,7
Milieux moyens	5,3
dont :	
artisans	0,2
petits commerçants	0,2
couches moyennes des prof. de l'info., des arts et du spectacle	1,5
instituteurs et assimilés	0,4
prof. intermédiaires de la santé, du travail social	1,3
prof. intermédiaires de la fonction publique	0,6
prof. intermédiaires administratives, commerciales, des entreprises	0,6
techniciens	0,5
Milieux populaires	3,6
dont :	
employés	3,1
ouvriers	0,5
Inactifs et autres catégories	81,6
dont :	
chômeurs	3,8
retraités	0,5
étudiants	72
scolaires	4,6
autres	0,7
TOTAL	100

(Nota : étant donné la faiblesse de leur contingent, les agriculteurs ne sont pas ventilés dans ce tableau.)

Origines et conséquences de l'appropriation étudiante : constats et hypothèses

- 26 « Assez, naturellement, les étudiants souhaitent trouver réunies toutes les conditions favorables au travail intellectuel : place suffisante, calme, silence, horaire les plus étendus possibles notamment tôt le matin (avant les cours), tard le soir (après les cours), et d'une manière générale en dehors des périodes de cours (samedi, "vacances"). (...) Les étudiants donnent sans hésiter leur préférence à des collections intégralement mises en libre accès, de même qu'ils s'attendent à pouvoir emprunter largement et disposer de photocopieurs avec des formalités réduites au minimum²¹. »
- 27 « On l'aura compris, la BPI de Beaubourg est une véritable mine pour les étudiants. Grâce au catalogue informatisé (une soixantaine de terminaux répartis sur les trois étages de la bibliothèque) et à une classification thématique très claire (panneaux de signalisation dans les espaces et sur les rayonnages), on trouve vite le bouquin, l'article ou le vidéodisque dont on a besoin pour son exposé. En plus, le personnel de la BPI — compétent et disponible — est à la disposition du public pour toute info. Le rêve quoi²² ! »
- 28 « On ne peut rêver que 80 % d'une classe d'âge atteignent le niveau du bac et attendre ensuite un faible flux d'étudiants²³. »

Les étudiants et le compromis BPI

- 29 La BPI apparaît comme une évidence dans les cheminements de nombreux étudiants à Paris et en Ile-de-France. Le poids des publics étudiants — au sens restreint du terme — a toujours été considérable dans cette bibliothèque : 48,5 % en 1978, 53 % en 1982, 57,5 % en 1988. Jusqu'à cette dernière date, le rythme d'accroissement annuel de cette catégorie d'utilisateurs était d'environ 1 % en moyenne. Il s'est ensuite accéléré, passant à 2 % en moyenne par an au début des années quatre-vingt-dix.
- 30 Dès l'ouverture du Centre Georges Pompidou, les étudiants inscrits dans l'enseignement supérieur couvraient donc déjà, à eux seuls, la moitié du public de la bibliothèque. Ce déséquilibre apparent était toutefois contenu dans des limites acceptables. Jean-François Barbier-Bouvet rappelait à cet égard que de 1978 à 1982 le rapport entre les étudiants au sens large (étudiants et scolaires) et les autres catégories d'utilisateurs était resté inchangé : 6 personnes sur 10 qui pénétraient dans la bibliothèque étaient soit étudiantes soit scolaires. Ainsi, pas moins de 4 000 personnes environ chaque jour n'appartenant ni à l'une ni à l'autre catégorie fréquentaient la BPI ; soit : « exactement la fréquentation totale escomptée pour la bibliothèque dans les prévisions qui étaient faites avant l'ouverture²⁴ ». L'auteur pouvait donc conclure à l'époque : « Il semble que l'on ne s'achemine pas vers une monopolisation de la BPI par les étudiants ou les élèves. Le rapport entre eux et les autres lecteurs s'est fixé dans une relation statique et non dynamique : les premiers ne tendent pas plus à élargir leur emprise que les seconds à renoncer à leurs habitudes. Leur coexistence n'est pas le fruit de la stabilisation provisoire de poussées contradictoires, mais le produit de la constance de deux demandes indépendantes. Coexistence généralement pacifique, même si les étudiants sont parfois perçus comme envahissants par les autres lecteurs²⁵... »

- 31 Que dire aujourd'hui de cette situation, alors que l'augmentation du nombre d'utilisateurs de la BPI en cours d'études dans l'enseignement supérieur se chiffre à 50 % en dix-sept ans, et que près de 8 utilisateurs sur 10 selon les données recueillies en 1995 sont soit étudiants soit scolaires (sachant que le déséquilibre entre les deux catégories est grand puisque les premiers sont quatorze fois plus nombreux que les seconds) ?
- 32 L'homogénéisation du public de la BPI qui s'est opérée à la faveur de l'accroissement considérable des publics étudiants est la conséquence de mutations socioculturelles récentes²⁶. Plusieurs facteurs dont les effets sont conjugués peuvent en fait être identifiés ici. Certains de ces facteurs, externes à la BPI, sont liés aux évolutions récentes de la démographie scolaire française et de la région Ile-de-France ; d'autres, internes à la bibliothèque, sont liés à ses caractéristiques particulières qui font d'elle un outil de choix pour les étudiants.
- 33 Au plan national, il faut souligner que la condition étudiante actuelle n'a pas grand chose à voir avec ce qu'elle était il y a seulement vingt ans : près des deux tiers environ d'une classe d'âge obtenait le baccalauréat en 1995, contre le quart au milieu des années soixante-dix, et seulement 5 % au début des années cinquante. Cette évolution rapide et considérable du niveau de diplôme en France et du rapport aux études que l'on souhaite dorénavant de plus en plus longues a entraîné une véritable massification de l'enseignement supérieur. Et si, par massification, il ne faut pas entendre démocratisation au sens fort du terme — de nombreux clivages persistant dans l'égalité des chances d'accès²⁷ —, il faut tout de même se rendre compte que la population étudiante de l'ensemble des inscrits dans l'enseignement supérieur représentait près de la moitié de l'ensemble des 18-22 ans au début des années quatre-vingt-dix en France, alors qu'elle ne correspondait qu'à 28 % de cette même classe d'âge en 1980, juste après l'ouverture de la BPI²⁸. Au niveau régional, il convient de rappeler que l'Ile-de-France demeure la première région universitaire : elle accueille encore de nos jours un peu plus d'un étudiant sur quatre de l'ensemble des universités françaises²⁹. On comptait ainsi en 1997 autant d'étudiants à Paris inscrits en université qu'en 1960 dans la France entière. Et pourtant, on ne disposait dans la capitale à cette époque que d'une moyenne de 0,33 m² par étudiant en BU, pour une moyenne de 0,60 m² au niveau national. Or, l'enquête réalisée par l'Observatoire de la vie étudiante, en 1994, a justement montré que parmi les lieux dans lesquels les étudiants déclaraient « travailler souvent », la bibliothèque arrivait en troisième position (elle recueillait 19 % des suffrages, ce qui la situait derrière le logement personnel et le domicile des parents) ; elle arrivait même en première position dans les lieux où ils déclaraient « travailler parfois » (avec 54 % des suffrages)³⁰. La fréquentation des BU en France ayant augmenté de 71 % de 1984 à 1990³¹, on imagine facilement comment ces établissements se sont trouvés rapidement saturés, en particulier dans la région parisienne.
- 34 Au niveau local, il faut considérer enfin les nombreux atouts dont dispose la BPI pour un public étudiant. Les exergues placés en introduction de ce chapitre témoignent à ce titre de la conjonction possible des intérêts étudiants avec l'offre et le contexte de l'offre BPI. Au-delà d'ailleurs des explications utilitaires immédiates — nécessaires mais insuffisantes — qui éclaircissent les raisons de la présence massive de ces derniers (entrée gratuite, collections encyclopédiques en accès libre, commodité des espaces de travail, étendue des horaires et des jours d'ouverture...), il faut également souligner la particularité du « compromis BPI » pour cette catégorie d'utilisateurs. Le séjour dans la bibliothèque du Centre Pompidou est en effet l'occasion de joindre l'utile — voire

l'indispensable — à l'agréable, c'est-à-dire combiner en une seule formule une activité studieuse avec les nombreux avantages que procure l'installation en centre ville, au coeur de la capitale : sociabilité effective ou simplement virtuelle avec les autres usagers³², concentration des lieux de spectacle, de loisir... Il ne faut pas négliger non plus le fait qu'à la BPI on puisse commodément associer au cours de la même visite des recherches strictement personnelles et des recherches finalisées pour son travail ou ses études, sans oublier qu'un établissement ouvert au grand public comme la BPI, contrairement à ce que l'on pourrait penser, facilite le travail et la concentration personnelle aux dires mêmes de certains usagers plutôt qu'il ne la freine.

- 35 En matière de sociabilité, on observe que le caractère collectif des visites varie avec l'âge et la position dans le cycle des études. 44 % des scolaires, 23 % des étudiants, mais seulement 7 % des autres usagers n'étaient en effet pas venus seuls le jour de l'enquête (ceux qui étaient venus accompagnés étaient venus entre amis en général). Ce point est important. Il montre en effet que pour certains étudiants et de nombreux scolaires, l'usage de la BPI, même s'il est finalisé autour d'un projet de travail studieux, s'accompagne de formes de sociabilité qui débordent sans doute l'aspect sérieux et utilitaire des motifs de visite. Enfin, on relève également des variations sociales significatives en ce qui concerne les canaux qui ont permis de découvrir la BPI : les « autres usagers » s'étaient surtout débrouillés par eux-mêmes alors que les étudiants avaient recouru au bouche à oreille amical, tout comme les scolaires d'ailleurs qui avaient, pour leur part, également profité des conseils avisés de leurs parents.

GRAPHIQUE 1

Composition du public de 1978 à 1995

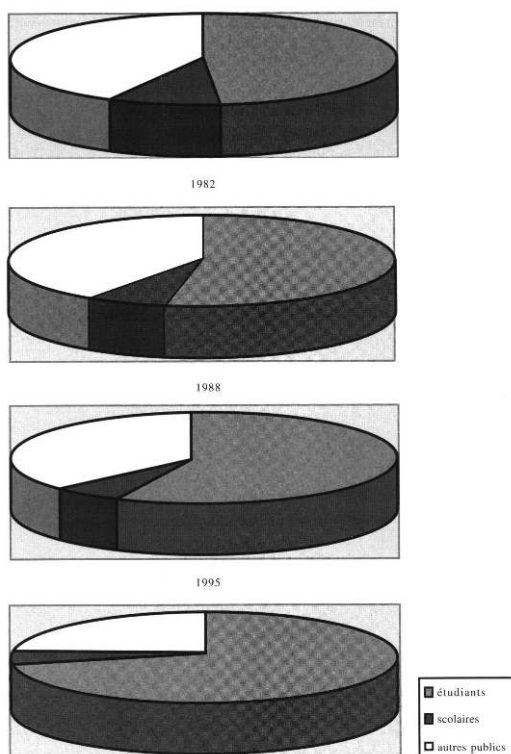


TABLEAU 5

Type de visite en fonction de l'activité principale

(en %)

	Seul	En famille	Entre amis	Avec d'autres étudiants	TOTAL
Scolaires	56	5	39	0	100
Etudiants	76	4	19	1	100
« Autres usagers »	92	2	5	0	100
Ensemble	78,5	4	16,5	1	100

TABLEAU 6

Variations sociales des moyens par lesquels la BPI a été connue

(en %)

	Visite	Médias	Amis	Parents	Collègues	Autres étudiants	Professeurs	TOTAL
Scolaires	18	2	31	31	1	3	11	100
Etudiants	16,5	8	39	10	1	12	10	100
« Autres usagers »	29	22	22	3,5	2	6	7	100
Ensemble	19,5	11	34,5	10	1	10	9	100

Reconsidérer la sur-représentation étudiante et ses conséquences

- 36 « Il me semblerait tout aussi ridicule de prétendre, comme certains l'ont fait, que le Centre a manqué son objectif puisqu'il n'est pas fréquenté en permanence par des milliers d'ouvriers et des milliers de paysans (qui l'aurait jamais supposé ?), que de contempler avec une satisfaction béate ce nouveau nombril de Paris, capable d'attirer près de 6 000 000 de visiteurs en un an. Outre la diversité, la pauvreté des interprétations données aux chiffres ne laisse pas de m'étonner. Il ne s'agit pas de superposer simplement la réalité aux objectifs vrais ou faux, et de lever ou d'abaisser le pouce pour condamner ou absoudre. Il s'agit bien plutôt de comprendre, à partir des indications recueillies, la nature exacte du phénomène auquel nous assistons et les mécanismes d'ordre socioculturel qui, de façon parfois incontrôlée, ont été mis en jeu³³. »
- 37 « Le régime auquel est ainsi soumis la bibliothèque (ou tout autre instance) élimine en douceur les individus qui se sont peut-être trompés d'adresse. L'absentéisme de certains usagers — on songe également à l'école — ne permet-il pas de préserver le fonctionnement de l'institution, la paix exigeant en quelque sorte quelques victimes (qui ont un avantage, celui de s'immoler elles-mêmes)³⁴. »
- 38 Le relatif équilibre social et notamment socioprofessionnel qui prévalait au début des années quatre-vingt n'était donc plus de mise au milieu des années quatre-vingt-dix. Il semblerait, comme nous l'avons déjà avancé, que l'appropriation étudiante de la BPI se soit surtout effectuée au détriment des individus issus de milieux moyens (leur

proportion subissant l'érosion la plus forte : moins 7 points) et, dans une moindre mesure mathématiquement parlant, mais avec de lourdes conséquences quant à leur occupation physique des lieux, à celui des milieux populaires. Ceux-là ne perdent en effet que 5 points, mais leur proportion initiale étant relativement modeste, certaines catégories telles que celles des ouvriers qualifiés et non qualifiés n'apparaissent plus pour ainsi dire dans les relevés statistiques.

- 39 Quand on ne considère que la situation des actifs occupés, on constate sans surprise que la structure socioprofessionnelle des publics de la BPI est toujours aussi différente de celle de la société française dans son ensemble. En examinant la façon dont ceux-ci se répartissent dans les deux cas (voir le tableau 7), on voit clairement que les cadres et professions intellectuelles supérieures sont particulièrement sur-représentées à la BPI (elles y sont plus de 4 fois plus nombreuses que dans la société française et 1,7 fois plus que dans Paris *intra-muros*³⁵), alors que les ouvriers sont pour leur part sous-représentés³⁶. Seules les professions intermédiaires, malgré la diminution considérable de leur effectif, sont présentes à la BPI dans une proportion sensiblement égale au poids qu'elles pèsent sur le plan national.
- 40 Ces différents constats — domination relative des classes sociales supérieures parmi les actifs occupés, sur-représentation des cadres ou professions intellectuelles supérieures, sous-représentations des ouvriers dans la bibliothèque — ne sont pas à proprement parler nouveaux ou surprenants. On sait depuis longtemps que l'objectif de démocratisation culturelle au sens fort poursuivi par les concepteurs de la BPI n'a pour ainsi dire jamais été totalement atteint. Depuis son ouverture, en effet, les conditions particulières d'accès à la bibliothèque et à ses documents semblent surtout plaire aux catégories sociales les plus diplômées. Pour reprendre une formulation classique en sociologie de la culture, elles semblent plutôt favoriser ceux qui sont déjà favorisés, ne faisant ainsi que reproduire certaines inégalités sociales plutôt que de les atténuer³⁷. Ce rappel est important. Il faut toutefois préciser que les données quantitatives sont surtout efficaces pour faire apparaître des tendances lourdes, des mouvements de fond, des régularités statistiques. Elles ne doivent pas masquer totalement le fait que pour une frange peut-être minoritaire mais non négligeable d'actifs occupés, la BPI a sans doute parfaitement rempli son rôle d'institution culturelle ouverte à tous et « désacralisante ». Il ne faut pas oublier que sur la base de trois millions et demi d'entrées annuellement enregistrées, les profils minoritaires finissent tout de même par peser dans la balance. Dans le même ordre d'idées, on sait également que la Salle d'actualité qui faisait partie du dispositif BPI tout en étant située au rez-de-chaussée du Centre, c'est-à-dire à l'écart de la bibliothèque du deuxième étage, avait les faveurs d'un public moins favorisé socialement parlant.

TABLEAU 7
Répartition par PCS des actifs occupés

(en %)

	France (a)	BPI (b)	coefficient (b/a)
Agriculteurs	3,5	0,6	0,2
Artisans, commerçants, chefs d'entreprise	7	4	0,5
Cadres, prof. intellectuelles sup.	13	56	4
Prof. intermédiaires	21	18	0,9
Employés	29	18	0,6
Ouvriers	27	3	0,1
TOTAL	100	100	

Source INSEE, *Enquête emploi* 1996, et BPI (ne figurent que les usagers de la bibliothèque ayant déclaré résider en France).

- 41 Enfin, d'autres éléments viennent modérer ces constats désenchantés et permettent de formuler d'autres hypothèses. Pour commencer, il faut tenir compte du processus, déjà évoqué, de massification de l'enseignement supérieur au cours des vingt dernières années. On peut ainsi avancer l'idée qu'une partie des classes moyennes et des classes populaires qui fréquentaient autrefois la BPI, et n'apparaissent plus aujourd'hui dans les relevés statistiques, y sont pourtant toujours présentes, mais en tant qu'étudiants, et non plus en tant qu'actifs occupés. Ce n'est donc pas un hasard si 93 % des professions intermédiaires interrogées à la BPI en 1995 avaient plus de 24 ans (42 % avaient plus de 29 ans), cela veut tout simplement dire que ces catégories qui forment le gros des troupes des classes moyennes étaient particulièrement mal représentées parmi les moins de 24 ans, limite d'âge au-dessous de laquelle on a de nos jours beaucoup plus de chance qu'il y a seulement vingt ans d'être encore scolarisé.
- 42 Les étudiants actuels, dans le contexte de l'université de masse, sont donc d'une certaine façon les cibles visées il y a vingt ans par les concepteurs de la BPI. Ainsi, les désillusions et les propos fatalistes quant à leur présence massive doivent-ils être relativisés. Non seulement cette occupation est logique au regard des mutations socioculturelles des deux dernières décennies, mais elle est de surcroît légitime puisque les étudiants « bénéficiaires » de ce processus de massification n'ont pas grand chose à voir avec leurs aînés des années soixante et soixante-dix³⁸ : en plus des barrières matérielles qui se dressent devant eux (manque de place, rejet des étudiants de premier cycles par certaines BU ou bibliothèques spécialisées), les « nouveaux étudiants » ne se sentent pas forcément à leur aise dans des bibliothèques moins accessibles que la BPI (qu'il s'agisse des conditions d'accès matérielles ou symboliques). On peut ainsi se dire que le fait de considérer aujourd'hui négativement la sur-représentation des étudiants dans la bibliothèque procède en partie d'une erreur d'interprétation : ceux qui en général envisagent les choses sous cet angle assimilent arbitrairement les étudiants contemporains, dont les profils sociaux sont multiples et parfois contrastés, aux élites étudiantes anciennes que l'on ne souhaitait pas dès la préfiguration de la BPI voir envahir l'établissement³⁹.

43 Malgré tout, il reste que certaines catégories d'usagers, telles que les retraités et les ouvriers par exemple, sont toujours aussi peu représentées à la BPI. La situation des uns et des autres, même si leurs effectifs sont identiques, est d'ailleurs assez différente, voire tout à fait inverse. Le poids des ouvriers a considérablement diminué dans la société française depuis la fin des années soixante-dix⁴⁰, alors que celui des retraités a fortement augmenté au cours de la même période, de même que leur niveau d'études et leur état de santé (autant d'indicateurs qui font que les retraités actuels ne ressemblent pas aux retraités de la fin des années soixante-dix⁴¹). Or, malgré le temps libre dont les retraités sont censés disposer, ceux-là n'occupent pas plus le terrain à la BPI en 1995 qu'en 1982. C'est même tout le contraire puisque leur effectif s'est encore amenuisé... En ce qui concerne cette catégorie d'usagers — comme celle des « seniors » en général d'ailleurs —, on peut avancer l'hypothèse que la sur-représentation des étudiants et des jeunes est sans doute dommageable à l'intérêt qu'il peuvent porter à la BPI. Leur absence peut ainsi être comparée à un processus de retrait volontaire, une forme d'auto-élimination en douceur — en tout cas en silence — plutôt qu'à une manoeuvre d'éviction à proprement parler. Il existe une forme de « violence symbolique », pour reprendre une formulation fréquemment utilisée par Pierre Bourdieu, qui conduit certaines personnes à « céder leur place » au sens propre comme au sens figuré⁴². Au cours d'un entretien réalisé en 1997, une femme de 54 ans (cadre moyen au chômage depuis plusieurs années, grande habituée de la bibliothèque qu'elle fréquentait depuis l'ouverture du Centre) déclarait ainsi :

« Moi je viens là, on va dire en dilettante, en bonheur... Les jeunes qui sont derrière moi, ils viennent bosser, eux, c'est du sérieux. Donc moi, je vais pas prendre vingt minutes, on va dire à patauger dans le catalogue informatique pour faire "mumuse" (...) Je trouve qu'ici, c'est un lieu... moi je le prends comme un lieu de plaisir, mais on sent quand même que c'est un lieu de travail. Hein, donc il ne faut pas exagérer, il faut respecter les étudiants. »

44 A travers ce discours, on voit bien que, même chez certains habitués, même chez ceux qui pourtant figuraient parmi les usagers les plus légitimes du point de vue institutionnel (les chômeurs), la BPI est d'abord et avant tout envisagée comme une bibliothèque destinée aux étudiants, comme un établissement qui leur revient de droit. Cette représentation est d'autant plus forte que les personnes qui la mobilisent et la véhiculent se montrent en général sensibles à ce que l'on appelle le « désarroi étudiant » (l'étudiant soumis à la pression scolaire, aux difficultés matérielles, inquiet pour son avenir professionnel⁴³). On peut donc dire que l'appropriation matérielle de la bibliothèque par les étudiants s'est accompagnée d'une appropriation symbolique ; une double appropriation sur laquelle, par conséquent, il sera difficile de revenir désormais, d'autant plus que le processus de massification de l'enseignement supérieur ne s'inversera pas. Il faut rappeler également que « l'effet Beaubourg » dont parlait Jean-François Barbier-Bouvet en 1986 (l'aspect repoussant pour les plus âgés de l'architecture moderne du Centre) est sans doute encore vivace chez certains, même s'il s'est atténué avec le temps. Enfin, il faut dire que le rapport au temps des retraités et des étudiants est très différent. Matériellement, les uns et les autres peuvent théoriquement en consacrer — ou plutôt en gaspiller — à patienter dans une file d'attente mais, dans les faits, on sait bien que les étudiants se montrent souvent plus tenaces que les autres pour surmonter cet obstacle. Ceci explique qu'une forme de tri, de sélection naturelle, va s'effectuer en fonction des besoins et des usages de la bibliothèque. Il faut se rendre compte en effet que l'accès aux documents ou aux

espaces de travail est *primordial* pour les étudiants et rien ou presque, contrairement à d'autres types usagers⁴⁴, ne saurait les détourner de leurs objectifs.

- 45 En résumé, un double processus de transformation des publics s'est opéré à la BPI : un processus d'auto-élimination plus que d'éviction à proprement parler, et un processus de substitution de publics.

NOTA : Etant donné l'étroitesse de certains effectifs brut étudiés, des regroupements de catégories vont s'imposer pour la suite de l'analyse. Ne pouvant pour de nombreux traitements statistiques réutiliser la grille de répartition traditionnelle en dix catégories socioprofessionnelles (les catégories qui représentent moins de 5 % de l'échantillon total sont trop nombreuses), pas plus que celle par classes ou milieux sociaux simplifiées (les tailles catégories « milieux populaires » et, dans une moindre mesure, « milieux moyens » sont également trop réduites et ne présentent pas suffisamment de garanties statistiques), nous aurons recours le plus souvent aux découpages déjà utilisés : étudiants/scolaires/non-étudiants et non-scolaires, ou étudiants et scolaires/non-étudiants et non-scolaires. Le dernier terme de ces deux oppositions étant composé d'un ensemble particulièrement hétérogène et contrasté puisqu'il comprend des classes sociales supérieures, des classes moyennes et des classes populaires, ces scores seront éventuellement pondérés au moyen d'une comparaison avec ceux de la catégorie « cadres et professions intellectuelles supérieures » (sachant que cette catégorie couvre à elle seule la quasi totalité des classes supérieures présentes à la BPI et pas moins de 43 % de l'ensemble des « non-étudiants et non-scolaires », le rappel de ces scores devrait permettre une comparaison approchée de type : classes supérieures / classes moyennes et classes populaires).

Le renversement de la structure par sexe des publics

- 46 A la lecture des chiffres de 1995, un bouleversement considérable apparaît : celui qui concerne l'inversion récente de la structure par sexe des publics. On peut parler d'une véritable « féminisation du public de la BPI » dans la mesure où non seulement le déséquilibre homme/femme enregistré jadis s'est effacé (en moyenne 60 % d'hommes pour 40 % de femmes selon les enquêtes 1978/1982/1988, soit un différentiel de 20 points), mais il s'est de surcroît inversé puisque les femmes en 1995 étaient sur-représentées dans la bibliothèque avec un écart de près de 10 points (54,5 % de femmes pour 45,5 % d'hommes). On observe par ailleurs, au cours de la même période, que la structure par sexe de l'ensemble des publics du Centre Georges Pompidou n'avait quant à elle pas changé : en mai comme en novembre — mois choisis, je le rappelle, pour la passation du questionnaire d'enquête consacré aux publics de la BPI —, on enregistrait une proportion d'environ 53 % d'hommes pour 47 % de femmes qui correspondait à la moyenne annuelle (proportion d'étudiants : 40 %)⁴⁵. Bien que surprenants, plusieurs éléments viennent renforcer la validité de ces chiffres et montrent que cette inversion témoigne d'une mutation en profondeur plutôt que d'une simple variation épisodique. Il faut signaler, pour commencer, que l'écart enregistré en faveur des femmes s'est maintenu d'une vague d'enquête à l'autre, c'est-à-dire en mai, comme en novembre 1995. Ensuite — et il s'agit là bien sûr de la cause principale de l'inversion —, les effectifs étudiants sur-représentés à la BPI étaient majoritairement féminins. En effet, pas moins de 60 % des étudiants sondés à la BPI en 1995 étaient des étudiantes, alors que pour les autres catégories d'usagers (hormis les scolaires qui sont dans la même situation que les étudiants) la structure par sexe était semblable à celle que l'on connaissait à la bibliothèque jusqu'en 1988 : 61 % d'hommes et 39 % de femmes.

- 47 La domination féminine à l'école et à l'université est bien connue des sociologues de l'éducation. Les effectifs féminins, qui étaient sous-représentés dans l'enseignement supérieur en France dans la première moitié du ^{xx}e siècle, ont rejoint les effectifs masculins dans les années soixante-dix, avant de les dépasser dans les années quatre-vingt⁴⁶. Pour l'année universitaire 1995/1996, la proportion de filles inscrites en premier cycle était ainsi de 56,5 % ; de 58 % en second cycle ; et de 48 % en troisième cycle⁴⁷. Quand on sait que le premier cycle représente en France un peu plus de la moitié des effectifs étudiants (36,5 % à la BPI en 1995), le second cycle un tiers (39,5 % à la BPI), et le troisième 14 % (23 % à la BPI), on voit, qui plus est, que les filles sont sur-représentées au niveau national dans les cycles où l'on compte le plus d'inscrits⁴⁸. Il se trouve également que les disciplines les plus courantes à la BPI — en matière d'inscription universitaire — sont parmi les plus féminisées en général : pas moins de 37 % des étudiants interrogés à la BPI en 1995 déclaraient poursuivre leurs études dans la branche « lettres, sciences humaines⁴⁹ », branche qui, au niveau national, est féminisée aux trois quarts ! Enfin, et cette information vient compléter l'analyse en terme de bouleversement récent, les femmes étaient plus nombreuses que les hommes à fréquenter depuis peu la BPI : en 1995, 61 % de l'ensemble des personnes interrogées déclarant venir depuis moins d'un an étaient des femmes.
- 48 Au-delà de l'explication mécanique incontestable : augmentation considérable du nombre des étudiants à la BPI/féminisation des publics de la BPI, on peut également envisager une forme de « domestication », d'appropriation de cet espace public par sa frange féminine : une sorte de mutation, et pourquoi pas de relative émancipation dans le domaine des pratiques culturelles des femmes. Dans cette perspective, on peut formuler l'hypothèse que la BPI, pour les jeunes étudiantes actuelles, serait un prolongement naturel de leur appropriation de l'université. Elles fréquenteraient la bibliothèque du Centre Pompidou, non pas contraintes et forcées, mais par projet, de façon volontaire et réfléchi.
- 49 On expliquait autrefois la sous-fréquentation féminine à la BPI par le fait que ce type particulier d'environnement — une très grande bibliothèque en libre accès massivement fréquentée, située dans un environnement architectural particulier — pouvait sembler inapproprié, voire hostile aux femmes. Jean-François Barbier-Bouvet écrivait à ce propos dans les années quatre-vingt : « (la BPI) n'est pas seulement un lieu d'exposition, c'est un lieu où l'on s'expose. Lieu ouvert, permissif, encombré, il est vécu par certaines comme un endroit incontrôlable, et surtout imprévisible. La meilleure preuve en est que les femmes qui fréquentent Beaubourg sont moins nombreuses à venir seules que les hommes, et plus nombreuses à venir accompagnées. » En 1995 encore, les étudiantes venaient accompagnées un peu plus souvent que les garçons (26 % venaient accompagnées contre 18 % des garçons), mais cette compagnie tenait peut-être autant à un mode spécifique de sociabilité étudiante qu'à une pratique typiquement féminine. En effet, si 18 % des garçons étudiants venaient accompagnés à cette époque, seuls 4 % des hommes non-étudiants et non-scolaires étaient dans ce cas ; la variable « activité principale » semblait donc ici l'emporter sur la variable sexe. Il faut préciser, par ailleurs, que Jean-François Barbier-Bouvet développait son argumentation en se référant aux femmes inactives qui étaient particulièrement mal représentées à la BPI alors qu'elles l'étaient beaucoup mieux dans les bibliothèques municipales. En 1995 encore, la proportion des femmes inscrites en BM était supérieure à celle des hommes puisque 28 % des femmes déclaraient fréquenter une BM et 21 % y

être inscrites, contre respectivement 23 % et 16 % des hommes⁵⁰. La condition féminine en France ayant évolué sur certains points (allongement de la durée des études, report des grandes décisions telles que la formation d'un couple, la venue d'un premier enfant ou l'investissement dans la vie professionnelle), l'inactivité féminine au sens économique du terme n'est plus aussi courante, surtout chez les jeunes femmes. On sait que les pratiques et les représentations, sans qu'elles changent à la même vitesse, sont susceptibles d'évoluer conjointement. Aussi peut-on dire aujourd'hui que la BPI n'apparaît sans doute plus autant comme un espace peu fréquentable pour les jeunes femmes. En rappelant l'importance de la variable âge, on doit souligner enfin que les femmes présentes à la bibliothèque étaient, d'après l'enquête réalisée en 1995, plus jeunes que leurs homologues masculins : 68 % des premières, toutes PCS confondues, avaient moins de 25 ans, contre 47 % environ des seconds (chez les seuls étudiants la proportion était de 78 % pour les femmes et 63 % pour les hommes). Cela revient à dire que le mouvement d'inversion de la structure par sexe des publics de la bibliothèque semble s'être effectué par l'intermédiaire des plus jeunes, sans doute moins influencées par des représentations qui relèvent de manières de penser et d'agir de leurs aînées⁵¹.

- ⁵⁰ Pour conclure sur ce point, on peut dire que la féminisation des publics de la BPI est tout à fait logique : il ne s'agit pas d'une révolution à proprement parler, les femmes inactives qui ne fréquentaient pas la BPI ne la fréquentant pas plus en 1995.

TABLEAU 8

Structure par sexe des publics de la BPI de 1978 à 1995

(en %)

	1978	1982	1988	1995
Hommes	61	59	60	45,5
Femmes	39	41	40	54,5
TOTAL	100	100	100	100

TABLEAU 9

Structure par sexe et activité principale déclarée en 1995

(en %)

	Etudiants	Scolaires	« Autres usagers »
Homme	41	38	61
Femme	59	62	39
TOTAL	100	100	100

Structure par âges

- ⁵¹ Le public de la BPI a toujours été caractérisé par sa jeunesse. Martine Poulain écrivait en 1990 que, « tel Dorian Gray », il semblait immortel, le temps n'ayant pas de prise sur lui. En 1986, Jean-François Barbier-Bouvet avait déjà érigé cette particularité au rang « d'effet BPI » : si la condition sociale est parfois difficile à deviner, l'âge est une donnée

qui se déchiffre plus facilement, et cette jeunesse massive et visible peut fonctionner comme un véritable repoussoir pour certains — nous avons déjà évoqué ce mécanisme lorsqu'il était question des usagers retraités ou des « seniors » —, à plus forte raison quand elle est associée à des pratiques, des comportements et des représentations spécifiques (regroupements visibles et parfois bruyants dans les espaces de consultations et autour des tables de travail, attitude générale sans complexe vis-à-vis des documents et supports proposés par la bibliothèque...).

- 52 En 1995, l'accroissement considérable du nombre des étudiants présents à la BPI a entraîné en toute logique une nouvelle cure de jouvence. Le public de la bibliothèque a rajeuni, mais de façon relative : seule la tranche d'âge des 20-24 ans était en augmentation (sa progression dépassait 7 points par rapport à 1982 et 1988). La tranche des 19 ans et moins était restée stable, de même que celle des 25-29 ans, et toutes les tranches d'âge situées au-delà de 30 ans avaient vu leur proportion diminuer. Plutôt qu'à un réel rajeunissement par la base, on assistait par conséquent à un resserrement de la pyramide des âges des publics de la BPI autour de la classe d'âge des 20-24 ans en 1995. Resserrement consécutif à la présence massive des étudiants comme nous l'avons rappelé, et surtout des étudiantes dans la mesure où ces dernières étaient en effet particulièrement bien représentées parmi les 20-24 ans (64 % des étudiantes qui fréquentent la BPI étaient situées dans cette tranche en 1995 contre 55 % des étudiants).
- 53 Ainsi, selon la dernière enquête, plus de 80 % des usagers de la BPI avaient moins de 30 ans, et 59 % avaient moins de 25 ans⁵². L'âge moyen à la BPI était de 26 ans en 1995, soit deux ans de moins qu'en 1988, mais cette moyenne était relativement élevée si l'on considère le fait que l'âge modal était de 22 ans. Enfin, on notera que la structure par âge des « autres usagers » était, pour sa part, plus équilibrée que celle des étudiants (voir tableaux 10 et 12).

TABLEAU 10

Répartition par âge des publics de la BPI de 1982 à 1995

(en %)

	1982	1988	1995
60 ans et plus	2,5	3	1
40-59 ans	7	8	6
30-39 ans	15,5	17	12
25-29 ans	22,5	23	21
20-24 ans	40	39	47,5
19 ans et moins	12	9,5	11,5
Sans réponse	0,5	0,5	1
TOTAL	100	100	100

GRAPHIQUE 2

Structure par âges des publics de la BPI de 1982 à 1995

**TABLEAU 11**

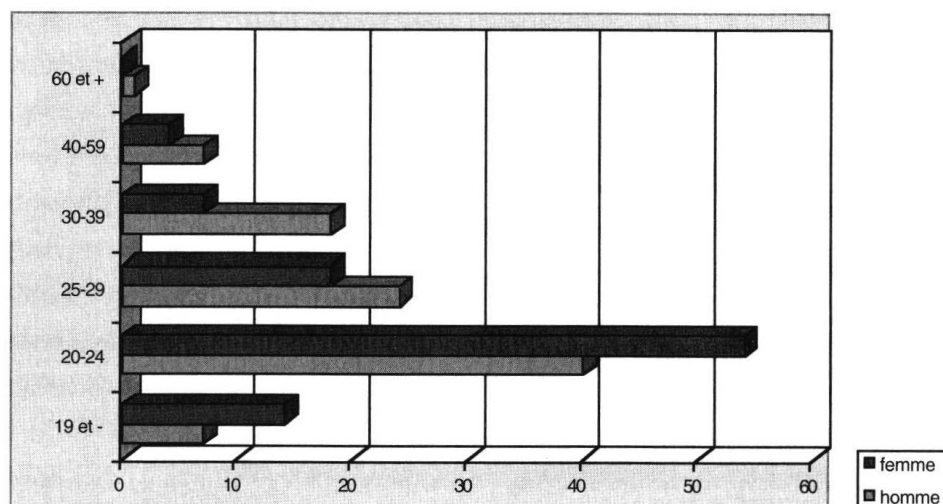
Répartition par âge et par sexe de l'ensemble des publics de la BPI en 1995

(en %)

	Homme	Femme
60 ans et plus	2	1
40-59 ans	7,5	4
30-39 ans	18	7
25-29 ans	24,5	19
20-24 ans	40	54
19 ans et moins	8	15
TOTAL	100	100

GRAPHIQUE 3

Structure par âge des deux sexes en 1995

**TABLEAU 12**

Répartition par âge et par sexe des étudiants et des « autres usagers » (ni étudiants et ni scolaires) en 1995

(en %)

	Etudiants :			« Autres usagers » :		
	homme	femme	ensemble	homme	femme	ensemble
60 ans et plus	0	0	0	4	3	4
40-59 ans	0	0	0	22	22	22
30-39 ans	13	3,5	8	34	26	31
25-29 ans	22,5	16	19	31	34	32
20-24 ans	55,5	65	61	8	14,5	10,5
19 ans et moins	8	14	12	1	0	0,5
TOTAL	100	100	100	100	100	100

Niveau d'études et domaines de formation

Niveau d'études

- 54 Près de 90 % de l'ensemble des personnes interrogées en 1995 déclaraient un niveau d'études situé au-delà du baccalauréat contre 80 % en 1988⁵³ et 54 % en 1978. Nous ne sommes pas ici en présence d'un phénomène localisé de hausse de niveau, mais bien, comme nous l'avons déjà longuement expliqué, d'un phénomène d'ampleur nationale lié à la massification des effectifs dans le système scolaire français.
- 55 Au-delà du niveau baccalauréat, il faut savoir, qu'à la BPI, la catégorie modale depuis vingt ans est « bac + 3, + 4 » (second cycle supérieur). En 1995, 35 % des usagers interrogés déclaraient ce niveau d'études (39 % des étudiants, 29 % des « autres

usagers » hormis les scolaires), et 24 % déclaraient un niveau grandes écoles ou supérieur à la maîtrise (22 % des étudiants, et pas moins de 37 % des « autres usagers » dont 48 % des cadres et professions intellectuelles supérieures); ce qui veut tout simplement dire que près de 60 % des usagers interrogés en 1995 déclaraient un niveau d'études situé au-delà de bac + 2.

- 56 Globalement, le public de la BPI peut donc encore être qualifié de « sur-diplômé » en 1995 si on le compare avec la population française prise dans son ensemble ou avec le public des bibliothèques municipales⁵⁴. Encore une fois, un tel constat est sans surprises étant donné la part considérable que représentent les étudiants inscrits dans l'enseignement supérieur parmi le public de la BPI. Cela dit, il reste que la proportion des usagers étudiants déclarant un niveau d'étude supérieur au premier cycle était très élevée. Sous cet éclairage, on ne peut manifestement pas dire que l'établissement — bibliothèque généraliste non spécialisée ne disposant pas de surcroît de thèses non publiées — serve uniquement de « bibliothèque relais » pour les étudiants de premier cycle, puisque les étudiants inscrits en second cycle et en troisième cycle y étaient très nombreux en 1995⁵⁵. D'autre part, il faut insister sur le fait que les « autres usagers » de la BPI étaient également très diplômés. A cet égard, si les niveaux d'études des « cadres et professions intellectuelles supérieures » étaient prévisibles (48 % possédaient des diplômes supérieurs à la maîtrise ou avaient fréquenté des grandes écoles), les performances scolaires de la catégorie regroupée « professions intermédiaires, employés, ouvriers » — catégorie dans laquelle, je le rappelle, les professions intermédiaires dominaient nettement — sont plus surprenantes : s'ils étaient plus nombreux que les cadres à avoir interrompu leur parcours scolaire avant le bac, 26 % possédaient des diplômes supérieurs à la maîtrise, 35 % avaient poursuivi leurs études jusqu'au deuxième cycle, et 20 % jusqu'au premier cycle. Nous avons par conséquent à faire, selon les chiffres recueillis en 1995, aux franges les plus diplômées de ces catégories sociales, ce qui contribue encore à accentuer le phénomène d'inégalité d'accès déjà évoqué.
- 57 Au milieu des années quatre-vingt-dix, la césure entre les publics étudiants au sens restreint et les autres catégories d'usagers n'est donc pas à proprement parler une frontière culturelle liée au niveau de diplôme. Si elle existe, elle risque plutôt d'être une frontière sociale où le niveau de vie, le rapport au temps libre, les différents types de comportements vont permettre d'objectiver des lignes de partage. Il faudra ainsi accorder une attention particulière aux différences observables en matière d'usages de la bibliothèque en terme de motivations, de pratiques différenciées des supports et des services pour éventuellement distinguer les deux populations.

TABLEAU 13

Niveau de diplôme de l'ensemble des usagers de 1978 à 1995

(en %)

	1978	1982	1988	1995
Sans diplômes, CEP	5	4,5	2	1
Brevet élémentaire, BEPC	19,5	7	2,5	2
Enseignement technique (BEP, CAP, BT)	5	5,5	4,5	2
Baccalauréat	26,5	14,5	10,5	6
Bac + 1, + 2 (BTS, DUT, DEUG, écoles prof.)	12	24	26,5	30
Bac +3, +4 (licence, maîtrise)	27,5	26	30	35
Diplômes > maîtrise, grandes écoles	14,5	17,5	23,5	24
Sans réponse	0	1	0,5	0
TOTAL	100	100	100	100

TABLEAU 14

Niveau d'études et PCS en 1995

(en %)

	Etudiants	Cadres ou prof. intellectuelles supérieures	Professions intermédiaires, employés, ouvriers
Sans diplômes, CEP	0	0	1,5
Brevet élémentaire, BEPC	0	1	4
Enseignement technique (BEP, CAP, BT)	0	2	6
Baccalauréat	1	7	8
Bac + 1, + 2 (BTS, DUT, DEUG, écoles prof.)	36,5	14	19
Bac + 3, + 4 (licence, maîtrise)	39,5	27	35
Diplômes > maîtrise, grandes écoles	23	48	26
TOTAL	100	100	100

TABLEAU 15**Niveau d'études : répartition par sexe et par activité principale déclarée en 1995**

(en %)

	Etudiants :		« Autres usagers » :			
	homme	femme	homme	dont cadres	femme	dont cadres
Premier cycle	34	39	22	17	19	14
Deuxième cycle	36	43	35	27	36	35
Troisième cycle et grandes écoles	29	17,5	43,5	55	45	50,5
TOTAL	100	100	100		100	

(Autres usagers ici = usagers ni étudiants et ni scolaires ayant effectué des études supérieures.)

Domaines de formation

58 Les évolutions en matière de domaine de formation déclaré (discipline étudiée) s'intègrent logiquement dans le schéma d'ensemble des changements survenus à la BPI :

- La proportion des usagers ne déclarant aucune spécialité ou un niveau d'étude certificat d'études primaires a été divisée par quatre depuis 1982 ; celle des usagers ayant suivi des études dans le domaine des sciences appliquées (et techniques) a été divisée par deux⁵⁶ ;
- Les domaines « sciences pures », « arts », et « lettres » sont restés stables (à un haut niveau pour le troisième puisque un usager sur cinq a suivi des études de « lettres », et un sur dix environ dans le domaine « arts ») ;
- Les domaines « histoire-géographie » et « sciences sociales et humaines » ont considérablement augmenté : le premier a vu sa proportion multipliée par trois en l'espace de 13 ans, le second a progressé de près de 10 points et totalise à lui seul un peu plus du tiers des déclarations des usagers en 1995 (dont pas moins de 22 % pour le droit, l'économie et la gestion⁵⁷ !).

59 Les variations sociales que l'on peut observer en matière de domaine de formation déclaré, ne concernent pas tant les disciplines elles-mêmes que les niveaux des taux de déclaration. Pour chaque catégorie sociale, les domaines « lettres » et « arts » figuraient aux deux ou trois meilleures places. On notera secondairement que « droit » et « histoire-géographie » obtenaient en 1995 des taux de déclarations plus élevés parmi les étudiants ; que « gestion » et « sciences appliquées » étaient sensiblement plus souvent déclarées par les cadres ou professions intellectuelles supérieures, alors que la mention « pas de spécialité » était plus souvent déclarée par les professions intermédiaires-employés-ouvriers et les chômeurs.

60 La filière « sciences » (matières scientifiques) était la seule filière principalement composée d'étudiants inscrits en premier cycle. Les filières « droit, sciences politiques », « économie, gestion », et surtout « lettres, sciences humaines », étaient pour leur part plutôt composées d'étudiants inscrits en second cycle. La filière « arts » présentait un profil équilibré entre premiers et seconds cycles ; on notera enfin que les filières « droit... », « matières scientifiques... » et surtout « économie... » présentaient le plus fort taux d'étudiants inscrits en troisième cycle et grandes écoles (voir tableau 18).

- 61 Les nombreuses informations recueillies par l'Observatoire de la vie étudiante ont permis de montrer que les filières supérieures les moins discriminantes socialement parlant sont d'une part les filières techniques (en IUT, les enfants d'ouvriers sont représentés en proportion relativement égale à celle des enfants de cadres ; en STS, ils sont plus nombreux), et d'autre part, mais dans une moindre mesure, la filière « lettres et sciences humaines⁵⁸ ». Sachant que pas moins de 37 % des étudiants qui fréquentent la BPI sont inscrits dans cette seconde filière, on peut raisonnablement penser que les origines sociales de ces derniers sont mélangées ou, pour le dire autrement, que nous n'avons pas en général à faire à une élite étudiante à la BPI au sens d'une frange d'usagers fortement dotée en capital social (c'est ce que semblent confirmer les entretiens réalisés avant la fermeture provisoire et partielle de la bibliothèque vers la fin 1997).
- 62 En matière de géographie scolaire enfin, un sondage partiel réalisé au cours de l'enquête, en 1995, auprès de 342 étudiants inscrits dans l'enseignement supérieur révèle que les deux tiers environ des personnes interrogées étaient inscrites dans des écoles ou des universités situées dans Paris *intra-muros* (57 % étaient inscrits dans des universités, le reste dans des grandes écoles) ; près d'un tiers étaient inscrits dans des écoles ou des universités situées en banlieue, 3,5 % étaient inscrits en province, et 1 % à l'étranger. Ce sont donc bien les universités parisiennes qui constituent les plus grosses pourvoyeuses d'usagers étudiants de la BPI.

TABLEAU 16

Domaines de formation des usagers de 1982 à 1995 (non-réponses exclues)

(en %)

	1982	1988	1995
Pas de spécialité	16	10	4
Lettres-philosophie	17,5	16	20
Sciences sociales et humaines	26	34	35
Histoire-géographie	3	6	9
Sciences	7	9	7
Sciences appliquées	16	17	8
Arts	9	8	11
Autre	5,5	nc	6
TOTAL	100	100	100

TABLEAU 17
Domaines de formation et activité principale déclarée en 1995

(en %)

	Etudiants	Cadres ou prof. intellectuelles supérieures	Prof. interm., employés, ouvriers	Chômeurs	Ensemble
Pas de spécialité	1,1	3	9,7	12,3	4,3
Lettres	18,3	15,4	9,2	8,4	16,3
Philosophie	3,4	3,4	2,5	0,6	3,1
Economie	6,8	7,4	3,6	4,7	6,3
Gestion	7,6	9,7	5,1	5,9	7,1
Droit	10	4,2	6,6	4,9	8,7
Sciences politiques	2,9	1,5	1	3,6	2,5
Psychologie	1,7	2,6	4	0	1,8
Sociologie, ethnologie	3,1	4,2	5,6	5,1	3,3
Histoire, géographie	10,6	4,7	4	2,5	8,6
Sciences	6,9	5,3	3	7,7	6,6
Sciences appliquées	3,2	9	8,7	13,4	4,6
Arts	11	14,6	14,8	9,5	11
Autre	4,2	7,3	8,1	4,3	4,4
Non réponse	0,3	1,3	4,6	3,8	2,4
TOTAL	100	100	100	100	100

TABLEAU 18
Domaines et niveau d'études déclaré des étudiants en 1995

(en%)

	Premier cycle	Deuxième cycle	Troisième cycle, grandes écoles
Lettre, sciences humaines	33,5	46,5	20
Droit, sciences politiques	35	40	25
Economie, gestion	32	41	27
Sciences	47,5	27,5	25
Arts	41	42	17
Moyenne par cycle	37	41	22

Attraction territoriale et nationalité

Attraction territoriale

- 63 Les caractéristiques résidentielles des usagers de la BPI, comme les caractéristiques sociales, sont elles aussi de plus en plus homogènes. Ainsi, pas moins de 95 % des

personnes interrogées en 1995 déclaraient résider à Paris et dans la région parisienne (55 % à Paris même, 40 % environ dans la banlieue parisienne), contre 80 % en 1978 dès l'ouverture de la bibliothèque.

- 64 Il semblerait que la force d'attraction territoriale de la BPI se soit amoindrie. Plus exactement, un double mouvement s'est opéré : d'un côté, les proportions des usagers résidant à l'étranger et en province ont marqué un recul sensible (moins 5 points de 1978 à 1995 pour l'étranger, moins 8 points pour la province), d'un autre côté la part des usagers résidant en banlieue parisienne a considérablement augmenté (plus 12 points pour la banlieue parisienne de 1978 à 1995, alors que dans le même temps la proportion des résidents parisiens ne gagnait que 2,5 points⁵⁹).
- 65 C'est principalement l'afflux d'étudiants résidant en banlieue qui est à l'origine de ce changement, puisque 7 points d'écart sont enregistrés entre étudiants et « autres usagers » en ce qui concerne le fait de résider en banlieue, et 11 points entre étudiants et cadres ou professions intellectuelles supérieures.

TABLEAU 19

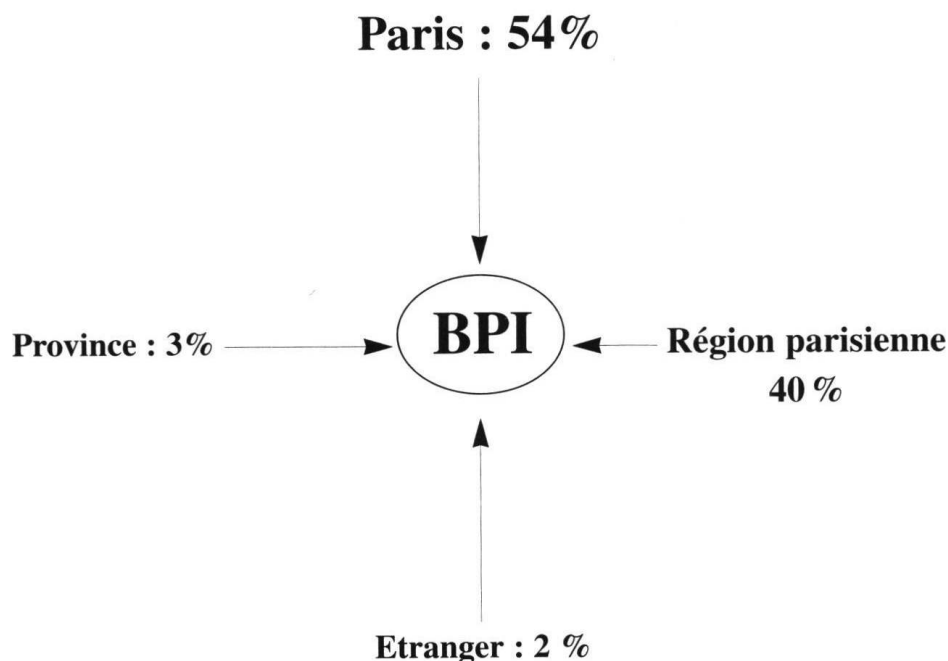
Lieu de résidence des usagers de 1978 à 1995

(en %)

	1978	1982	1988	1995
Paris	52,5	54	52,5	55
Région parisienne	28	29,5	35	40
Province	11	10	6	3
Etranger	7	6,5	6,5	2
TOTAL	100	100	100	100

SCHEMA 2

L'attraction territoriale de la BPI



⁶⁶ Avec le temps, le pouvoir d'attraction de la BPI en tant qu'établissement novateur et atypique a sans doute diminué : certaines des caractéristiques technologiques et organisationnelles de la bibliothèque ayant été intégrées et développées dans de nombreux autres établissements, la BPI n'occupe plus désormais la même position dans le champ de la lecture publique en France et dans les représentations des usagers effectifs ou potentiels. Les chiffres enregistrés en 1995 montrent qu'elle tendait à fonctionner de plus en plus comme un équipement de proximité, au sens large (régional) comme au sens restreint (ville-quartier). Mais la diminution de l'attrait exercé par la BPI n'est pas le seul facteur explicatif, il faut également prendre en considération ici le fait que la sur-représentation étudiante et les phénomènes d'affluence et d'engorgement qu'elle engendre ne facilitaient guère les visites inopinées de ceux qui n'étaient que de passage à Paris et qui pouvaient profiter par exemple d'une visite au Centre pour se rendre à la bibliothèque⁶⁶. En ce qui concerne plus précisément les usagers résidant en banlieue, on note que les départements limitrophes étaient en 1995 de plus gros pourvoyeurs d'usagers que les départements plus éloignés :

- Une première couronne constituée des départements encerclant la capitale (92, 93 et 94), totalisait à elle seule 67 % des usagers qui déclaraient résider en banlieue [la moyenne pour les trois départements cités est de 22 % ; le 92 (Hauts-de-Seine) étant le plus gros pourvoyeur avec un total de 25 %] ;
- Une seconde couronne constituée des départements 77, 78, 91 et 95, totalisait pour sa part 33 % des usagers déclarant résider en banlieue [la moyenne était de 8 % pour ces quatre départements ; le 77 (Seine-et-Marne) étant le plus faible pourvoyeur avec un total de 7 %]⁶⁷.

⁶⁷ On notera que les étudiants venaient plus du 93 que les « autres usagers » (8,5 points d'écart sont enregistrés sur ce point entre étudiants et « autres usagers », 12 points d'écart sont enregistrés entre étudiants et cadres ou professions intellectuelles supérieures). Les « autres usagers », quant à eux, venaient un peu plus du 94 que les étudiants (8 points d'écart sont enregistrés entre les deux catégories d'usagers, et

environ 10 points entre étudiants et cadres ou professions intellectuelles supérieures en faveur des seconds).

- 68 En ce qui concerne Paris, il est clair que les arrondissements situés au nord de la Seine constituaient les plus gros réservoirs d'usagers (67,5 % du total des usagers résidant dans le nord de la capitale), et que le quart nord-est de la capitale composé des 3^e, 4^e, 10^e, 11^e, 12^e, 19^e, 20^e arrondissements, regroupait à lui seul un peu plus de 40 % de ces mêmes usagers. Malgré leur faibles scores apparents, il convient cela dit de réévaluer le poids des arrondissements situés à proximité du Centre Pompidou. En effet, quand on rapporte les proportions des usagers de la BPI qui déclaraient y résider en 1995 à leur densité démographique, on constate que leur apport est loin d'être négligeable. Si les 3^e et 4^e arrondissements les plus proches du Centre ne totalisaient que 8 % environ d'usagers, il faut rappeler qu'ils n'hébergeaient alors que 3,5 % environ des Parisiens. D'autre part, si les 10^e et 11^e arrondissements étaient les plus gros pourvoyeurs d'usagers (17 % au total), 11,5 % des Parisiens y étaient domiciliés (dont 7 % pour le seul 11^e arrondissement)⁶². Contrairement à la banlieue, pour finir, on enregistrait peu de variations sociales par arrondissements parisiens en 1995.

TABLEAU 20

Lieu de résidence et activité principale déclarée en 1995

(en %)

	Etudiants	« Autres usagers » <i>dont</i> <i>cadres</i>		Ensemble
Paris	54	56	61,5	55
Région parisienne	42	35	31	40
Province	2	5	3,5	3
Etranger	2	4	4	2
TOTAL	100	100	100	100

TABLEAU 21**Arrondissement de résidence des usagers parisiens et activité principale en 1995**

(en %)

	Etudiants	« Autres usagers » <i>dont cadres</i>		Ensemble	Proportion de résidents sur Paris
1 ^{er} ar.	2,5	0,7	1,5	2,3	0,8
2 ^e ar.	2,1	3,9	3,7	2,4	1
3 ^e ar.	3,9	4,5	4,8	4,2	1,6
4 ^e ar.	3,7	4,5	6,2	3,8	1,5
5 ^e ar.	5,1	1,9	1,9	4,1	2,8
6 ^e ar.	2,4	2,2	3,7	2,3	2,2
7 ^e ar.	2,4	2,5	3,5	2,3	2,9
8 ^e ar.	2	2,2	2,1	2	1,9
9 ^e ar.	2,7	2,4	0,5	2,7	2,6
10 ^e ar.	7,5	9,4	12,1	7,9	4,2
11 ^e ar.	8,7	9,5	7,1	9	7
12 ^e ar.	5,9	4,2	4,5	5,6	6
13 ^e ar.	5,6	8,4	3,8	6,4	8
14 ^e ar.	6,7	6,1	7,1	6,5	6,3
15 ^e ar.	7	5,6	4,1	6,5	10,4
16 ^e ar.	7	4,3	4,7	6	7,9
17 ^e ar.	5,6	6,2	6,1	5,5	7,5
18 ^e ar.	5,7	7,9	8,8	6,2	8,7
19 ^e ar.	5,9	6,3	5,5	6,5	7,7
20 ^e ar.	7,4	7,2	8,1	7,7	8,6
TOTAL	100	100	100	100	100

TABLEAU 22**Lieu de résidence des usagers résidant en banlieue et activité principale en 1995**

(en %)

Départements	Etudiants	Autres usagers <i>dont cadres</i>		Ensemble
77	6,9	6,4	8,5	6,6
78	7,9	8,9	12,8	8
91	9,3	10,7	9,6	9,4
92	24,6	27	26	24,8
93	20,9	12,5	9,1	19,6
94	20,8	29,1	31,5	22,9
95	9,6	5,5	2,5	8,6
TOTAL	100	100	100	100

Nationalité

- 69 Près d'un usager de la BPI sur quatre en 1995 était de nationalité étrangère⁶³. Le nombre d'étrangers avait donc légèrement baissé en dix-sept ans, passant de 27,5 % à 24 %. Une diminution plus sensible encore était enregistrée au cours de la même

période en ce qui concernait la proportion de personnes déclarant résider à l'étranger puisque celle-ci avait été divisé par trois, passant de 7 % à 2 %.

- 70 On rencontrait un peu plus d'étrangers parmi les étudiants que dans les autres catégories d'usagers, et un peu plus parmi les hommes que parmi les femmes. Plus précisément, un étudiant sur quatre était étranger selon les chiffres de 1995, contre un usager non-étudiant et non-scolaire sur cinq ; enfin, 27 % des hommes étaient étrangers, contre 21 % des femmes, soit un écart significatif de 6 % qui peut contribuer à expliquer en partie la diminution du nombre des étrangers alors que le pourcentage des étudiants présents dans la bibliothèque augmentait considérablement (d'autres explications étant à chercher du côté des difficultés accrues de séjour pour les étrangers en France et du côté bien sûr des difficultés d'accès à la bibliothèque déjà signalées à propos des touristes⁶⁴).
- 71 La moitié des usagers étrangers interrogés en 1995 étaient originaires du continent africain. Parmi ceux-là, 52 % provenaient d'Afrique du Nord (Algérie : 30 %, Maroc : 16 %, Tunisie : 6 %). L'Afrique était donc le continent le mieux représenté, suivi par l'Europe au sens large (30 %)⁶⁵, le continent américain (11 %), et le continent asiatique (7 %). Ces proportions variaient cependant en fonction de l'activité principale déclarée. Parmi les étudiants étrangers interrogés en 1995, 51,5 % déclaraient en effet provenir d'Afrique (ces étudiants africains étaient originaires pour une moitié d'Afrique du Nord, et pour l'autre du continent africain), et 29 % déclaraient provenir d'Europe au sens large. Chez les usagers étrangers non-étudiants, en revanche, 34 % provenaient d'Afrique (parmi lesquels 64 % étaient originaires d'Afrique du Nord, 36 % du reste du continent africain) et la même proportion, à peu de chose près, provenait d'Europe (35 %). On constate ainsi que les usagers étudiants étrangers de la BPI venaient plus des pays d'Afrique (et notamment de l'Afrique hors-Maghreb) que les usagers étrangers non-étudiants, lesquels étaient plus souvent originaires d'Europe.

TABLEAU 23

Nationalité des usagers de 1978 à 1995

(en %)

	1978	1982	1988	1995
Français	72,5	65,5	70	76
Etrangers	27,5	34,5	30	24
TOTAL	100	100	100	100

NOTES

1. Des pays de tradition protestante comme le fait remarquer Martine Poulain, c'est-à-dire des environnements culturels qui, par tradition, favorisent un accès plus direct et personnel au livre (M. Poulain (dir.), *Lire en France aujourd'hui*, Cercle de la librairie, 1993, p. 230).

2. Il va de soi que cette contrainte est plus ou moins bien respectée sur le terrain. Il est possible cela dit de se faire une idée de la fiabilité de la procédure en observant que d'une enquête à l'autre certains chiffres ne changent pas, ou très peu (les tableaux sont là pour le montrer). On ne saurait attribuer cette permanence, surtout quand elle concerne des profils déclarés, à la répétition accidentelle d'un même biais.
3. Conventionnellement, on considère qu'il s'agit de l'ensemble des personnes ayant fréquenté la bibliothèque au cours des douze derniers mois.
4. J.-F. Barbier-Bouvet rappelait à juste titre que la démarche qui consiste à extrapoler les résultats d'enquête obtenus sur la base d'un échantillon est une « opération certifiante, qui ne procède pas d'un calcul mais d'une proclamation ». *Publics à l'oeuvre*, op. cité, p. 233.
5. Le mode, ou caractère modal, est la valeur de la variable, ou la caractéristique, dont la fréquence est maximale.
6. Nombreux sont les ouvrages de référence qui soulignent à quel point le singulier convient mal à cette notion : en intitulant leur ouvrage collectif consacré aux usagers de la BPI, *Publics à l'oeuvre*, Jean-François Barbier-Bouvet et Martine Poulain prenaient clairement position.
7. L. Boltanski, P. Maldidier, *La Vulgarisation scientifique et son public*, Centre de sociologie européenne, 1977 ; cité in F. de Singly, *L'Enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Nathan, 1992, p. 46 (c'est moi qui souligne).
8. La formule est de Pierre Pachet. Voir, P. Pachet, « Bibliothèque et solitude », in *La Bibliothèque dans la cité. Actes du colloque de Poitiers 4-7 décembre 1992*, BPI-Centre Pompidou/APPEL, 1993, p. 18.
9. *Publics à l'oeuvre*, op. cité, p. 32.
10. L'enquête OPLPP/SCP-Communication note qu'un étudiant parisien sur dix fréquente six bibliothèques ! (« Pratiques des bibliothèques à Paris aujourd'hui. Résultats d'une enquête de l'Observatoire permanent de la lecture publique à Paris ». op. cité.)
11. Ce qui veut dire, si l'on s'en tient à leurs déclarations, que ces étudiants ne fréquentaient que la BPI pour satisfaire leurs besoins en matière de recherches documentaires et autres (proportion identique à 1988). On notera que 46 % de ces étudiants monofréquenteurs étaient inscrits en 1^{er} cycle, 36 % en 2^e cycle et 18 % en 3^e cycle.
12. A la suite d'une question portant sur les sujets travaillés à la BPI en 1995 (Q. 09 et Q. 10), près de la moitié des usagers déclaraient travailler sur ces mêmes sujets dans d'autres bibliothèques. Parmi ceux-là, 51 % invoquaient des raisons pratiques de proximité ; 28 % le faisaient parce qu'ils cherchaient des documents introuvables à la BPI ; 6 % parce que la place pour travailler y faisait parfois défaut ; 7,5 % parce qu'on ne pouvait pas emprunter de documents (cette contrainte spécifique à la BPI semblait donc bien intégrée) ; et 7 % pour des raisons diverses.
13. Sur un effectif brut de près de 130 personnes, on enregistrait une majorité de lycéens et une minorité de collégiens (5 %). Ces derniers étaient par ailleurs relativement âgés puisqu'ils avaient entre 14 et 15 ans.
14. En 1982, le même sous ensemble représentait 64 % des publics.
15. En règle générale les actifs inscrits à l'université qui travaillent à temps plein ne se déclarent pas « étudiants » dans les enquêtes.
16. Nous avons tout lieu de penser que cette estimation est minorée dans la mesure où elle est produite sur la base des déclarations des usagers sondés. Se déclarer « chômeur » au cours d'une enquête n'est pas chose facile. On peut toutefois formuler l'hypothèse qu'à la BPI ce phénomène de minoration a moins d'intensité, en tout cas chez les jeunes chômeurs : l'esprit du lieu à travers l'offre de services et la particularité des conditions de cette offre rendent possibles et légitimes certaines modalités d'affirmation de soi, et éventuellement de réappropriation d'une image sociale mise à mal (c'est ce que nous apprennent notamment des entretiens approfondis réalisés avec des usagers « désaffiliés » — pour reprendre la terminologie proposée par Robert Castel —, assidus de la bibliothèque).

17. Voir D. Schnapper, *L'Epreuve du chômage*, Gallimard, 1994 ; et R. Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale*, Fayard, 1995.
18. Sachant que le nombre d'actifs occupés a considérablement diminué à la BPI, cette stabilité s'apparente en fait à une hausse relative.
19. Ensemble composé de : professions libérales ; cadres de la fonction publique ; professeurs et professions scientifiques ; professions du domaine de l'information, des arts et du spectacle ; cadres des entreprises (voir tableau 3).
20. Voir *La Lutte des places. Insertion et désinsertion*, V. de Gaulejac, I. Taboada- Léonetti, EPI-Hommes et perspectives, 1994 ; *Les Quartiers d'exil*, F. Dubet, D. Lapeyronnie, Seuil, 1992 ; *Les Métamorphoses de la question sociale*, op. cité.
21. D. Renoult (dir.), *Les Bibliothèques dans l'université*, Editions du Cercle de la librairie, 1994, p. 126-127.
22. *Guide des étudiants à Paris, nouvelle édition 96/97*, Editions Ségolène, 1996, p. 82.
23. B. Calenge, *Accueillir, orienter, informer : l'organisation des services aux usagers dans les bibliothèques*, Cercle de la librairie, 1996, p. 86.
24. La fréquentation effective se révéla donc trois fois supérieure aux prévisions.
25. *Publics à l'oeuvre*, op. cité, p. 32 et 44.
26. Si l'on met bout à bout les graphiques qui permettent d'illustrer la composition sociale des publics au fil des ans, il semble que les catégories non-étudiantes (scolaires et « autres usagers ») aient été littéralement éclipsées pour ainsi dire par les étudiants (voir graphique 1).
27. Jean-Pierre Molinari notait que sur 100 jeunes de 20 à 24 ans dont le père appartenait à la catégorie profession libérale ou cadre supérieur, 84 fréquentaient l'université, ce qui n'était le cas que de 8 jeunes de 20 à 24 ans dont le père était soit ouvrier, soit personnel de service (J.-P. Molinari, *Les Etudiants*, Editions ouvrières, 1992. Cité in B. Lahire, *Les Manières d'étudier*. Cahiers de l'O.V.E., La Documentation française, 1997, p. 14).
28. O. Galland (dir.), *Le Monde des étudiants*, PUF, 1995.
29. L'Île-de-France totalise 26 % des effectifs étudiants (contre 40 % il y a vingt ans). L'Académie de Paris concentre par ailleurs le plus fort taux d'étudiants inscrits en troisième cycle (*Les Bibliothèques dans l'université*, op. cité, p. 112 et 117).
30. Ajoutons sur ce sujet que ces pourcentages vont varier considérablement en fonction des filières d'études : chez les étudiants inscrits en lettres et sciences humaines — lesquels sont très bien représentés à la BPI — les proportions passent à 26 % pour les lieux où les étudiants déclarent travailler souvent, et 57 % pour les lieux où ils déclarent travailler parfois (*Les Manières d'étudier*, op. cité, p. 57-59).
31. *Les Bibliothèques dans l'université*, op. cité, p. 125.
32. Il suffit de s'immerger dans la foule pour se sentir entouré, sans même que des relations interpersonnelles effectives ne permettent de justifier ce sentiment « d'être avec », de « faire corps ».
33. A.-M. Bassy, *La Connaissance du public*, BPI-Centre Georges Pompidou, rapport interne, 1978, p. 2.
34. F. de Singly, « Une forme de l'évaluation : l'analyse de "l'exit", de la non-réinscription », préface, in C. Poissenot, *Les Adolescents et la bibliothèque*, BPI-Centre Georges Pompidou 1997, p. 14 et 15.
35. La capitale concentre 32 % de cadres et professions intellectuelles supérieures parmi les actifs occupés, en revanche elle ne compte que 13,4 % d'ouvriers.
36. Dans une moindre mesure, agriculteurs, artisans, commerçants et employés, sont également sous-représentés.
37. En commentant les données de l'enquête de 1982, Jean-François Barbier-Bouvet soulignait déjà que la propension à fréquenter la BPI restait selon les milieux sociaux extrêmement inégale (*Publics à l'oeuvre*, op. cité, p. 33-34). Il convient, cela dit, de prendre ses distances par rapport à

l'analyse, autrefois courante, par classes sociales : on verra en effet dans les paragraphes suivants que le niveau de diplôme de l'ensemble des usagers de la BPI est globalement très élevé, ce qui montre bien que certains des clivages traditionnels ne sont plus aussi opératoires. Les classes populaires et moyennes présentes à la BPI étaient déjà relativement atypiques puisqu'elles appartenaient, selon les chiffres de l'enquête réalisée en 1982, à la frange la plus pratiquante culturellement parlant.

38. Ceux qu'à la suite de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron on appelle les « héritiers ».

39. Dans un rapport de préfiguration de la BPI datant de 1969, on pouvait lire que la vocation de la bibliothèque de centre de documentation de référence et d'actualité et la composition de ses fonds, orientés vers l'étude générale non spécialisée, dans tous les domaines, devaient « déterminer par elles-mêmes, sans qu'il soit possible de recourir à des pressions administratives, un choix parmi la foule des candidats à la lecture ». Ce principe de fonctionnement était supposé éviter que la BPI « ne devienne essentiellement un établissement à l'usage des spécialistes ou des étudiants ». *Bibliothèque des Halles*, BN-BPI, document interne, décembre 1969, p. 6. C'est moi qui souligne.

40. Selon les chiffres de l'INSEE leur effectif brut a diminué de près d'un million. C'est la plus forte baisse enregistrée de 1982 à 1995 (si l'on met de côté la catégorie « agriculteurs exploitants »). La plus forte hausse est le fait des « cadres et professions intellectuelles supérieures » qui ont vu leur effectif augmenter de plus d'un million. Les effectifs des catégories « professions intermédiaires » et « employés » ont quant à eux progressé également (+ 660 000 et + 790 000). Sources : INSEE, « Situation des actifs occupés, recensement 1982 » ; « Enquête sur l'Emploi 1995 ».

41. Le nombre de retraites (droits directs versés) est passé de 9 543 000 en 1980 à 14 946 000 en 1994 (il s'agit bien du nombre total de retraites, pas des retraités). Source INSEE.

42. La violence symbolique se caractérise par le fait qu'elle s'exerce avec la complicité même des personnes qui la subissent. Les victimes non seulement la tolèrent, l'acceptent, mais elles vont parfois jusqu'à trouver elles-mêmes les raisons qui permettent de la justifier. Dans notre exemple on pourrait dire que certains usagers ou ex-usagers de la BPI participent, ou ont participé, à leur mise à l'écart de la bibliothèque dans la mesure où ils ne se sentaient pas en droit « d'imposer » leur présence (sur la notion de violence symbolique, on consultera : E. Terray, « Réflexions sur la violence symbolique », *Actuel Marx*, n° 20, PUF, 1996, p. 11-25).

43. Il ne faut pas oublier que les disciplines étudiantes les mieux représentées à la BPI comptent parmi les plus saturées sur le plan des effectifs, et parmi les plus incertaines quant aux débouchés sur le marché du travail. François Dubet parle de « formations de masse » à propos des premiers cycles littéraires, scientifiques et juridiques dans lesquels la sélection préalable est remplacée par une sélection continue sévère (F. Dubet, « Mouvements et "malaises" étudiants », *in Regards sur l'actualité*, avril 1996, La Documentation française, p. 16).

44. La diminution régulière du nombre des scolaires qui fréquentent la BPI (leur proportion a été divisée par deux de 1978 à 1995 alors que celle des étudiants a été multipliée par 1,5) peut, elle aussi, être liée à ces facteurs. Leur besoin de bibliothèque n'est peut-être pas aussi vital que celui des étudiants, d'autant plus qu'ils disposent dans leurs établissements de CDI et de BCD qui se sont considérablement développés. Selon un sondage récent, 56 % des livres lus par les lycéens et les collégiens en moyenne (hors lycée professionnel) proviennent des CDI et 36 % des BM ; 89 % des recherches documentaires sont par ailleurs effectuées au CDI contre 37 % en BM (2 617 élèves sondés en 1996, voir *Inter CDI*, n° 148, juillet/août 1997, p. 35-46).

45. Source : *Baromètre mensuel du public*, Observatoire du public, direction du Développement du public, mai et novembre 1995, CNAC Georges Pompidou.

46. Voir C. Baudelot, R. Establet, *Allez les filles !*, Paris, Seuil, 1992. Signalons également que la grande enquête réalisée par V Observatoire de la vie étudiante en 1994 portant sur les réponses de 28 000 étudiants donnait la proportion de 54 % de filles pour 46 % de garçons (voir C. Grignon, L.

Gruel. B. Bensoussan, *Les Conditions de vie des étudiants, enquête 1994*, La Documentation française, 1996, p. 23).

47. On voit qu'à partir du troisième cycle et surtout dans les grandes écoles, les garçons, jusqu'à aujourd'hui, ont conservé leur suprématie.

48. *Annuaire statistique de la France 1997*, INSEE/La Documentation française.

49. Vaste ensemble constitué des disciplines suivantes : lettres (18,3 % des étudiants à la BPI), philosophie (3,4 %), psychologie (1,7 %), sociologie et ethnologie (3,1 %), histoire et géographie (10,6 %).

50. « Image et expérience des BM », SOFRES/DLL/BPI 1997 ; voir C. Evans, « Usagers et usages en bibliothèques », in D. Arot (dir.), *Les Bibliothèques en France, 1991-1997*, Cercle de la librairie, 1998.

51. En 1982, si les hommes étaient plus nombreux que les femmes, les jeunes femmes (âgées de moins de 25 ans) étaient déjà plus nombreuses que les hommes. En l'espace de 13 ans, la proportion des femmes âgées de moins de 19 ans n'a guère changé ; en revanche, celle des 20-24 ans a augmenté de 6 points (chez les hommes, l'augmentation pour la même tranche d'âge est de 5 points).

52. Pas moins de 47,5 % des usagers étaient situés dans la tranche 20-24 ans.

53. Il s'agit d'un niveau d'études et non pas du dernier diplôme obtenu.

54. Selon l'enquête SOFRES, *Expérience et image des bibliothèques municipales*, réalisée en 1997, 6,7 % des usagers inscrits et non-inscrits, âgés de plus de 15 ans. déclarent un niveau d'étude « primaire » ; 3,1 % « primaire supérieur » ; 13,3 % « troisième » ; 16,8 % « CAP-BEP » ; 26,9 % « bac. ou brevet prof. » ; 9,2 % « IUT-BTS » ; 9,3 % « supérieur premier cycle ». 9,2 % « supérieur deuxième cycle » ; 5,4 % « supérieur troisième cycle ». On sait par ailleurs que 29,1 % des individus de plus de 15 ans en France qui ont terminé leurs études ne possèdent aucun diplôme et que 11,1 % de ces mêmes individus possèdent des diplômes supérieurs au bac (INSEE 1990).

55. On retrouve en partie ce phénomène dans la bibliothèque du Haut-de-jardin de la BNF qui présente quelques ressemblances avec la BPI : quelque temps après l'ouverture, 20 % des étudiants déclaraient un niveau d'étude « troisième cycle », 37 % un niveau d'étude « second cycle », et 43 % un niveau d'étude « premier cycle ». Voir L. Bokova. S. Jouguelet, A. Kupiec, « Les publics de la BNF à Tolbiac », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 42, n° 6, 1997.

56. Doit-on voir ici l'effet enregistré avec un léger différé de la concurrence exercée par la médiathèque de la Cité des sciences et de l'industrie de la Villette, ouverte en 1986, qui propose une offre riche et spécialisée dans les domaines scientifiques et techniques ?

57. Pour être plus précis, du moins pour utiliser le découpage par disciplines en vigueur dans l'enseignement supérieur, on note que la filière « droit et science politique » totalise environ 11 % des déclarations à la BPI ; la filière « sciences économiques et gestion » environ 13 % ; la filière « lettres et sciences humaines » 33 % ; la filière « sciences » au sens large 11 %, comme la filière « arts » au sens large.

58. Jean-Pierre Molinari écrit : « Les facultés, les plus "populaires" (en termes de catégories sociales) restent celles de lettres et sciences humaines. La part des étudiants d'origine populaire y a crû de 13,2 % en trente ans, alors que les familles de cadres moyens (- 5,7 %), celles des catégories supérieures (- 4,8 %), et surtout celles des petits patrons (- 9 %), y ont vu leur représentation s'affaiblir. » Cité in *Les Manières d'étudier*, op. cité, p. 156.

59. On recense un peu plus de 2 millions d'habitants à Paris, pour un total de plus de 10 millions dans la région Ile-de-France.

60. Rappelons que la période d'investigation retenue, deux semaines en mai et novembre, ne peut rendre compte avec finesse de ce qui se passe pendant les mois d'été, période d'afflux touristique.

61. La petite couronne héberge 4 millions de personnes, la grande couronne 4.5 millions. *Paris chiffres*, Préfecture de Paris, 1994.

62. *Paris chiffres*, op. cité.

63. « Nationalité étrangère » ne veut pas forcément dire « résidence à l'étranger » : les étrangers qui fréquentent la BPI sont souvent des étudiants qui résident en France.

64. Sans oublier le fait que certains étrangers refusent de répondre à des enquêtes : à cause de la barrière de la langue ou parce qu'ils craignent d'être soumis à un interrogatoire.

65. Europe occidentale, orientale, méridionale et septentrionale.

NOTES DE FIN

1. La Ville : Kurt Schwitters ; Brancusi.

Deuxième partie. Rythmes et périodicité des visites

Fréquence, intensité et durée de visite

- 1 Pas moins de 95 % des personnes interrogées en 1995 déclaraient avoir effectué au moins deux visites au cours des douze derniers mois. On enregistrait donc cette année-là seulement 5 % de « primo » ou « néo » visiteurs (individus déclarant avoir découvert la bibliothèque le jour de l'enquête), soit tout de même 500 personnes environ chaque jour, contre, cela dit, 750 en 1988, et 1 200 en 1982.
- 2 Près de la moitié des personnes interrogées en 1995 — 48 % pour être exact — déclaraient par ailleurs plus de vingt visites au cours des douze derniers mois. La fréquence de visite à la BPI est restée par conséquent très élevée. Ce qu'en son temps Jean-François Barbier-Bouvet présentait déjà comme « la norme de comportement la plus répandue », à savoir : « la fréquentation réitérée de la bibliothèque », était toujours aussi vrai treize ans plus tard¹. Les comparaisons avec les enquêtes réalisées en 1982 et en 1988 sont toutefois malaisées dans la mesure où les vagues précédentes ne cadraient pas la question de la fréquence de visite de la même façon : en 1982, les usagers étaient interrogés sur le nombre total de visites qu'ils avaient effectuées depuis leur découverte de la BPI — il est vrai que l'ouverture du Centre Georges Pompidou ne datait alors que de cinq ans — et, en 1988, ils n'étaient interrogés que sur les neuf derniers mois précédant l'enquête.
- 3 En procédant à un regroupement de variables, afin de corriger la dispersion des réponses quant à la question de la fréquence de visite², on constate que les usagers de la BPI, selon les chiffres enregistrés en 1995, pouvaient être répartis en quatre catégories de taille inégale :
 - Un visiteur sur vingt était un « primo-visiteur » (une seule visite effectuée sur douze mois) ;
 - Un visiteur sur trois environ était un visiteur « occasionnel » au sens où il avait effectué plus d'une visite sur douze mois et moins d'une visite mensuelle (2 à 10 visites sur douze mois) ;
 - Un visiteur sur douze était un visiteur « régulier » au sens où il avait fréquenté au moins mensuellement la bibliothèque sans aller toutefois jusqu'à le faire bi-mensuellement (11 à 20 visites sur douze mois) ;

- Près d'un visiteur sur deux était un visiteur « assidu » au sens où il avait fréquenté la bibliothèque au moins bi-mensuellement (plus de 20 visites sur douze mois) ; sachant, cela dit, que cette assiduité était extrêmement variable puisqu'elle pouvait se décliner sur un spectre très large qui s'étendait des visites bimensuelles jusqu'aux visites quotidiennes (voir tableau 25).
- 4 Sur la base de ce découpage, on peut donc avancer que les publics de la BPI étaient essentiellement composés, en 1995, d'usagers qui la fréquentaient assidûment et la connaissaient bien et, secondairement, d'usagers qui la fréquentaient occasionnellement et ne recouraient à ses services que ponctuellement.
 - 5 Huit points d'écart séparaient les étudiants des autres catégories d'usagers en ce qui concerne le fait de fréquenter assidûment la BPI (les scolaires quant à eux faisaient plutôt partie des « occasionnels »). Si l'on complète ce constat à l'aide des informations détaillées produites au moyen de la question relative à l'intensité de la fréquentation (Q. 05), on peut ajouter que la régularité de visite des étudiants était essentiellement hebdomadaire ou bihebdomadaire : 60 % des étudiants ayant déclaré venir régulièrement précisaient venir une à deux fois par semaine, un quart de cette même population indiquait venir « tous les jours ou presque³ » (voir tableau 26). Le statut de cette régularité de visite est cependant ambiguë dans la mesure où il est difficile de savoir de manière tranchée s'il était question d'une régularité épisodique, ponctuelle (ce qui est le cas de beaucoup d'étudiants susceptibles de venir régulièrement pendant leurs périodes d'examen et non pas tout au long de l'année universitaire), ou d'une « régularité régulière » en quelque sorte. Il faut dire également que certaines personnes interrogées peuvent venir régulièrement sur le plan des critères retenus par le questionnaire, mais ne pas le déclarer si leur propre conception de la régularité ne répond pas aux mêmes canons : si par exemple ils ne conçoivent la régularité que dans l'enchaînement des visites et non pas dans leur espacement. Il est manifeste en tout cas que les étudiants comptaient parmi les usagers les moins irréguliers (37 %, contre 44 % pour la catégorie « autres usagers »), ce qui montre que l'appropriation spatiale de la BPI par cette catégorie d'usagers se vérifiait également dans le temps : ils venaient en nombre — en masse serait-on tenté de dire, si cette formulation n'était pas connotée négativement —, et plus souvent encore que les autres catégories d'usagers en général. Il est notoire, à ce propos, qu'une fréquence de visite aussi élevée pour certains étudiants, combinée à l'allongement général de la durée moyenne des visites (près de quarante minutes supplémentaires en l'espace de treize ans), témoigne du fait que la fréquentation de la BPI s'apparente à un processus d'ancrage en profondeur, une forme d'enracinement dans la bibliothèque (l'analyse de l'ancienneté de la première visite viendra renforcer ce constat). L'établissement constitue en effet un lieu de travail et de séjour qui, par le temps qui lui est consacré, les habitudes qui y sont prises (pas moins de 37 % de l'ensemble des usagers interrogés en 1995 s'efforçaient de s'installer à la même place lors de leurs visites : 40 % des étudiants, et 27 % des autres usagers), devient un espace domestique au sens fort du terme. En 1986, Jean-François Barbier-Bouvet analysait déjà ce processus d'appropriation ; il notait alors : « Les usagers tendent au fil de leurs visites à se constituer au sein de la BPI un *espace propre sans propriété*, au sein duquel ils sont assurés de retrouver la trace invisible de leurs passages antérieurs — ce pourrait être la définition de la familiarité —, et à partir duquel ils peuvent éventuellement investir d'autres territoires. Quand cet investissement systématique sur l'espace s'accompagne d'un investissement systématique sur le temps

(certains ont leurs jours, leurs heures), on peut même parler d'une *ritualisation des pratiques*⁴. »

- 6 L'enquête réalisée en 1982 montrait que « la découverte de la BPI était socialement moins discriminante que l'habitude », sous-entendu que ceux qui venaient pour la première fois avaient un profil social différent de ceux qui fréquentaient la BPI depuis un certain temps (les étudiants étaient proportionnellement moins nombreux, et le niveau de diplôme des nouvelles recrues était inférieur à celui de l'ensemble des publics). Ce n'était plus tout à fait le cas en 1995 : si les étudiants, à cette époque, étaient sensiblement moins nombreux parmi les « découvreurs », ils restaient majoritaires, aux environs de 67 %. L'apport régulier d'usagers issus de catégories sociales moins favorisées n'était donc plus aussi bien assuré qu'auparavant à la BPI⁵. Enfin, on enregistrait une relation entre la fréquence de fréquentation et le niveau de diplôme : plus les usagers avaient suivi des études longues, et plus ils étaient nombreux à déclarer une fréquence élevée de visite. 44 % des usagers en général, qui déclaraient un niveau d'étude inférieur ou égal au baccalauréat, étaient venus plus de vingt fois au cours des douze derniers mois en 1995 ; c'était le cas de 49 % de ceux qui déclaraient un niveau bac + 1 ou 2, de 51 % de ceux qui déclaraient un niveau bac + 3 ou 4, et de 56 % de ceux qui déclaraient un niveau supérieur à la maîtrise.

Tableau 24

Fréquence de visite au cours des douze derniers mois en 1995 (6 classes)

(en %)

1 visite	5
2 à 5 visites	21
6 à 10 visites	14
11 à 15 visites	8
16 à 20 visites	4
plus de 20 visites	48
TOTAL	100

Tableau 25

Fréquence de visite et activité principale déclarée en 1995 (4 classes)

(en %)

	Une visite	2 à 10 visites	11 à 20 visites	20 et plus	TOTAL
Etudiants	5	32	12	51	100
Scolaires	8	46	6	40	100
« Autres usagers »	6	40	11	43	100
Ensemble	5	35	12	48	100

Tableau 26
Intensité de visite et activité principale déclarée en 1995

(en %)

	Viennent régulièrement				Viennent irrégulièrement	sans rép.	TOTAL
	tous les jours ou presque	1 à 2 fois par semaine	1 à 3 fois par mois	moins souvent			
Etudiants	14	35	9	0,5	37	5	100
Scolaires	15	30	3	0	43	8	100
« Autres usagers »	14	26	9	1	44	5,5	100
Ensemble	14	32,5	8,5	0,5	39	5	100

Tableau 27
Durée moyenne de séjour de 1982 à 1995

1982	1988	1995
2 h 08	2 h 34	2 h 45

Ancienneté de la première visite et assiduité

- 7 On retrouvait en 1995, à propos de l'ancienneté de la première visite effectuée, la structure tripartite du public dégagée par Martine Poulain en 1988. Un tiers environ des usagers fréquentant la BPI depuis moins d'un an la découvrait ou s'y initiait ; un autre tiers la fréquentait depuis deux à cinq ans ; un dernier tiers s'y rendait depuis plus de cinq ans⁶. Quand on examine plus en détail les chiffres produits au cours de la dernière enquête, on s'aperçoit cependant que la population des usagers venant depuis plus de cinq ans présentait une structure assez différente de celle de 1988. La diminution du pourcentage de ceux qui déclaraient fréquenter la bibliothèque depuis l'ouverture du Centre (de 13,5 % en 1988 à 4 % en 1995), associée à l'augmentation du nombre de ceux qui venaient depuis au moins cinq ans (de 18 % en 1988 à 30 % en 1995), montre bien que le public se renouvelle par cycle. Il convient, cela dit, de noter que depuis 1982 la proportion de « néo-visiteurs » s'était considérablement amenuisée passant de 12 % à 5 %. La constance décrite plus haut est donc toute relative puisqu'elle ne se vérifie pas aux deux extrémités de l'échantillon : parmi les nouveaux visiteurs et les plus anciens.
- 8 Nous manquons pour l'heure d'analyses longitudinales récentes qui permettraient d'étudier avec précision les processus de fréquentation sur le long terme (ce que ne permettent pas les prises de vue synchroniques des enquêtes de fréquentation quantitatives). Il faudrait notamment pouvoir mesurer l'étendue des cycles de fréquentation sur le plan individuel. A ce titre, il serait intéressant de savoir si les étudiants continuent à fréquenter la BPI une fois leurs études achevées, afin de mettre à jour les logiques qui explicitent l'abandon ou la fidélité. On pourrait peut-être montrer alors que l'usage universitaire de la BPI est susceptible de déboucher sur d'autres types d'usages moins finalisés que les usages scolaires. Rappelons à ce titre

que, selon les chiffres de 1995, 83 % des usagers qui ne sont ni étudiants, ni scolaires, ont été étudiants et que leur ancienneté est en moyenne assez longue : ceci tend à accréditer l'idée que certains de ces usagers ont découvert la BPI alors qu'ils étaient encore étudiants⁷.

- 9 Les étudiants sont ancrés dans le temps, on l'a vu avec la fréquence de fréquentation, mais ils sont aussi ancrés dans le temps long : 26 % des étudiants interrogés en 1995 — c'est la catégorie modale — venaient à la bibliothèque depuis plus de cinq ans ; un tiers seulement s'y rendait depuis moins de deux ans, contre la moitié des scolaires. En 1995, les « autres usagers » comptaient en leur sein beaucoup plus d'anciens visiteurs que les étudiants et *a fortiori* que les scolaires (deux fois plus que les étudiants et près de quatre fois plus que les scolaires). Le fait, pour cette catégorie d'usagers, que la proportion de ceux qui venaient depuis moins d'un an soit inférieur de moitié environ à celle des étudiants montre que le renouvellement était moins bien assuré chez eux.
- 10 Le croisement des variables « ancienneté de la première visite » et « fréquence de fréquentation » permet d'observer que les habitudes paraissent se prendre assez vite à la BPI (voir tableau 29). En supposant que ce qui est lu dans ce genre de tableau croisé (qui constitue encore une fois une photographie et ne devrait donner lieu qu'à une analyse synchronique) puisse rendre compte de processus longitudinaux (analyse diachronique⁸), on peut formuler l'hypothèse qu'un lien existe entre l'ancienneté et l'assiduité. 44 % des visiteurs fréquentant la bibliothèque depuis moins de six mois déclaraient en 1995 avoir effectué peu de visites au cours des douze derniers mois ayant précédé l'enquête (deux à cinq visites), soit deux fois plus que ceux qui déclaraient une ancienneté supérieure de six mois seulement ; ceux-là, en revanche, étaient déjà deux fois plus nombreux à déclarer une fréquence de plus de vingt visites au cours des douze derniers mois (on notera tout de même qu'un visiteur sur cinq fréquentant la bibliothèque depuis moins de six mois déclarait s'y être rendu plus de vingt fois dans l'année...). Pas moins de 38 points d'écart sont par ailleurs enregistrés entre les nouveaux et les plus anciens à propos de la fréquence élevée de visite, et 13 points entre ceux qui déclaraient en 1995 une ancienneté de six mois-un an et les plus anciens.

Tableau 28
Ancienneté et activité principale déclarée en 1995

(en %)

	Aujourd'hui	- de 6 mois	6 mois/ 1 an	2/ 3 ans	4/5 ans	+ de 5 ans	depuis ouvert.	TOTAL
Etudiants	5	12	15	25	16	26	1	100
Scolaires	10	16	24	23	10,5	16	0	100
« Autres usagers »	6	6	7	9	11	48	13	100
Ensemble	5	11	14	21	15	30	4	100

Tableau 29
Fréquence de visite et ancienneté en 1995

(en %)

	2 à 5 visites	6 à 10	11 à 15	16 à 20	Plus de 20	TOTAL
Moins de 6 mois	44	22	9	4	20	100
6 mois/1 an	20	20	10	4	45	100
2/3 ans	17	11	8	4	59	100
4/5 ans	19	16	8	4	53	100
5 ans et plus	18,5	11,5	7,5	4	58	100

Un processus de fidélisation

- 11 La réduction notable du nombre de néo-visiteurs sur le long terme (moins 7 points de 1982 à 1995), l'accroissement considérable et récent de la proportion de visiteurs ayant déclaré venir régulièrement, c'est-à-dire ayant réitéré leur visites (plus 11,5 points de 1988 à 1995), conjugués au fait que le nombre d'entrées annuelles comptabilisées à la BPI est resté étonnamment stable en l'espace de dix-sept ans, veut tout simplement dire que le nombre brut de visiteurs distincts touchés annuellement par la bibliothèque a sans doute diminué. En plus du processus d'homogénéisation du public résultant de l'appropriation étudiante de la BPI, un processus de fidélisation (lié à la répétition des visites) concernant un ensemble d'usagers moins important qu'auparavant, s'est donc opéré.
- 12 Il est possible d'en faire la démonstration mathématique. On sait que 8 à 13 000 visites environ étaient comptabilisées chaque jour à la BPI jusqu'en 1997 ; ces dernières étant plus ou moins équivalentes à 10 000 visiteurs en moyenne (une petite proportion de visiteurs étant susceptible de passer et repasser les portillons d'accès permettant de comptabiliser les usagers à plusieurs reprises au cours de la même journée). Reste donc à savoir combien d'usagers distincts étaient réellement concernés sur toute une année, sachant, comme nous l'avons déjà montré, que la grande majorité des personnes interrogées déclaraient avoir fréquenté la bibliothèque à plusieurs reprises en 1995⁹, ce qui signifiait qu'elles étaient enregistrées autant de fois qu'elles se déplaçaient.
- 13 En son temps, J.-F. Barbier-Bouvet avait proposé une méthode reposant sur le croisement de deux types d'informations : l'une se rapportant à l'ancienneté de la fréquentation (approchée au moyen de la question « quand êtes-vous venu(e) pour la première fois à la bibliothèque ? »), l'autre, se rapportant à la fréquence de la fréquentation (« depuis cette date, combien de fois environ êtes-vous venu(e), aujourd'hui compris, à la bibliothèque¹⁰ ? »). S'en suivait une série de calculs qui permettaient, en fonction de l'ancienneté de la toute première visite et du nombre moyen de visites annuelles, de retrouver le nombre total de visites effectuées pour les personnes interrogées et, par conséquent, le nombre moyen de visites annuelles par personne (avec cette méthode, on partait des visiteurs effectifs et de leurs déclarations, et non pas des visites enregistrées). Le coefficient ainsi calculé (14,5 visites annuelles en moyenne par personne) était finalement appliqué au total annuel des entrées pour obtenir un nombre estimé de 230 à 250 000 personnes distinctes annuellement touchées

par la BPI ; estimation plus précise et moins démesurée que les 3 350 000 entrées affichées au début des années quatre-vingt...

- 14 Les temps ayant changé, le questionnaire d'enquête a dû subir quelques aménagements. La bibliothèque s'est peu à peu transformée, tant sur le plan du contenu que du contenant et, du même coup, les interrogations qu'elle suscite se sont elles aussi modifiées ou déplacées. En 1995 on ne demandait plus aux personnes interrogées combien de fois elles étaient venues depuis leur première visite. Une telle question aurait contraint les usagers à accomplir un difficile et souvent impossible travail de remémoration sur une période pouvant dépasser quinze ans, concernant qui plus est des pratiques anodines, sans grand relief. Ce qui leur était demandé, c'est une auto-évaluation du nombre de leurs visites *au cours des douze derniers mois*. Il est donc impossible de reproduire à l'identique le mode de calcul réalisé à partir des chiffres de l'enquête de 1982. On peut toutefois en proposer une version remaniée qui permette tout de même d'approcher ce nombre d'usagers distincts touchés par la bibliothèque : il suffit, sur douze mois (et non pas la période complète depuis la première visite effectuée à la BPI), de retrouver le nombre total de déplacements effectués par l'ensemble des personnes interrogées (résultat auquel on parvient facilement en multipliant les fréquences moyennes de visite déclarées avec les effectifs bruts), ce qui permet de calculer une moyenne individuelle de visite. La division du nombre annuel d'entrées (valeur réelle) par ce coefficient individuel débouche enfin sur un chiffre brut estimé de personnes distinctes (valeur théorique). Par convention, on prend comme base de calcul les centres de classes permettant une mesure approchée : si, comme c'est le cas en 1995, 581 personnes ont déclaré être venues deux à cinq fois au cours des douze derniers mois¹¹, on multiplie 581 par 3,5 (centre de classe « 2 à 5 fois ») pour obtenir le nombre total de visites annuelles de ceux qui, en moyenne, sont venus 3,5 fois. Pour la classe extrême : ceux qui déclarent être venus « plus de 20 fois », étant donné sa grande imprécision, il faut tenter d'en donner une approximation réaliste, ce que l'on va faire en s'inspirant des réponses apportées à la question concernant l'intensité de visite par ceux qui déclarent avoir fréquenté régulièrement la BPI au cours de l'année (environ 25 % de ceux-là disaient être venus tous les jours ou presque, 59 % une à deux fois par semaine, 15 % une à trois fois par mois). On peut alors proposer trois ordre de grandeurs : être venu environ 100 fois dans l'année, 50 fois, et 25 fois.
- 15 A l'issue de ces calculs, on obtient un total de 88 983 visites effectuées par les 2 664 personnes interrogées en 1995 qui déclaraient être venues plus d'une fois au cours des douze derniers mois (2 804 moins 140 « primo-visiteurs »), soit une moyenne de 33,4 visites par usager « récidiviste », et une moyenne de 31,8 visites par usager en général (deux fois plus qu'en 1982), c'est-à-dire récidivistes et non-récidivistes compris ($88\,983 + 140 / 2\,804$). En rapportant cette seconde moyenne individuelle au chiffre annuel moyen de 3 200 000 entrées enregistrées¹², on obtient le chiffre de 100 629 personnes distinctes concernées annuellement par la BPI.
- 16 Est-ce là l'audience *réelle* de la BPI au milieu des années quatre-vingt-dix ? Difficile de le dire avec certitude. Il ne s'agit, bien sûr, que d'une estimation théorique¹³. Celle-ci, de surcroît, ne repose que sur des déclarations de fréquences de visites annuelles nécessairement imprécises. Qui peut mémoriser avec exactitude de telles pratiques à l'aide de fourchettes numériques aussi précises ? Formulée de la sorte — c'est-à-dire exprimée à l'aide d'une classe dotée de bornes numériques discrètes — cette

préoccupation relève des objectifs et des priorités du sondeur, pas de ceux des sondés ; et pourtant, sauf en de rares occasions, ces derniers vont lui donner satisfaction en acceptant son cadre de représentation. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit là d'une image plus réaliste de cette audience en comparaison avec la comptabilité parfois trompeuse des entrées. Ainsi, on peut avancer, si nos calculs sont fondés, que le nombre considérable d'entrées annuellement comptabilisées à la BPI est l'oeuvre d'un nombre relativement limité d'individus. Voilà qui tranche singulièrement avec la représentation d'une masse incommensurable d'utilisateurs anonymes et insaisissables car trop volatils.

Les utilisateurs du soir

- 17 Les enquêtes de 1982 et 1988 mettaient en lumière un phénomène d'une importance considérable en matière d'occupation de la bibliothèque : un « effet nocturne ». On constatait en effet que les caractéristiques sociales des utilisateurs qui fréquentaient la BPI en soirée étaient fort différentes de celles des utilisateurs qui l'occupaient pendant les heures diurnes. Ainsi, par exemple, le taux d'utilisateurs ni scolaires ni étudiants dépassait, à partir de 20 heures, celui des étudiants et scolaires en 1988 (un rééquilibrage entre les deux catégories d'utilisateurs ayant eu lieu vers 18 heures). Tout se passait en fait comme si les utilisateurs non-étudiants devaient attendre une heure avancée de la journée (une heure trois quart avant la fermeture) pour s'approprier à leur tour la bibliothèque¹⁴ ; il s'agissait toutefois d'une appropriation plus discrète que celle des étudiants dans la mesure où les effectifs bruts nocturnes de l'ensemble des occupants étaient beaucoup plus modestes que les effectifs diurnes.
- 18 Que restait-il de cet effet nocturne en 1995, alors que les étudiants couvraient à cette période les trois quarts ou presque des publics de la BPI ? En 1988, on l'a dit, un rééquilibrage entre les deux catégories d'utilisateurs s'effectuait dès 18 heures. En 1995, il fallait attendre 20 heures pour enregistrer ce rééquilibrage, ce qui veut dire que l'inversion structurelle qui se produisait autrefois à cette heure tardive de la journée n'avait plus lieu.
- 19 L'effet nocturne était donc encore efficace en 1995 ; il était toutefois différé et limité. Par ailleurs, contrairement à la fin des années quatre-vingt, au milieu des années quatre-vingt-dix, le rattrapage en terme d'appropriation de la BPI par les autres catégories d'utilisateurs (ni étudiants, ni scolaires) était nettement plus favorable aux cadres ou professions intellectuelles supérieures qu'aux professions intermédiaires, employés, et ouvriers : les premiers progressaient de 15 points de 18 à 20 heures en 1995, les seconds de 2 points, alors qu'en 1988, leurs progressions respectives n'étaient que de 1,5 et de 3 points (voir tableau 31).
- 20 On peut donc, au moyen de la question de l'amplitude horaire, vérifier à nouveau à quel point l'appropriation étudiante de la BPI est considérable : elle se déploie — au moins à partir de 1995 — dans le temps aussi bien que dans l'espace¹⁵.

Tableau 30
Caractéristiques sociales des usagers de fin de journée en 1995

(en %)

	Entrées entre 18 et 20 h		Entrées après 20 h	
	1988	1995	1988	1995
Etudiants et scolaires	51,5	69,5	45,5	51
« Autres usagers »	48,5	30,5	54,5	49
TOTAL	100	100	100	100

Tableau 31
Caractéristiques sociales des usagers de fin de journée en 1995 (PCS détaillées)

(en %)

	Entrées entre 18 et 20 h		Entrées après 20 h	
	1988	1995	1988	1995
Cadres et prof. intel. sup.	20	14	21,5	29
Prof. interm., empl., ouvriers	20,5	9	23,5	11
Etudiants	48	67,5	39,5	49
Scolaires	3,5	2	6	2
Chômeurs	3,5	4	3,5	4
Retraités	2,5	0,5	1	0
Autres et sans réponse	2	3	5	5
TOTAL	100	100	100	100

La file d'attente

- 21 Problème de taille, au sens propre comme au sens figuré, la file d'attente retardant l'accès aux espaces de consultation de la BPI produisait en 1995 autant d'effets négatifs qu'en 1988. C'était ainsi le principal motif d'insatisfaction affiché par l'ensemble des usagers : il était cité par 27 % des personnes interrogées, loin devant l'affluence trop forte et le faible nombre de places assises, lesquels figuraient en seconde position *ex aequo* dans le hit-parade de l'insatisfaction (13 points d'écart avec l'attente à l'entrée).
- 22 Se déclarer insatisfait à cause de la file d'attente était une attitude partagée par l'ensemble des usagers. Elle était toutefois susceptible de varier considérablement en fonction de la catégorie sociale. Ainsi, 36 % des scolaires en faisaient état, 28 % des étudiants et 24 % des usagers appartenant aux catégories restantes. Le score relativement moins important enregistré dans le troisième groupe d'usagers s'explique peut-être par le fait qu'ils fréquentaient plus volontiers la bibliothèque en soirée : aux

heures où la file d'attente était résorbée en général. Ils faisaient peut-être également un peu plus preuve de résignation que les autres catégories d'utilisateurs (il est à noter en tout cas qu'ils renonçaient autant que les étudiants à entrer dans la bibliothèque à cause de la file d'attente).

- 23 37,5 % des utilisateurs en moyenne déclaraient avoir attendu le jour de l'enquête en 1995 (38 % des étudiants et 32 % des non-étudiants). 38 % de ceux qui avaient attendu — c'est l'effectif modal — étaient restés moins d'un quart d'heure dans la file d'attente, 34,5 % entre un quart d'heure et une demi-heure. Au total, 92 % de ceux qui avaient attendu étaient restés moins d'une heure dans la file d'attente. La durée moyenne d'attente était de 27 minutes, et près des deux tiers environ de l'ensemble des personnes interrogées (63 %) déclaraient par ailleurs avoir déjà renoncé à entrer à cause de l'attente. Enfin, 68 % des utilisateurs au total faisaient preuve d'une bonne connaissance concernant les périodes critiques puisqu'ils déclaraient choisir leurs horaires pour éviter d'attendre inutilement¹⁶.
- 24 La durée d'attente pour pénétrer dans la bibliothèque était bien sûr différente en fonction des jours et des heures d'ouverture : le week-end, et notamment le dimanche, constituaient des périodes critiques (70 % des personnes interrogées le dimanche, en 1995, déclaraient avoir attendu, 39 % le samedi, contre 26 % en moyenne les autres jours de la semaine), de même que le début et le milieu d'après-midi, quel que soit le jour (60 % des personnes interrogées ayant déclaré être entrées à 15 heures, avaient attendu en 1995, ce n'était le cas que de 49 % de celles qui étaient entrées à 16 heures). La concentration était forte également au moment même de l'ouverture de la bibliothèque : en semaine — en dehors des week-end —, 40 % des utilisateurs qui étaient entrés à midi (dès l'ouverture) avaient patienté (c'est l'effectif modal), alors que 7 % seulement de ceux qui étaient entrés à 13 heures étaient dans ce cas (le même phénomène se reproduisant le dimanche à 10 heures). Cela veut tout simplement dire que les utilisateurs étaient nombreux à anticiper leur visite, c'est-à-dire à accepter de perdre du temps avant l'ouverture dans la perspective de réaliser d'autres profits : pouvoir choisir une bonne place, voire retrouver « sa » place ; avoir la primeur sur les documents ; éviter de perdre du temps dans la file d'attente à un moment avancé de la journée (ce qui pouvait entraîner une heure de sortie tardive).

NOTES

1. *Publics à l'oeuvre*, op. cit., p. 54.

2. À l'issue du dépouillement, les résultats concernant la fréquentation étaient ventilés sur une échelle de mesure comportant 6 classes dont l'amplitude moyenne était de 4 unités (voir tableau 24). Une nouvelle échelle de 4 classes dont l'amplitude est plus étendue permet notamment une évaluation de la fréquence mensuelle de visite et homogénéise l'ensemble des réponses fournies.

3. Quatre points d'écart séparaient les étudiants des étudiantes à ce propos : 27 % des étudiants déclarant venir régulièrement prétendaient venir tous les jours ou presque, contre 23 % des étudiantes.

4. *Publics à l'oeuvre*, op. cit., p. 134 (c'est moi qui souligne).

5. J.-F. Barbier-Bouvet insistait sur le fait que cet apport régulier d'usagers aux profils différents — même si ces derniers n'allaient pas fréquenter très régulièrement la bibliothèque — pouvait constituer un rempart contre l'appropriation de l'établissement par des fractions d'usagers mieux implantées (*Publics à l'oeuvre*, op. cité, p. 51).
6. *Constances et variances*, op. cité, p. 13.
7. 41 % des cadres et professions intellectuelles supérieurs âgés de moins de 30 ans venaient depuis plus de cinq ans à la BPI.
8. Postulat non démontrable à vrai dire.
9. Je rappelle que pas moins de 95 % des personnes interrogées en 1995 étaient venues *au moins deux fois*.
10. J.-F. Barbier-Bouvet, *Le Savoir-faire et la ruse. Sociologie du public de la Bibliothèque publique d'information*. Rapport d'étude BPI. Annexe 2, p. 1 à 4.
11. Le problème ici, et c'est là que notre calcul diffère sensiblement de celui qui prend en compte la période complète depuis l'ouverture du Centre, c'est que le nombre de visites est déclaré pour les douze derniers mois au moment de l'interview (réalisée en mai ou en novembre). Nous sommes donc amenés à considérer que les tranches de douze mois, de juin à mai et de décembre à novembre, toutes deux à cheval sur deux exercices, sont comparables en matière de fréquentation à une année type de janvier à décembre — puisqu'on utilise comme référence la fréquentation annuelle enregistrée sur cette période. Ce qui n'est pas tout à fait exact, mais reste probable.
12. La moyenne annuelle calculée sur la période qui va de 1990 à 1995 est préférée au chiffre exact des entrées enregistrées en 1995 dans la mesure où, cette année-là, la bibliothèque dut fermer ses portes à plusieurs reprises en raison des nombreux mouvements sociaux (l'ensemble des calculs est reproduit en annexe).
13. L'effectif total des primo-visiteurs est sans doute mal pris en compte par ce mode de calcul. L'avantage réside ici dans le fait que les comparaisons sont possibles avec les enquêtes précédentes.
14. Cette « attente » était évidemment principalement liée aux horaires de travail des actifs occupés : l'appropriation nocturne des lieux est par conséquent la résultante d'un choix contraint. Il reste, cela dit, que de nombreux usagers déclarent choisir intentionnellement de se rendre à la BPI en soirée parce qu'à ce moment de la journée la bibliothèque s'est vidée d'une partie de ses occupants diurnes.
15. Nous ne revenons pas sur l'effet week-end, ou plutôt sur l'absence d'effet week-end. En 1995, comme en 1998 et en 1982, on enregistrerait peu de variation sociale en fin de semaine comparativement aux soirées.
16. On notera que cette attente forcée fréquente (au point que, pour certains, elle devenait quasi « réglementaire ») était devenue pour de nombreux usagers l'occasion de s'occuper utilement : en lisant, en commençant à travailler... (voir D. Sonolet, « Le succès difficile, sur le public de la Bibliothèque publique d'information », *Le Débat*, mai-août 1992, p. 147).

Troisième partie. Intentions de visite, filières d'usage et appréciations des usagers

Des visites de plus en plus motivées

Visites intentionnées et visites sans motifs particuliers

- 1 De 1982 à 1995, la proportion d'usagers interrogés déclarant s'être rendus à la BPI le jour de l'enquête sans motif particulier a chuté de 10 points. Il est question ici des usagers qui se sont déplacés « sans idée préalable » (Q. 07), ce qui ne veut pas nécessairement dire qu'ils n'ont fait que déambuler dans les espaces de consultation de la bibliothèque ou y séjourner « passivement¹ ». Un usager sur cinq environ était dans cette situation en 1982 (on enregistrait à cette époque 3,5 % de non-réponses : ce qui permet de supposer que la proportion de visites sans idée préalable était sous-évaluée) ; ce n'était plus le cas que d'un usager sur dix en 1995.
- 2 Les différences sont parfois saillantes entre les visiteurs « intentionnés » et les visiteurs « sans motif particulier ». Tout laisse à penser que le motif de visite est lié aux caractéristiques sociales des usagers ainsi qu'aux usages de la bibliothèque. Pour ce qui concerne les traits les plus marquants entre les deux populations d'usagers, on retiendra que les étudiants étaient sensiblement moins représentés que les autres catégories parmi les « sans idées préalable » en 1995 (on comptait 66 % d'étudiants, 6 % de scolaires et 27,5 % « d'autres usagers » chez ces derniers, contre 73 % d'étudiants, 4 % de scolaires et 22 % « d'autres usagers » chez les visiteurs intentionnés) ; les hommes y étaient également plus nombreux (56 % d'hommes pour 44 % de femmes), alors que les femmes dominaient parmi les visiteurs motivés (44,5 % d'hommes pour 55,5 % de femmes). Ceux qui venaient sans projet particulier se distinguaient encore de ceux qui venaient avec une intention précise en tête par le fait qu'ils s'étaient moins déplacés que les autres le dimanche, jour de grande affluence (13 % contre 20 %), et par le fait qu'ils étaient plus nombreux à être entrés dans la bibliothèque à partir de 17 heures (35 % contre 23 %). Un lien existe par ailleurs entre l'absence de motivation

précise et l'ancienneté, puisque 18 % des « sans motif précis » étaient venus à la BPI pour la première fois le jour même de l'enquête, contre seulement 4,5 % de ceux qui avaient un projet en tête (quatre fois moins). Ces tendances montrent bien que l'on est en présence de publics sensiblement différents (ce que l'examen des supports utilisés va confirmer) : ce qui pouvait vouloir dire qu'après avoir découvert la BPI et l'avoir visitée sans idée préconçue en 1995, on soit peut-être moins enclin par la suite à effectuer ce type de visite « désintéressée ».

- 3 En 1995, 55 % des « sans idée préalable » avaient utilisé des livres contre 68 % des visiteurs « intentionnés » ; 18 % des premiers avaient utilisé des journaux contre 9 % des seconds ; 9 % avaient visionné des films vidéos contre 2 % des « intentionnés » ; enfin, 10 % déclaraient avoir écouté le jour de l'enquête un disque ou un document sonore contre 3 % seulement des visiteurs « intentionnés ».

Travailler sur ses propres documents

- 4 Les visites à la BPI sont, par conséquent, de plus en plus motivées. Sur ce point, le changement le plus significatif en 1995 concerne le fait d'avoir fait le projet de venir travailler sur ses propres documents à la bibliothèque. La progression arithmétique de ce motif de visite est éloquent : ses suffrages ont triplé par rapport à 1982 et doublé par rapport à l'avant-dernière enquête. Ce motif de visite recueillait en effet 9 % des suffrages en 1982, 16,5 % en 1988, et 31 % en 1995². Un tel phénomène n'est pas spécifique à la BPI, il est observable à des degrés divers dans la plupart des bibliothèques de lecture publique ou universitaires françaises. Ainsi, selon une enquête récente réalisée par la SOFRES, pas moins de 11 % de l'ensemble des usagers des bibliothèques municipales — et 14 % des usagers non-inscrits — déclaraient pratiquer cette activité dans ce type d'établissement³.
- 5 Nous manquons encore pour l'heure d'enquêtes approfondies consacrées à cette question. Cette enquête témoigne pourtant, à sa façon, d'une mutation relative de l'usage des bibliothèques en France, et le terme « mutation » n'est pas trop fort à partir du moment où l'on assiste à l'importation massive d'une pratique, autrefois rare, par une frange de public qui n'aurait sans doute pas autant de raisons de fréquenter une bibliothèque s'il ne pouvait justement satisfaire cette demande. Deux facteurs peuvent être identifiés pour expliquer ce phénomène. Il faut, d'une part considérer le fait que, massification des effectifs scolaires et universitaires oblige, l'ensemble des lycéens et étudiants actuels ne disposent pas du même niveau de ressources personnelles que leurs prédécesseurs pour travailler⁴. Il faut, d'autre part, considérer le fait que de nombreux usagers — sans qu'il soit nécessaire cette fois de s'en tenir aux étudiants *stricto sensu* — éprouvent le besoin d'étudier ou simplement de consulter des documents en public, plutôt que de le faire de façon isolée ; ceci, pour des raisons de stimulation et d'encadrement. Au cours des entretiens réalisés ces dernières années à la BPI, il arrive souvent ainsi que les personnes interrogées insistent sur le fait que travailler dans la bibliothèque, dans une ambiance studieuse sinon silencieuse⁵, permet de se livrer à une activité solitaire parfois ingrate — du moins considérée comme telle — sans pour autant se sentir coupé du monde. Cette pratique d'exposition en public évite également, aux dires des usagers, de céder trop facilement à certaines sollicitations ou sources de tentation susceptibles de détourner de la table de travail (telles que le téléphone, les visites inopinées, la proximité d'un réfrigérateur ou d'un placard à provisions bien

rempli⁶...). Le dispositif de travail offert par la bibliothèque autorise en fait une discipline qui ne se résume pas à une forme d'autodiscipline puisqu'elle ne pourrait pas s'exercer aussi efficacement dans une situation d'isolement, au sein d'un espace propre et non partagé. C'est là, sans doute, une image inversée du travail et de l'effort intellectuel tel qu'on pouvait le concevoir autrefois, ou tel qu'on le conçoit encore aujourd'hui dans certains milieux : dans le retrait et la solitude. La co-présence impose des contraintes, que l'on choisit ou pas de respecter ; la première décision, la plus importante sans doute, consistant à faire le choix de s'installer sur la scène publique que constitue la salle de travail ou de rebrousser chemin.

- 6 Les propos recueillis par Michèle Petit et ses collaboratrices, dans le cadre d'une enquête consacrée au rôle des bibliothèques en matière d'intégration sociale et de citoyenneté, illustrent bien à quel point ce type de pratique peut se révéler productif :

« Ça me motivait, parce que je voyais les gens autour de moi. (...) Je cherchais à me motiver à mon avis, c'est pour ça que je cherchais la bibliothèque, à travailler en groupe, j'avais envie d'être entouré. Je voulais toujours avoir ce contact avec les autres, cette motivation je la cherchais chez les autres, et pas chez moi... Là, toutes les personnes qui viennent, viennent pour travailler. »

« Au départ, je me motivais tout seul, et puis ça s'est estompé... Je recherchais à me motiver, c'est pour ça que je recherchais la bibliothèque, à travailler en groupe. J'avais toujours envie d'être entouré⁷. »

- 7 On observe ainsi que le contrôle de soi, quand on fait le choix de consulter des documents ou de travailler dans une bibliothèque plutôt que de s'isoler, résulte d'un processus de socialisation volontaire : cette pratique est par définition socialisée puisqu'elle s'opère dans un cadre social qui ne manque pas d'influencer toutes les pratiques, même les plus singulières (socialisation primaire), mais elle fait également l'objet d'une socialisation secondaire qui, pour sa part, relève de l'initiative des individus eux-mêmes⁸. Il ne fait nul doute que ces comportements d'étude et de travail en public, étant donné leur banalisation, doivent être sérieusement pris en compte. Ils montrent clairement que les bienfaits d'une bibliothèque ne se cantonnent pas à l'usage intensif ou extensif de la collection : le « lieu » — sous-entendu sa configuration, son climat, son ambiance — compte beaucoup. Celui-ci n'est pas une simple coquille dans la mesure où il est non seulement environné, tapissé de livres, mais où il est de surcroît fréquenté par des individus qui, souvent, satisfont à certains critères de la sociabilité livresque tels que le recueillement, la concentration, l'investissement intellectuel. Par leur attitude, ces individus contribuent en fait à produire une ambiance particulière qui donne une coloration spécifique à chaque établissement (on notera que 29 % des usagers déclaraient en 1995 venir en général à la BPI « pour son atmosphère de travail »). La bibliothèque est ainsi une source d'inspiration grâce à ses collections, mais en partie aussi grâce à l'attitude de ses usagers. En 1990, Martine Poulain écrivait déjà : « Elle (la bibliothèque) est aussi faite pour surmonter "l'anxiété d'écrire" dont parlait Michel de Certeau, sentiment que l'on pourrait généraliser en une forme "d'anxiété d'apprendre". *Soutenir chacun dans cette "anxiété", autoriser une forme d'appui immatériel face à la difficulté, réelle ou imaginaire, de l'exercice de l'apprentissage, du rapport au savoir, n'est-ce pas aussi l'une des fonctions essentielles de la bibliothèque publique*⁹ ? »

- 8 S'être déplacé à la BPI avec l'intention de travailler sur ses propres documents sans avoir eu, lors de son séjour dans la bibliothèque, recours à ceux qu'elle met à la disposition du public tous supports confondus, pas plus qu'aux différents services

(laboratoire de langues, discothèque), concernait, on l'a vu rapidement, 11 % de l'échantillon, soit plus de 1 000 personnes chaque jour en 1995. Ces « bernard-hermite », comme les surnommait Jean-François Barbier-Bouvet¹⁰, étaient principalement des étudiants puisque la population des usagers « autosuffisants » était constituée de 81 % d'usagers inscrits dans l'enseignement supérieur, de 9,5 % de scolaires et de 9 % « d'autres usagers¹¹ » ; 68 % avaient moins de 25 ans. On trouvait par ailleurs un peu plus de femmes que d'hommes parmi cette population (56 % de femmes pour 44 % d'hommes) ; enfin, il faut signaler également qu'elle était composée d'individus qui résidaient plus en région parisienne et, en particulier, dans la petite couronne constituée des départements 91, 92 et 94, que la moyenne générale des usagers de la BPI (49 % des « autosuffisants » *stricto sensu* résidaient en banlieue, soit 9 points de plus que l'ensemble des usagers ; 48 % résidaient à Paris, soit 7 points de moins que l'ensemble des usagers).

- 9 Alors que les pourcentages de réponse concernant les intentions de visite liées à la recherche de documents précis dont on possède les références, de même que ceux relatifs aux intentions de recherche d'informations sur des sujets sans références précises, étaient restés stables depuis 1988 (rappelons qu'ils se maintenaient à un haut niveau puisque ces motifs étaient déclarés respectivement par 42 % et 37 % de l'ensemble des usagers), on constatait un recul assez net des intentions d'usages de certains services ou supports en 1995. La proportion des intentions de visite au laboratoire de langues a été divisée par 2,5 de 1988 à 1995, celle qui concernait le visionnage d'images ou de films vidéos a été divisée par 2, « lire la presse » a été divisé par 1,7 ; autant de tendances qui ne sauraient nous étonner étant donnée la structure de notre échantillon et ce que l'on sait des pratiques étudiantes.
- 10 On notera, pour conclure, que la priorité des motifs de déplacement est étroitement liée aux profils des usagers. Les étudiants, en 1995, étaient principalement venus dans l'intention de trouver un document dont ils possédaient la référence précise (45 %), les scolaires pour leur part étaient surtout venus pour travailler sur leurs propres documents (46 %), alors que les « autres usagers » affichaient quant à eux des motifs de visite plutôt liés au fait de trouver une information ou un sujet sans disposer de références précises (43 %). Ces derniers se montraient par ailleurs moins intéressés par le fait d'envisager de travailler sur leurs propres documents (15 %), mais affichaient en revanche des proportions plus élevées que la moyenne en ce qui concerne l'intention d'utiliser des supports ou services particuliers tels que le laboratoire de langues, les dossiers de presse et, dans une moindre mesure, la vidéo et la presse (voir tableau 34). On peut donc avancer que les étudiants, malgré les caractéristiques encyclopédiques et non spécialisées de la BPI, envisageaient plutôt la fréquentation de cette bibliothèque avec des exigences précises en matière de recherche documentaire, à l'image pour ainsi dire de leurs attentes en BU.
- 11 Enfin, l'analyse des besoins déclarés confirme, quant à elle, les tendances évoquées précédemment : on venait, en 1995, de moins en moins à la BPI de manière désintéressée. Les besoins scolaires et universitaires avaient augmenté de 32 points depuis 1982 et les besoins personnels avaient diminué pour leur part de 7,5 points au cours de la même période.

TABLEAU 32
Intentions de visites de 1982 à 1995

(en %)

	1982	1988	1995
Sans idée préalable	18	14,5	8
Avec un motif précis	78,5	84,5	92
Non réponse	3,5	0	0
TOTAL	100	100	100

TABLEAU 33
Intentions de visite détaillées de 1988 à 1995 (plusieurs réponses possibles)

(en %)

	1988	1995
Trouver un document avec référence précise	41	42
Trouver une information sans référence précise	36,5	37
Travailler sur ses propres documents	16,5	31
Laboratoire de langue	7,5	3
Visionner des films	4,5	2
Lire la presse	3,5	2
Visiter la bibliothèque	3,5	0,5
Dossier de presse		2,5
Retrouver des amis		2,5

TABLEAU 34

Intentions de visite et activité principale déclarées en 1995 (plusieurs réponses possibles)

(en %)

	Etudiants	Scolaires	« Autres usagers »
Sans idée préalable	7	9	9
Trouver un document avec une référence précise	45	21	35
Trouver une information ou un sujet sans référence précise	36	31	43
Travailler sur ses propres documents	35	46	15
Film vidéo ou images	1	1,5	3
Lire la presse	2	0	3
Dossier de presse	1,5	0	6
Laboratoire de langues	2	2	7
Retrouver des amis	3	1,5	1
Visiter ou faire visiter	0	0	1
Autres motifs	1	0	4

TABLEAU 35

Besoins déclarés de 1982 à 1995 (plusieurs réponses possibles)

(en %)

	1982	1988	1995
Scolaire-universitaire	42,5	56,5	74
Personnel	18,5	15,5	11
Professionnel	9,5	14	11
Pratique	3	4	2
Formation	3	nc	2
Préparation d'un cours, d'une recherche	nc	nc	3
Préparation concours administration	nc	nc	2,5

Supports et services utilisés

L'hégémonie de l'imprimé ?

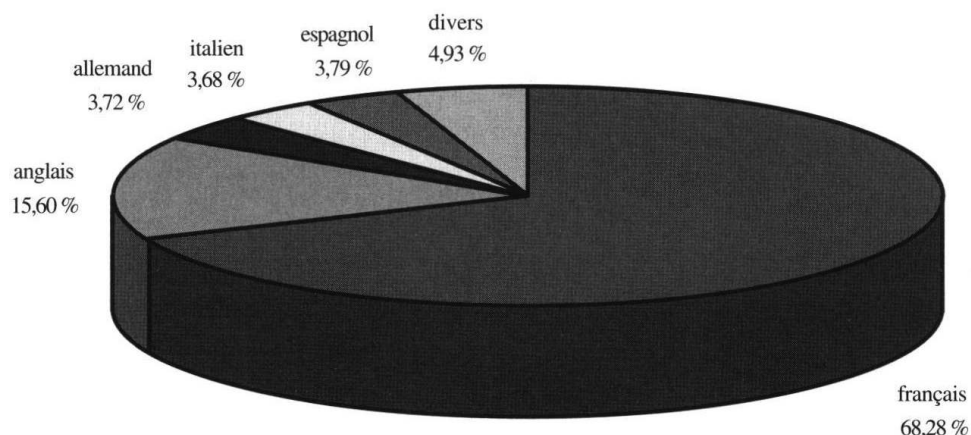
- 12 Nous avons évoqué une forme de « finalisation », « d'instrumentalisation » de la BPI en matière d'intention de visite et de besoins exprimés. L'analyse comparée des pratiques et des supports utilisés dans la bibliothèque montre que, dans ce domaine également, l'homogénéité domine : la prédominance des usages de l'imprimé, associée au recul de certains médias et des pratiques multimédias ou pluri-supports, entraîne une uniformisation relative des usages.

- 13 Sur ces questions, il faut souligner le fait que l'enquête 1995 s'inscrit dans le droit fil des investigations précédentes. La place matérielle, on peut sans doute ajouter symbolique, occupée par le livre dans les pratiques des usagers de la BPI est restée prépondérante. Pas moins de 74 % des personnes interrogées le jour de l'enquête déclaraient en effet avoir utilisé des livres au sens large, proportion quasiment identique à celle enregistrée en 1988. Plus précisément, 67 % des usagers avaient utilisé des ouvrages (69 % des étudiants, 56 % des scolaires, 63 % des autres usagers) et près de 22 %, soit plus d'un usager sur cinq, avaient utilisé des « usuels-papier » : dictionnaires, encyclopédies, annuaires (15 % associaient ouvrages et usuels, 7 % se cantonnaient aux usuels¹²). Un pourcentage aussi élevé — près des trois quarts de l'ensemble des publics ! — ne doit cependant pas nous conduire à occulter le fait que 26 % des usagers de la BPI en 1995 n'avaient utilisé aucun livre de la bibliothèque au sens large (ouvrages ou usuels), et que le tiers des personnes interrogées n'avait utilisé aucun ouvrage au sens restreint : soit tout de même 3 300 personnes chaque jour !
- 14 Il faut bien sûr, quand on aborde ces questions, rappeler ce principe de « l'effet d'offre » à la BPI qui contribue fortement à favoriser les pratiques de l'imprimé au détriment des autres supports : on ne saurait en effet déplorer la faiblesse de certains usages sans les rapporter aux volumes, aux contenus, et aux conditions de l'offre (voir annexe 1).
- 15 Le nombre moyen d'ouvrages de la bibliothèque ayant été « utilisés » le jour de l'enquête — selon la formulation employée dans le questionnaire — était de 4,3 par lecteur en 1995, la médiane étant de 3 livres. Le terme lecteur est utilisé ici au sens le plus large puisque les livres se prêtent à toutes sortes d'utilisations (il peuvent aussi servir à édifier un rempart pour se protéger de ses voisins de table dans une bibliothèque publique). En matière d'usage conforme il faut rappeler, de toute façon, que la consultation d'un livre est également une notion éminemment variable : elle peut se limiter à une lecture en diagonale, à une lecture partielle, voire au simple prélèvement d'une information précise. Nos lecteurs, au sens « d'usagers ayant utilisé des livres », n'étaient donc pas systématiquement des lecteurs au sens restreint, ou au sens commun si l'on préfère. Toujours est-il qu'en appliquant cette moyenne individuelle au total des lecteurs, on obtient l'estimation de 29 000 ouvrages consultés chaque jour en 1995¹³.
- 16 80 % des lecteurs avaient consulté de 1 à 5 livres en 1995, 16 % de 6 à 10 ; seuls 4 % des lecteurs dépassaient la barrière des 10 livres. Ceci, alors que la durée moyenne de séjour dans la bibliothèque était tout de même assez longue, ce qui nous conduit à penser que les consultations étaient sans doute plus intensives qu'extensives.
- 17 Il y a, pour ainsi dire, peu d'écart sur la question des usages de l'imprimé en fonction des différentes catégories sociales : les scores des étudiants sont, *grosso modo*, comparables à ceux des autres catégories sociales. En revanche, on observe que les femmes avaient consulté un plus grand nombre d'ouvrages que les hommes (24 % des femmes avaient consulté plus de 5 livres, contre 17 % des hommes) ce qui, sur ce point, confirme des tendances enregistrées au niveau national en matière d'usage de livres¹⁴.
- 18 27 % des lecteurs déclaraient avoir consulté des ouvrages en langues étrangères le jour de l'enquête, en 1995 (23 % en 1988), soit près de 3 utilisateurs de livres sur 10, ce qui est loin d'être négligeable si l'on considère le fait que l'offre en ce domaine est nécessairement inférieure à l'offre en langue française (voir le graphique n° 4). Les cadres, sur ce point, figuraient toujours parmi les plus gros consommateurs (31 % des

usagers situés dans cette catégorie avaient utilisé des livres en langues étrangères le jour de l'enquête) et les femmes se montraient en général plus friandes que les hommes (29 % des étudiantes contre 23 % des étudiants en avaient utilisé, 32 % des femmes situées dans la catégorie « autres usagers » contre 25,5 % des hommes issus de la même catégorie). Il est sans doute possible d'expliquer le léger différentiel existant entre étudiants et « autres usagers » par le fait que les seconds utilisaient beaucoup l'ensemble des services de la bibliothèque pour l'apprentissage des langues.

GRAPHIQUE 4

Monographies : répartition des collections en fonction des langues (1997)



- 19 Le recours aux encyclopédies, aux dictionnaires et aux annuaires était lui aussi assez fréquent à la BPI en 1995 : un peu plus d'une personne sur cinq en avait utilisé le jour de l'enquête (5 % des consultations d'usuels avaient eu lieu à partir d'un écran). Ceci tend à montrer que la BPI, conformément à ses missions et à ses objectifs, est tout de même beaucoup sollicitée en tant que « bibliothèque de référence et d'information ».
- 20 L'actualité — autre caractéristique saillante de la BPI —, saisie notamment à travers la presse et les revues, fait également partie des champs d'intérêt et de préoccupation de nombreux usagers. Dans l'ensemble, en 1995, la presse était consultée par 10 % des usagers et les revues par 12 % d'entre eux. En général, les périodiques récents avaient la faveur du public (voir le récapitulatif p. 116).
- 21 Sachant que certains avaient consulté à la fois presse et revues en 1995, le pourcentage d'usagers ayant utilisé des périodiques atteignait 19 %. Il serait toutefois souhaitable de pouvoir s'aventurer au-delà de ce constat afin de distinguer plus précisément de quel type d'actualité il pouvait être question ici : artistique, politique, scientifique ou plus simplement événementielle... (une analyse détaillée, titre par titre, serait d'un grand secours sur ce point). On notera, pour conclure, que les revues du secteur « 3 » (droit, économie, sciences sociales) dominaient nettement dans l'échelle des consultations. Faut-il voir là une conséquence du volume et de la qualité de l'offre BPI dans ce domaine ? La relative concordance entre le taux d'usage par secteur et la répartition des collections par secteur (voir ci-dessous) laisse à penser qu'il existe une articulation entre offre et demande ; la question à laquelle il faudrait pouvoir répondre c'est de savoir si c'est l'offre qui a contribué à structurer la demande, ou si c'est la demande qui a contribué à structurer l'offre en ce domaine...

Presse : taux d'utilisation par types

Quotidiens	35,5 %
Hebdomadaires, mensuels	41,5 %
Les deux	23 %
TOTAL	100 %
Numéros récents	63 %
Numéros anciens	19,5 %
Les deux	17,5 %
TOTAL	100 %

Revues spécialisées : taux d'utilisation par type et par secteur BPI (plusieurs réponses possibles)

Numéros récents	50 %		
Numéros anciens	28 %		
Les deux	21 %		
TOTAL	100%		
		Taux de consultation	Proportion de périodiques vivants*
Secteur « 1-2 » philosophie, religion		5,5 %	4 %
Secteur « 3 » sciences sociales		40 %	40 %
Secteur « 5-6 » sciences et techniques		20,5 %	25,5 %
Secteur « 7 » arts, tourisme, loisir		20 %	18 %
Secteur « 8 » littérature, langues		8 %	7,5 %
Secteur « 9 » histoire, géographie		9 %	5 %

Note*¹

- 22 Pour résumer, on observe que l'imprimé se trouvait en situation hégémonique en matière d'usage à la BPI, puisque le cumul des pratiques le concernant faisait que 79 % des personnes interrogées en 1995 avaient utilisé des documents relevant de la catégorie « texte ». N'oublions pas encore une fois, avant de tirer des conclusions hâtives et de crier à la victoire du livre sur les autres médias, que notre échantillon était principalement composé d'étudiants : il s'agit là, en règle général, d'une population aux moeurs studieuses et aux pratiques livresques par excellence, surtout parmi ceux qui sont inscrits dans les filières « lettres et sciences humaines », très nombreux à la BPI, on l'a vu.
- 23 Si l'on examine la situation des autres médias et services (laboratoire de langues, vidéo, images), le recul des pratiques était très net en 1995¹⁵ : le pourcentage d'utilisation de la vidéo avait été divisé par trois de 1982 à 1995, celui des images par cinq. Seule l'écoute musicale ou de documents sonores divers (sur disques, CD, cassettes, vidéodisques, cédéroms... hors laboratoire de langues) semblait avoir résisté, mais le taux de pratique était cela dit inférieur à 5 %. Enfin, l'usage de logiciels dans l'espace logithèque ouvert

en 1988 n'était le fait que de 1 % des usagers le jour de l'enquête et de 4 % lors d'une précédente visite.

- 24 Du fait de la faiblesse des pourcentages dont nous disposons, on conviendra que les analyses se doivent d'être limitées en matière de pratiques non livresques. Encore une fois, il faut reconnaître que notre outil d'enquête, étant donné la grosseur des mailles du filet et la structure socioprofessionnelle des publics qui le composent, n'est plus aussi bien adapté pour une étude minutieuse et détaillée de l'ensemble des supports et services à la BPI. Ainsi, moins de 100 personnes dans notre échantillon avaient déclaré avoir visionné un film vidéo le jour de l'enquête en 1995. Parmi celles-ci, les trois quarts avaient réclamé les films documentaires à un bibliothécaire dans un bureau d'information et un quart environ avaient déclaré avoir visionné le film alors qu'il était déjà en cours de projection. Si l'usage extensif de la vidéo a diminué à la BPI, selon les chiffres de l'enquête 1995, il convient de rappeler que les usagers qui appréciaient et apprécient encore ce type de support en font généralement un usage intensif : il était encore fréquent, avant la fermeture, de constater que certains usagers assidus, bien connus des bibliothécaires, s'installaient parfois quotidiennement plusieurs heures d'affilée pour visionner quatre ou cinq cassettes.
- 25 Enfin, 8 % d'usagers avaient déclaré en 1995 avoir eu recours au service des bases de données (service payant d'interrogation de bases de données), soit une proportion considérable. Mais, contrairement aux autres questions concernant les usages, celle qui avait trait aux bases de données était relativement indéterminée puisqu'elle était à la fois synchrone et rétrospective (voir questionnaire en annexe, Q. 26).

TABLEAU 36

Supports et services utilisés de 1982 à 1995 (plusieurs réponses possibles)

(en %)

	1982	1988	1995
Livres	71	73,5	74
Périodiques	24,5	19,5	19
Laboratoire de langues	7,5	8	3,5
Vidéo	10	5	3
Musique, doc. sonores	4,5	4,5	4
Images fixes	9,5	2,5	2
Visionner microfilm			3
Logiciels dans espace réservé			1
Consulter dossier de presse			3

(Livres 74 % : 67 % ouvrages + 1 % usagers exclusifs d'usuels-papier.)

L'usage des photocopieurs

- 26 En 1995, le taux d'usage des photocopieurs était à la hausse comparativement à 1988. Un usager sur quatre déclarait avoir fait des photocopies le jour de l'enquête, contre un sur cinq environ sept ans plus tôt. La moyenne par usager ayant eu recours à ce service payant se situait autour de 22 photocopies par personne en 1995, la médiane étant de

13 photocopies. 45 % des usagers interrogés avaient, par ailleurs, fait moins de 11 photocopies, 3 % en avaient fait plus de 100.

- 27 Les conditions d'accès à la BPI, rendues difficiles par la file d'attente, permettent sans doute d'expliquer cette augmentation. Le recours aux photocopies, dans ce type de bibliothèque, répond à différentes motivations. Il s'agit de prélever un document ou un extrait de document, qu'on ne peut pas emprunter, en vue de se l'approprier de façon définitive. Il est question ainsi de le soustraire aux contraintes imposées par la bibliothèque (contraintes d'horaire, de partage, de consultation en public que certains n'apprécient guère), de rentabiliser au maximum son séjour dans l'établissement.
- 28 Si les photocopies autorisent une lecture et un travail différés dans un contexte spatial et temporel maîtrisé par soi, elles permettent également de satisfaire un certain goût pour l'archive. Il arrive ainsi, en cours d'entretien, que des usagers déclarent à propos de cette question éprouver le besoin « d'archiver pour archiver¹⁶ » : ils savent que les documents qu'ils ont photocopié ne seront pas systématiquement consultés, mais la maîtrise du contenant leur donne l'impression dans certains cas de maîtriser le contenu (la maîtrise du contenant est, de toute façon, un moyen terme acceptable : mieux vaut tenir que courir). La photocopie est donc une réponse concrète à des besoins matériels : besoin de reproduire un document ou un extrait de document en vue d'une réutilisation plus ou moins différée ; c'est également un procédé qui renvoie à un niveau symbolique de la pratique : besoin de posséder, de conserver... (comme certains qui achètent des livres sans les lire).
- 29 Peu de temps avant la fermeture provisoire de la BPI, fin septembre 1997, les photocopieurs furent pris d'assaut par les usagers. Ceci alors que l'affluence au cours des derniers jours d'ouverture était relativement faible, de nombreux lecteurs étant persuadés que la bibliothèque était déjà fermée. Cette affluence s'explique en partie par le fait que de nombreuses personnes tentaient ainsi de préserver des documents du « sommeil des collections », du moins de la représentation qu'elles s'en faisaient ; paradoxalement, il se trouve que ces documents auraient pu, dans certains cas, être facilement consultés dans d'autres bibliothèques : en matière de culture et d'information, l'angoisse de « manquer » est un sentiment vécu avec parfois beaucoup d'intensité¹⁷.
- 30 Toutes les catégories sociales étaient concernées par l'usage des photocopieurs en 1995 (hormis les chômeurs qui le faisaient deux fois moins que les autres, peut-être à cause de sa tarification). On constate, en revanche, que le taux d'usage de ces appareils diminuait régulièrement à mesure que la fréquence de fréquentation augmentait : la proportion d'usagers ayant fait des photocopies le jour de l'enquête et ayant déclaré 2 à 5 visites au cours des douze derniers mois était de 32 %, celle de ceux qui avaient effectué 11 à 15 visites était de 29 %, celle de ceux qui avaient effectué plus de 20 visites était de 21 %, et celle de ceux qui déclaraient venir régulièrement « tous les jours ou presque » n'était plus que de 16 %, soit deux fois moins que les visiteurs occasionnels. Ceci tend à confirmer l'hypothèse que les photocopieurs assidus étaient ceux qui ne faisaient que des passages ponctuels et irréguliers à la BPI, les usagers fréquentant plus intensivement l'établissement éprouvant moins le besoin de faire des photocopies dans la mesure où ils allaient logiquement pouvoir retrouver les documents qu'ils convoitaient, et dans la mesure où le temps passé dans la bibliothèque, à force de visites répétées, leur ouvrait la possibilité d'une consultation intensive¹⁸.

Variations sociales de l'usage des médias et du recours aux services

- 31 Même s'il convient de rester prudent, étant donné l'étroitesse de certains effectifs bruts recensés en 1995, notamment en ce qui concerne le recours aux médias autres que les imprimés, le croisement des taux d'usage des différents supports et services proposés par la BPI avec la position sociale permet d'avancer que :
- Les étudiants étaient avec les cadres et professions libérales supérieurs les plus gros utilisateurs de livres (20 points d'écart les séparaient des chômeurs sur cette question) ;
 - Les scolaires étaient les plus gros utilisateurs d'usuels (12 points d'écart les séparaient des professions intermédiaires regroupées avec les employés et les ouvriers qui les utilisaient le moins) ;
 - Les professions intermédiaires regroupées avec les employés et les ouvriers étaient les plus grosses utilisatrices de presse (8 points d'écart les séparaient des scolaires) ;
 - Les chômeurs et, dans une moindre mesure, les cadres ou professions intellectuelles supérieurs, étaient les plus gros utilisateurs des revues (15 points d'écart avec les scolaires) ; il étaient également les plus gros utilisateurs de vidéo (5 points d'écart avec les étudiants), du laboratoire de langues (12 points d'écart avec les mêmes étudiants), et des documents sonores (5 points d'écart avec les étudiants et scolaires). Ces tendances nous renseignent sur le recours préférentiel à certains types de documents ou de services en fonction de la catégorie sociale. Elles ne disent rien en revanche sur la façon dont ils étaient utilisés et sur le profit qu'ils permettaient ou ne permettaient pas. Il ne faut pas faire des informations recueillies en matière de taux d'usage des livres un étalon culturel qualitatif : ce n'est pas parce que l'on ne consulte pas ou peu de livres dans une bibliothèque que l'on ne lit pas, ou que l'on occupe une position inférieure sur une échelle sociale. Il convient en effet de rappeler qu'il n'existe *a priori* aucune relation mécanique entre les volumes de pratique et les façons de pratiquer dans le domaine culturel.
- 32 Parmi les étudiants interrogés en 1995, on notera que ceux qui étaient issus de la filière « lettres et sciences humaines » étaient de plus gros utilisateurs de livres que les étudiants des filières « droit », « économie » et « gestion » (76 % contre 61 %). Ils étaient également de plus gros utilisateurs d'usuels (40 % contre 17 %). En revanche, les étudiants des filières « droit », « économie » et « gestion » se montraient de plus gros utilisateurs de revues (17 % contre 8,5 % pour les étudiants de « lettres et sciences humaines » et 13 % pour les étudiants des filières « arts »), de journaux et magazines (13 % contre respectivement 6 % et 11 % pour les catégories précitées). Ces différences marquées montrent bien que la filière disciplinaire constitue une variable explicative particulièrement efficace chez les étudiants.

TABLEAU 37
Supports, services utilisés et PCS (plusieurs réponses possibles)

(en %)

	Livres (mono- graphies)	Usuels	Presse	Revue	Vidéo	Labo. de langues	Musique	Photo- copies
Etudiants	69	22	9	12	2	2	3	26
Scolaires	56	27,5	8	3	4	3	3	25
Cadres, prof. intel. sup.	69	22	13	16	4	5	6	24
Prof. inter., empl., ouvriers	63	15	16	10	4,5	7	4	24
Chômeurs	49	24	14	18	7	14	8	11
Moyenne	67	22	10	12	3	3	4	25

Mode de lecture du tableau : 69 % des étudiants déclaraient avoir utilisé, le jour de l'enquête, des livres au sens restreint (monographies). *Nota* : toutes les PCS ne figurant pas dans ce tableau, la moyenne rappelée n'est donc pas la moyenne des catégories exposées.

Le multimédia

- 33 Avant d'évoquer la situation actuelle du « multimédia » à la BPI — nous faisons référence ici à la formule qui était employée au début des années quatre-vingt pour désigner l'association de différents supports ou médias par un même usager au cours d'une visite —, il convient de s'intéresser aux 15,5 % des usagers interrogés en 1995 qui déclaraient n'avoir utilisé aucun support de la bibliothèque ou n'avoir eu recours à aucun service durant leur séjour. Il faut noter, par ailleurs, qu'un tiers de ces « touche à rien », selon l'expression employée par Jean-François Barbier-Bouvet en 1986, ne s'étaient pas non plus déplacés en ayant eu l'intention de travailler sur leurs propres documents.
- 34 En 1982 et en 1988, la proportion des « touche à rien » était respectivement de 10 % et de 14 % de l'ensemble des usagers. A ces époques, cela dit, les critères qui permettaient de définir cette population étaient sensiblement moins nombreux qu'en 1995. Ainsi, ceux qui n'avaient répondu à aucune des sollicitations *expresses* de la BPI lors de la dernière enquête¹⁹, étaient ceux qui n'avaient feuilleté aucun livre au sens large (usuels, dossiers de presse inclus), aucun périodique, n'avaient visionné ni microfilm, ni vidéo, ni image fixe, pas plus qu'ils n'avaient écouté de la musique ou un quelconque document sonore, sans non plus avoir eu recours au laboratoire de langues, à l'espace Logiciels, ou au service des bases de données (ces deux derniers services n'ayant pas fait l'objet de questions particulières lors des précédentes enquêtes). Malgré l'inflation des critères, il s'agissait d'environ 1 500 personnes par jour en 1995, soit 500 de plus qu'en 1982 sur la base de 10 000 entrées quotidiennes. Ces « touche à rien », au sens institutionnel du terme, auxquels il restait toutefois la possibilité d'avoir visité l'exposition de la BPI²⁰, d'avoir simplement visité la bibliothèque (seuls 1 % des visiteurs affichaient cette intention en se rendant à la BPI le jour de l'enquête), ou d'avoir fait des photocopies n'étaient pas forcément restés immobiles, les bras croisés. Nous avons

vu en effet qu'ils pouvaient avoir travaillé sur leurs propres documents (c'était le cas des deux tiers des « touche à rien », ce qui explique sans doute l'accroissement considérable de cette catégorie d'utilisateurs en l'espace de treize ans), mais il pouvait aussi bien s'agir de personnes qui, à peine arrivées, avaient tourné les talons pour toutes sortes de raisons (erreur d'aiguillage, mauvaise première impression...).

- 35 Parmi les « touche à rien » qui n'avaient pas non plus affiché l'intention de travailler sur leur propres documents, on ne rencontrait en 1995 « que » 64 % d'étudiants et 3 % de scolaires, pour 33 % « d'autres utilisateurs ». Les non-étudiants étaient donc proportionnellement plus concernés par ce type de comportement, ce qui est encore plus net pour les femmes puisqu'elles couvraient, quant à elles, 61 % de cette population.
- 36 Venons-en au multimédia. Le tableau croisé qui permet d'apprécier de quelle façon les différents supports étaient associés deux à deux par les utilisateurs, en 1995, révèle un maigre butin (voir tableau 38). Il montre clairement que les associations les plus fréquentes concernaient les imprimés au sens large : le taux d'usage des monographies et usuels associés aux périodiques sur papier atteignait 14 %. Les associations les plus rares — pour ne pas dire inexistantes — étant, bien entendu, celles qui étaient liées aux images en général : le taux d'usage des images fixes associées aux films n'était que de 0,2 %.
- 37 En ce qui concerne les usages multimédias hétérogènes, c'est-à-dire « l'analyse croisée de toutes les pratiques de consultation de chacun des visiteurs de l'échantillon²¹ », une nouvelle baisse était enregistrée en 1995. Environ 7 % des personnes interrogées avaient associé textes, images et sons. Cette diminution était donc sensible par rapport à 1988 puisqu'elle se limitait à une baisse de 2 points ; elle était, ceci étant dit, considérable si l'on compare avec le pourcentage enregistré en 1982 qui était pour sa part deux fois supérieur (13 %).
- 38 Faut-il, du fait que le panachage des différents supports par les utilisateurs était moins courant que par le passé, conclure que la BPI de la fin des années quatre-vingt-dix ne remplissait plus tout à fait sa mission²² ? Pas nécessairement. Les filières d'usages étant liées aux caractéristiques sociales des utilisateurs, la particularité de la structure des publics de la BPI exerçait une influence considérable sur les taux de pratique étudiés, notamment, nous l'avons maintes fois répété, sur les pratiques exclusives de l'imprimé qui sont le lot commun — par nécessité plutôt que par véritable inclination — de la grande majorité des étudiants. Il faudrait, par conséquent, lors des prochaines enquêtes, s'intéresser plus précisément encore aux pratiques non étudiantes et intégrer pleinement, ce qui n'a pas été le cas pour l'enquête de 1995, la question du recours aux documents électroniques. Si les étudiants manifestaient visiblement peu d'intérêt pour les images fixes ou animées en 1995, il semble évident qu'ils tendent de nos jours à utiliser de plus en plus les documents électroniques dans le cadre de leurs travaux (ils risquent d'ailleurs d'en faire un usage encore plus intensif s'ils se diffusent dans les bibliothèques publiques). On conviendra en effet que le recours aux documents électroniques relève par définition de pratiques multimédias²³.

TABLEAU 38

Association de supports documentaires en 1995

(en %)

	Livre	Périodique	Image fixe	Vidéo	Musique	Aucun média
Livre	74					
Périodique	14	19				
Image fixe	1	0,5	2			
Vidéo	1,5	1	0,2	3		
Musique	3	1	0,3	0,5	4	
Aucun média						15,5

Mode de lecture : 14 % des usagers ayant utilisé des livres (ouvrages courants + usuels-papier) avaient également utilisé des périodiques.

TABLEAU 39

Association texte à texte en 1995

		Périodiques		
		oui	non	total
Livres	oui	14 %	60 %	74 %
	non	5 %	21 %	26 %
	total	19 %	81 %	100 %

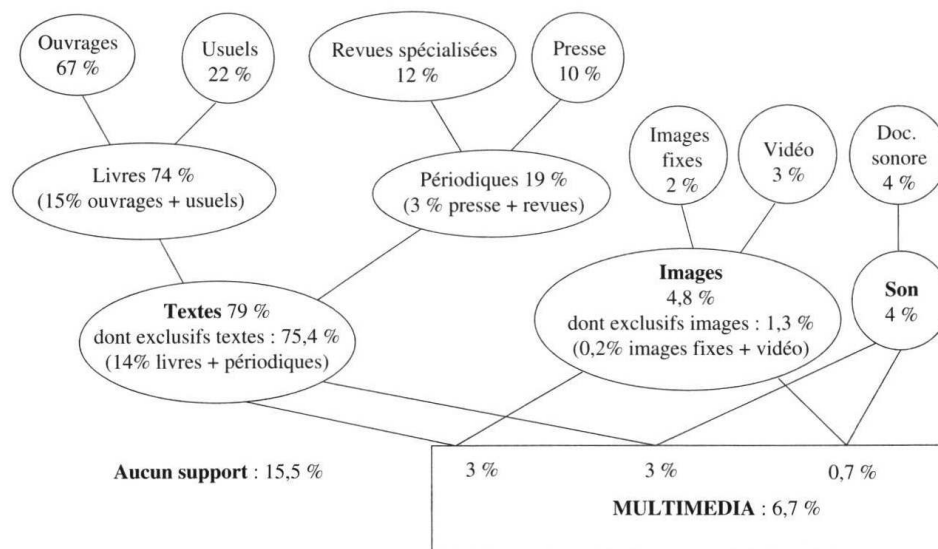
(livres = ouvrages + usuels)

TABLEAU 40

Association image à image

		Vidéo		
		oui	non	total
Images fixes	oui	0,2 %	1,8 %	2 %
	non	2,8 %	95,2 %	98 %
	total	3 %	97 %	100 %

SCHEMA 3
Le multimédia hétérogène



Domaines consultés et travaillés

- 39 L'examen des chiffres ayant trait au « hit-parade » des domaines d'intérêt des visiteurs le jour de l'enquête est à son tour l'occasion de faire apparaître des nouvelles formes de constances et de variances. Si l'on considère les domaines séparément, les « beaux-arts » (peinture, sculpture, architecture, photographie et cinéma), appréhendés sous l'angle des pratiques de consultation tous supports confondus, figuraient, en 1995 comme en 1982, en tête des déclarations des usagers. La littérature française et le droit, quant à eux, se positionnaient respectivement en seconde et troisième place (voir tableau 41).
- 40 En effectuant des regroupements de disciplines en fonction du découpage sectoriel de la BPI — lequel repose, je le rappelle, sur la Classification décimale universelle —, le secteur « 3 » (sciences sociales, droit, économie), en progression constante depuis 1982²⁴, recueillait à nouveau le plus de suffrages et se détachait des secteurs suivants. Le secteur « 7 » (arts, tourisme, loisir), et le secteur « 5-6 » (sciences et techniques) se plaçaient en deuxième et troisième position, tout en affichant des baisses significatives (moins 5 points pour le secteur « 7 », moins 4 points pour le secteur « 5-6 » par rapport à 1982). Le secteur « 8 » (littérature, langues) et le secteur « 9 » progressaient par rapport à 1988 et retrouvaient un taux d'intérêt sensiblement égal à 1982. Enfin, le secteur « 1-2 » (philosophie, religion psychologie) affichait une progression régulière, ce qui montre que l'accroissement enregistré de 1982 à 1988 ne tenait pas simplement au fait que le fonds de psychologie venait d'y être intégré (voir tableau 42).
- 41 Il faut sans doute considérer ces tendances, non pas à proprement parler comme un déplacement des centres d'intérêt des usagers, mais plutôt comme une conséquence supplémentaire de l'appropriation étudiante de la BPI. Nous avons déjà vu en effet que certains domaines tels que l'économie, le droit et la gestion étaient bien représentés en matière d'inscription chez les étudiants qui fréquentaient la bibliothèque en 1995 (ces trois disciplines couvraient, à elles seules, près des trois quarts des déclarations

relatives aux domaines d'inscription, voir tableau 17). En ce qui concerne la baisse de consultation sensible du secteur « 5-6 », l'ouverture de la médiathèque de la Cité des sciences et de l'industrie de la Villette est un facteur à prendre en compte.

- 42 Si l'on s'intéresse plus précisément aux domaines consultés par ceux qui avaient utilisé des livres, au sens restreint du terme (monographies hors usuels), on observe que les « beaux-arts » prenaient encore la première place en 1995. Le « droit », quant à lui, qui figurait jadis en septième position sur cette échelle, pointait en troisième place (c'est bien le symptôme d'un accroissement notable des publics dans ce domaine). La « musique » en revanche, qui apparaissait en seconde place en 1988, était absente du classement des huit domaines les plus cités par les lecteurs (voir tableau 44). Enfin, toujours pour les utilisateurs de livres au sens restreint, le secteur « 3 », pour ce qui a trait aux domaines regroupées par classes CDU, était encore premier alors que le secteur « 7 » n'apparaissait cette fois qu'en cinquième position (voir tableau 43).
- 43 Les domaines consultés étaient l'objet d'investissements contrastés en fonction des profils sociaux :
- Les « scolaires » se montraient principalement intéressés par des disciplines liées aux cursus lycéens : philosophie (7 %), mathématiques-physique-chimie (6,6 %), histoire de France (6,4 %), et beaux-arts (5,4 %) (voir tableau 46) ;
 - Les étudiants étaient prioritairement intéressés par les beaux-arts (9,5 %, soit un étudiant sur 10), le droit (7,2 %), la littérature française (7,2 %), l'histoire de France (6,1 %) et l'économie (5,3 %) ;
 - Les « autres usagers », concentraient leur attention sur la littérature étrangère (8,1 %), la littérature française (7,8 %) et les beaux-arts (7,5 %). La BPI possédait donc en 1995 un « public des arts » important ; ceci, quelle que soit la catégorie sociale des usagers concernés (en tout cas si l'on se réfère à un découpage élémentaire des profils sociaux en trois catégories).
- 44 En 1995, contrairement aux enquêtes précédentes, le questionnaire prévoyait, avant même l'examen support par support des différents domaines *consultés*, une question spécifique consacrée aux sujets sur lesquels les usagers déclaraient avoir *travaillé* en général : c'est-à-dire quels que soient les supports utilisés, voire même sans qu'un support de la bibliothèque n'ait été utilisé le jour de l'enquête, ce qui bien sûr pouvait être le cas de ceux qui n'avaient fait que travailler sur leurs propres documents (que ces documents leur appartiennent en propre, ou qu'ils leur appartiennent après avoir été la propriété de la bibliothèque : photocopies).
- 45 L'écart enregistré entre les deux dimensions — domaines consultés d'une part, domaines travaillés de l'autre (voir les deux dernières colonnes du tableau 42) — était constamment favorable à la seconde, ce qui montre bien que les activités de travail à la BPI excédaient les pratiques de consultation de document. Une seule exception venait contredire cet agencement : les chiffres de consultation du secteur « 7 » étaient supérieurs en 1995 aux chiffres concernant les domaines travaillés, ce qui peut s'expliquer par le fait que, dans ce secteur, les documents étaient plus facilement consultés « gratuitement » : par plaisir ou simple curiosité (je rappelle au passage que le « public des arts » de la BPI était celui qui avait la base sociale la plus large).

TABLEAU 41

Domaines consultés par supports en 1995 (plusieurs réponses possibles ; non arrondi)

(en %)

	Livres	Revue	Images fixes	Vidéo	Logiciels	TOTAL
Philosophie	3,9	0,3	0	0,1	0	4,3
Psychologie	1,5	0,3	0,1	0,1	0	2
Religion	1,1	0,1	0	0	0	1,2
Economie	4,9	1,5	0	0	0	6,4
Droit	6,1	1,5	0	0	0	7,6
Gestion	2,6	0,8	0	0	0	3,4
Sociologie, démographie	2,9	0,4	0	0,1	0,1	3,5
Politique	1,6	0,5	0	0	0	2,1
Ethnologie	0,8	0,2	0	0,1	0	1,1
Education	0,7	0,2	0	0	0	0,9
Médecine	2,4	0,4	0	0	0	2,8
Maths, physique, chimie	3,8	0,5	0	0	0,1	4,4
Autres sciences	1,9	0,4	0	0	0	2,3
Informatique	1,4	0,4	0,1	0	0,3	2,2
Technique divers	1,3	0,5	0,1	0,1	0	2
Vie quotidienne	0,6	0,3	0,3	0,1	0	1,3
Sciences occultes	0,1	0	0	0	0	0,1
Sports, jeux, loisirs	1,6	0,5	0,1	0,3	0,1	2,6
Beaux-arts	9,5	1,8	0,7	0,4	0,1	12,5
Musique	0,9	0,1	0	0,3	0	1,3
Tourisme	0,4	0,2	0	0	0	0,6
Littérature française	7,1	0,4	0	0,2	0	7,7
Littérature étrangère	5,4	0,6	0,1	0,3	0	6,4
Histoire de France	5,4	0,5	0,1	0,1	0	6,1
Histoire	2,5	0,2	0	0,1	0	2,8
Géographie	3,2	0,4	0,2	0,4	0	4,2

TABLEAU 42

Domaines consultés tous supports confondus regroupés en fonction des secteurs BPI de 1982 à 1995 (plusieurs réponses possibles ; non arrondi)

(en %)

	1982	1988	1995	1995 Domaines travaillés
« 3 » Sciences sociales (et : droit, économie, gestion)	21,1	20,2	25	32,1
« 5/6 » Sciences et techniques (et : médecine, vie quotidienne)	19,1	19,5	15	20
« 8 » Littératures et langues	15,1	11	14,1	19,6
« 7 » Arts, loisirs, sports (et : tourisme)	21,8	17,8	17	15
« 9 » Histoire, géographie	13,6	11	13,1	14,6
« 1/2 » Philosophie, religion et psychologie (sauf en 1982)	4,2	6,4	7,5	7,8
« 0 » Documentation générale	16,2	11	nc	nc

Nota : en 1982, la psychologie fait partie du secteur « Sciences sociales » ; à partir de 1988, elle est intégrée au secteur « Philosophie et religion ».

TABLEAU 43

Domaines consultés regroupés en fonction des secteurs BPI par ceux qui ont déclaré avoir utilisé des livres en 1988 et en 1995

(en %)

	1988	1995
« 3 » Sciences sociales (et : droit, économie, gestion)	18,4	19,6
« 8 » Littératures et langues	9,7	12,5
« 5/6 » Sciences et techniques (et : médecine, vie quotidienne)	18,7	11,4
« 9 » Histoire, géographie	10,1	11, 1
« 7 » Arts, loisirs, sports (et : tourisme)	16,2	10,8
« 1/2 » Philosophie, religion (et : psychologie, sauf en 1982)	7	6,6

TABLEAU 44

Livre : classement des domaines consultés en 1988 et en 1995

(en %)

	1988		1995
Beaux-arts	9	Beaux-arts	9,5
Musique	6	Littérature française	7
Littérature française	6	Droit	6
Economie	5	Littérature étrangère	5
Médecine	4,5	Histoire de France	5
Maths, physique, chimie	4	Economie	5
Droit	4	Philosophie	4
		Maths, physique, chimie	4

TABLEAU 45

Domaines consultés par ceux qui ont déclaré avoir utilisé des livres de la BPI en 1988 et en 1995
(liste complète)

(en %)

	1988 livres	1995 livres
Philosophie	3,1	3,9
Psychologie	1,9	1,5
Religion	1,5	1,1
Economie	4,8	4,9
Droit	4,2	6,1
Gestion	3,1	2,6
Sociologie, démographie	2,6	2,9
Politique	2,2	1,6
Ethnologie	0,9	0,8
Education	0,6	0,7
Médecine	4,5	2,4
Maths, physique, chimie	4,3	3,8
Autres sciences	4,1	1,9
Informatique	2,7	1,4
Technique divers	2,3	1,3
Vie quotidienne	0,8	0,6
Sciences occultes	0,5	0,1
Sports, jeux, loisirs	2	1,6
Beaux-arts	8,6	9,5
Musique	6,1	0,9
Tourisme	1,5	0,4
Littérature française	5,7	7,1
Littérature étrangère	4	5,4
Histoire de France	3,9	5,4
Histoire	3,2	2,5
Géographie	3	3,2

TABLEAU 46

Domaines consultés et activité principale déclarée en 1995

(en %)

	Etudiants	Scolaires	« Autres usagers »
Philosophie	4	7	2,9
Psychologie	1,6	0	1,3
Religion	0,8	0,5	1,8
Economie	5,3	4,3	4,1
Droit	7,2	1,4	3,9
Gestion	2,6	1,7	2,4
Sociologie, démographie	3,2	1,8	2,1
Politique	1,8	0,7	0,9
Ethnologie	0,8	0	0,9
Education	0,7	0	0,8
Médecine	2,3	0,5	2,9
Maths, physique, chimie	3,8	6,6	3,3
Autres sciences	1,9	1,4	2
Informatique	1	1,6	2,8
Technique divers	0,9	3,6	2
Vie quotidienne	0,4	0	1,4
Sciences occultes	0,1	0	0,3
Sports, jeux, loisirs	0,9	1,7	3,6
Beaux-arts	9,5	5,4	7,5
Musique	0,5	2,4	2
Tourisme	0,5	0	0,4
Littérature française	7,2	2,3	7,8
Littérature étrangère	4,7	3,5	8,1
Histoire de France	6,1	6,4	3
Histoire	2,8	3,5	1,7
Géographie	3,6	4,3	1,6

Le recours à la médiation

- 46 Un indicateur supplémentaire est resté stable depuis l'enquête de 1982 : celui qui concerne le fait de s'être adressé au personnel le jour même de l'enquête. Un quart des usagers était dans cette situation en 1995, et pas moins des deux tiers si l'on tient compte des visites précédentes. Ceux qui ne s'étaient jamais adressés au personnel, ni le jour de l'enquête, ni au cours d'une visite antérieure, représentaient un tiers de l'échantillon. Ces usagers affichaient, par ailleurs, un niveau d'étude sensiblement égal à la moyenne, ce qui montre que « l'évitement » du personnel de la bibliothèque pouvait sans doute être considéré comme un signe d'autonomie plutôt que comme un signe de défaillance à proprement parler.
- 47 Toutes sortes de raisons peuvent conduire les usagers d'une bibliothèque à entrer en contact avec le personnel. Il faut préciser que ces raisons ne sont pas toutes systématiquement liées au fait d'être « égaré » dans l'établissement ou dans ses recherches (au sens littéral comme au sens intellectuel). Ainsi, 55 % de ceux qui étaient entrés en contact avec le personnel en 1995 — que ce soit le jour même de l'enquête ou au cours d'une visite précédente — souhaitaient obtenir un document : on ne doit pas oublier en effet que l'accès à certains documents à la BPI nécessite parfois l'intervention des personnes postées dans les bureaux d'information (c'était le cas en 1995 pour la plupart des vidéos, l'ensemble des microformes²⁵, pour certains annuaires ou imprimés qui étaient regroupés dans les bureaux hors d'atteinte du public). Il reste que la grande majorité de ceux qui s'étaient adressés au personnel le jour de l'enquête ou au cours d'une visite précédente — soit 80 % de l'échantillon — l'avaient fait pour « demander un renseignement » : c'est-à-dire pour s'orienter dans la bibliothèque ou en dehors de la bibliothèque (vers d'autres établissements éventuellement), pour demander de l'aide dans le cadre d'une recherche bibliographique, voire dans un tout autre domaine (les interactions usagers/bibliothécaires portent sur des thèmes extrêmement variés, parfois surprenants, qui peuvent dépasser facilement le cadre prévisible de ce type de relation).
- 48 Le dispositif de la BPI étant essentiellement conçu pour faire en sorte que la médiation soit facultative, il ne faut pas s'étonner si un quart seulement des usagers étaient entrés en contact avec le personnel le jour de l'enquête. En revanche, la stabilité quasi parfaite de ce pourcentage sur le long terme est plus surprenante : elle représente peut être, à sa façon, la butée au-delà de laquelle on ne peut aller dans un système de libre accès tel que celui pratiqué dans cet établissement.
- 49 L'enquête réalisée en 1995, contrairement à celle de 1982²⁶, montrait que le taux d'usage du catalogue était supérieur au taux de recours au personnel. Ainsi, 30 % de l'ensemble des personnes interrogées en 1995 avaient consulté le catalogue informatique ; c'était le cas de 33,5 % des étudiants, ce qui les positionnait parmi les plus coutumiers de ce type de médiation instrumentale (les scolaires étant les moins pratiquants : 17 %). Les étudiants figuraient également parmi les moins assidus en matière de recours au personnel, ce qui montre que leur intérêt pour le catalogue informatisé était sans doute un signe d'affranchissement et d'autonomie en matière de recherche documentaire (voir tableau 47). Peu de différences significatives apparaissaient en 1995 si l'on croisait le fait de s'être adressé au personnel avec le niveau de diplôme (voir tableau 48). C'était loin d'être le cas, en revanche, en ce qui concernait la consultation d'un écran d'ordinateur. On constate en effet que plus le

niveau de diplôme augmentait et plus fort était le taux d'usage des écrans en général ; à l'opposé, plus faible était le niveau de diplôme, et plus forte était la proportion de ceux qui n'avaient consulté des écrans que pour s'orienter dans la bibliothèque. Le capital socioculturel des usagers, appréhendé à travers le niveau de diplôme, ne jouait donc pas le rôle d'une variable explicative en matière de médiation humaine, ce qui était loin d'être le cas en matière de médiation instrumentale et technique : l'intérêt, l'envie, la capacité de recourir à ce type d'outil (en résumé les dispositions sociales) étant, semble-t-il, étroitement corrélées au niveau d'étude.

TABLEAU 47
Recours à la médiation en 1995

(en %)

	Scolaires	Etudiants	« Autres usagers » <i>dont cadres</i>		Moyenne
Se sont adressés au personnel le jour de l'enquête	25	24	30	28	25
Au cours d'une visite précédente	63	64	71	72	66
Motifs (le jour de l'enquête ou précédemment) :					
• Pour obtenir un document	37	54,5	60	56	55
• Pour demander un renseignement	85	81	78	81	80
Ont consulté un écran d'ordinateur le jour de l'enquête	19,5	36	27,5	28	33
Au cours d'une visite précédente	54	70	64	66	68
Motifs (le jour de l'enquête ou précédemment) :					
• Pour interroger le catalogue	89	93	87	88	91
• Pour s'orienter dans la BPI	19	19	24	20	20

TABLEAU 48

Recours à la médiation et niveau de diplôme en 1995

(en %)

	Ss dipl.	Bepc	Bep Cap	Bac	Bac + 1 ou 2	Bac + 3 ou 4	Dipl. > maît.	Moy.
Se sont adressés au personnel le jour de l'enquête	29	30	27	29	22	26	26	25
Se sont adressés au personnel au cours d'une visite précédente	68	59	64	57	61	66	72	65
Ont consulté un écran d'ordinateur le jour de l'enquête	15	21	18	22	28	36	38	33
Ont consulté un écran d'ordinateur au cours d'une visite précédente	40	43	36	52	61	73	78	68
• L'ont fait pour s'orienter dans la BPI *	61	25	37	29	21	17	19	20

Note*2

Appréciations des usagers

- 50 En matière de représentations, et plus précisément d'appréciations des usagers, nous nous en tiendrons ici aux questions qui concernaient en 1995 la façon dont les individus évaluaient les conditions d'accès aux documents (à travers les recherches qu'ils avaient éventuellement effectuées), ainsi qu'au jugement global qu'ils portaient sur la bibliothèque sur la base de leur visite le jour même de l'enquête ou à partir de leurs expériences antérieures.

Accéder aux documents ou aux informations convoités

- 51 En 1995, un usager sur dix seulement déclarait ne pas avoir trouvé les documents qu'il avait cherchés ; 8,5 % d'entre eux se déclaraient par ailleurs insatisfaits des informations trouvées (question 10). Il est clair, par conséquent, que la BPI répondait favorablement à la plupart des sollicitations qui lui étaient adressées (que ce soit en intégralité ou partiellement) ; dans le cas contraire, un usager sur deux environ s'était mis en quête de quelque chose d'équivalent s'il n'avait pas obtenu ce qu'il désirait.
- 52 Au total, pas moins des deux tiers des usagers interrogés en 1995 jugeaient les documents d'accès facile à la BPI (15,5 % les jugeant d'accès à la fois facile et difficile, 6 % seulement les jugeant d'accès difficile²⁷).
- 53 Les étudiants, à première vue, figuraient parmi ceux qui s'étaient le plus « cassé les dents » dans leurs démarches. Ceci dit, les écarts entre les différentes catégories

d'utilisateurs étaient réduits : 71 % des étudiants avaient trouvé les documents précis qu'ils cherchaient, contre 81 % des scolaires, et 73 % des « autres usagers ». Les étudiants se révélaient plus nombreux en revanche parmi ceux qui n'avaient trouvé que partiellement les documents recherchés, ce qui peut avoir tendance à relativiser, d'une certaine façon, le déficit enregistré précédemment (voir tableau 49). Peu de variations significatives étaient observables en ce qui concerne le taux de satisfaction des informations trouvées, ce qui n'était manifestement pas le cas des recherches de substitution : 45,5 % des « autres usagers » avaient cherché quelque chose d'équivalent s'ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils souhaitaient, contre 56,5 % des étudiants, et 71,5 % des scolaires. Ces chiffres laissent à penser que le niveau d'exigence documentaire des étudiants était supérieur à celui des autres usagers : ceci expliquerait qu'ils aient été proportionnellement plus nombreux que les autres à n'avoir pas trouvé des documents précis qu'ils cherchaient dans un fonds, encyclopédique, certes, mais nécessairement limité comparativement à certaines bibliothèques universitaires parisiennes. Il est également possible de le relier au fait qu'il était malgré tout indispensable à ce type d'utilisateurs de déboucher sur quelque chose et de rentabiliser au mieux leur déplacement et leur séjour dans la bibliothèque : ce qui expliquerait qu'ils aient été plus nombreux que les « autres usagers » à s'être lancés dans une recherche de substitution.

- 54 L'échec ou les difficultés rencontrés lors des recherches s'expliquaient principalement par deux raisons : premièrement parce que les documents convoités n'était pas au catalogue de la BPI (un cas sur deux), ensuite parce que les usagers ne les avaient pas trouvés en rayons (46,5 %)²⁸. On notera enfin que seuls 7,5 % des usagers ayant échoué dans leurs recherches déclaraient ne pas avoir trouvé quelqu'un auprès de qui se renseigner, ce qui montre que l'isolement était tout de même relatif dans cet univers conçu pour que chacun puisse se débrouiller seul.
- 55 On observe donc que les usagers de la BPI se montraient, en général, plutôt satisfaits des conditions d'accès aux documents en 1995, ce qui somme toute paraît logique dans la mesure où l'on avait essentiellement à faire à une population d'habitues qui connaissaient bien la bibliothèque, et que beaucoup, précisément, la fréquentaient aussi régulièrement pour la richesse de ses fonds et leur accessibilité matérielle.

TABLEAU 49**Bilan des recherches documentaires et activité principale déclarée en 1995**

(en %)

	Scolaires	Etudiants	«Autres usagers» <i>dont cadres</i>		Moyenne
S'ils cherchaient des documents précis, les ont trouvés	81	71	73	77	72
• en partie seulement	14,5	17,5	15,5	10,5	16,5
• ne les ont pas trouvés	4,5	11,5	11,5	12,5	10,5
TOTAL	100	100	100	100	100
S'ils cherchaient des informations, sont satisfaits de ce qu'ils ont trouvé	79	75	76	78	76
• en partie seulement	12,5	16,5	15,5	16	15,5
• ne sont pas satisfaits	8,5	8,5	8,5	6	8,5
TOTAL	100	100	100	100	100
N'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient, ont eu du mal, parce que :					
• n'était pas au catalogue de la BPI	47,5	49,5	51,5	57	49,5
• n'ont trouvé personne pour les renseigner	3,5	7,5	7,5	5,5	7,5
• n'avaient pas la cote précise	23,5	13,5	9,5	9	13,5
• n'ont pas trouvé en rayons	27,5	47,5	44,5	39	46,5
• n'ont pas repéré l'emplacement	13,5	7,5	5,5	3	7,5
• ne connaissent pas le fonctionnement du catalogue	27,5	12,5	9,5	9	12,5
S'ils n'ont pas trouvé, ont cherché quelque chose d'équivalent	71,5	56,5	45,5	36	54,5
Les documents à la BPI sont :					
• d'accès facile	52,5	67	70,5	74	67,5
• d'accès difficile	11	6,5	4	5	6
• à la fois facile et difficile	20	16	13	11	15,5
• sans réponse	16,5	10,5	12,5	10	11

Qualités et défauts reconnus à la BPI

- 56 Avoir une opinion sur un dispositif culturel et la communiquer dans le cadre d'une enquête institutionnelle nécessite des compétences et un certain sentiment de légitimité inégalement répartis, on le sait. Les jugements portés sur la bibliothèque par ses propres usagers doivent, par conséquent, non seulement être appréhendés comme des éléments d'évaluations partiels et partiels (les opinions sont rarement figées, elles peuvent être influencées par toutes sortes de phénomènes parasites), mais aussi reconsidérés en fonction des profils et des dispositions des individus. En d'autres termes, il faut, sur un tel sujet, rester conscient du fait que les questions à dimension cognitive qui explorent le domaine des représentations ou des jugements de valeur en apprennent parfois plus sur les dispositions sociales des individus que sur les sujets mêmes qu'ils abordent et développent. Ainsi, le taux élevé de non-réponses enregistrées en 1995 quand il s'agissait de recenser les principaux défauts de la BPI est en partie révélateur de cet état de fait : il était en moyenne de 11 % pour l'ensemble des usagers (jusqu'à 18 % chez les scolaires !), contre 5 % en moyenne quand il s'agissait d'énumérer les principales qualités reconnues à la bibliothèque. Nous sommes enclins à penser que la critique détaillée d'un dispositif d'offre culturelle reste une entreprise délicate, voire pénible, pour certains.
- 57 Les principales qualités reconnues à la BPI, nous l'avons déjà évoqué, étaient principalement liées à son contenu : aux caractéristiques de son offre en termes de collections, ainsi que de son agencement. Richesse de l'offre, accès libre, variété des thèmes figuraient ainsi, pour l'ensemble des usagers, au palmarès des trois principales qualités reconnues à la BPI en 1995 : un tiers environ des personnes interrogées citaient

les deux premières caractéristiques, un quart environ citait la troisième. Les usagers étaient unanimes sur ces points, à une exception près : les scolaires n'accordaient pas autant d'importance à la notion d'accès libre que les étudiants et les « autres usagers ». En revanche, ceux-là appréciaient plus que les autres catégories d'usagers l'espace et le calme de la BPI, ces deux derniers motifs de satisfaction faisant partie d'un second bouquet de qualités plus directement liées au contenant, au cadre général de la bibliothèque (avec l'amplitude des horaires, ils recueillaient en moyenne plus de 10 % des déclarations²⁹).

- 58 Les principaux défauts reconnus à la BPI étaient, quant à eux, directement liés aux effets pervers de son succès, c'est-à-dire à sa fréquentation massive. L'attente à l'entrée, l'affluence, le faible nombre de places assises et, dans une moindre mesure, le bruit figuraient ainsi aux quatre premières places du palmarès des défauts : 35 % des personnes interrogées se montraient mécontentes d'avoir dû attendre (sur ce point les scolaires et étudiants étaient plus mécontents que les « autres usagers »), 18 % des usagers en général se montraient mécontents de l'affluence et du faible nombre de places assises, 8 % enfin se plaignaient du bruit.
- 59 Il est à noter que certaines des caractéristiques fortes de la BPI telles que l'absence de prêt, la fermeture du mardi, que l'on aurait pu logiquement considérer comme d'éventuels motifs d'insatisfaction, gênaient manifestement peu les usagers en général. On voit donc, sur la base particulière de ce recueil de doléances, que les usagers de la BPI avaient globalement plus de motifs de satisfaction que d'insatisfaction à communiquer et que, par ailleurs, l'insatisfaction n'était pas directement imputable à des carences ou des faillites propres à la bibliothèque.

TABLEAU 50

Principales qualités reconnues à la BPI et activité principale déclarée en 1995

(en %)

	Scolaires	Etudiants	« Autres usagers »	Moyenne
Richesse de l'offre	39	34	35	34
Accès libre	7	30	38	31
Variété des thèmes	23	25	23	24
Amplitude des horaires	13	13	12	13
L'espace	22	14	9	13
Le calme	21	13	8	12
La gratuité	2	6	6	6
La convivialité	8	5	5	5
La variété des supports	1,5	2	4	3
L'ordre	4	3	3	3
L'emplacement	1	3	4	3
La compétence du personnel	1	2	3	2
La qualité de l'accueil	1	2	3	2
La propreté	3	0,5	0,5	0,5
Non-réponse	5	5	5	5

TABLEAU 51

Principaux défauts reconnus à la BPI et activité principale déclarée en 1995

(en %)

	Scolaires	Etudiants	« Autres usagers »	Moyenne
Attente à l'entrée	39	37	30	35
Affluence trop forte	9	18	18	18
Faible nombre de places assises	18	19	15	18
Bruit	2	9	6	8
Documents dérangés	3	5	7	6
Manque de photocopieuses	1,5	3	4,5	4
Pas assez d'exemplaires	0	3	3	3
Trop vaste (problèmes d'orientation)	9	2,5	5	3
Documents abîmés	0	2	4	2,5
Horaires d'ouverture insuffisants	0	3	1,5	2,5
Absence de prêt	1	2	1	2
Saleté	0	2	2	2
Touristes gênants	1	2	2	2
Matériels trop complexes	1,5	1	1	1
Eclairage	0	1	1	1
Fermeture le mardi	0	1	1	1
Non-réponse	18	9,5	13	11

À propos de la Salle d'actualité

- 60 Contrairement aux investigations précédentes, la Salle d'actualité de la BPI, située au rez-de-chaussée du Centre, n'avait pas fait l'objet en 1995 d'une enquête spécifiquement consacrée à ses usagers. Nous avons pu montrer cependant que ceux qui avaient été interrogés à cette date à la sortie de la bibliothèque générale et qui déclaraient se rendre parfois à la Salle d'actualité avaient un profil sensiblement différent de ceux qui ne s'y rendaient jamais.
- 61 Une enquête réalisée en 1992, portant sur 856 personnes interrogées à la sortie de la Salle d'actualité, nous permet de confirmer et d'appuyer ce constat. Elle montrait clairement, trois ans avant la nouvelle enquête consacrée aux usagers de la BPI et quatre ans après l'enquête de fréquentation de 1988, que cet espace était resté singulier et qu'il jouait un rôle fondamental au sein du dispositif général du Centre Pompidou³⁰. On y rencontrait, pour commencer, autant de visiteurs s'y étant rendus sans idée préalable que de visiteurs venus avec une intention particulière. Les visiteurs « sans idée préalable », tout comme ceux d'ailleurs qui affichaient une motivation de visite liée à un intérêt ou une curiosité personnelle, étaient ainsi six fois plus nombreux parmi les usagers de la Salle d'actualité interrogés en 1992 que parmi les usagers de la bibliothèque du deuxième étage interrogés en 1995.
- 62 Selon cette même enquête réalisée en 1992, la Salle d'actualité était par ailleurs un univers à dominante masculine composé de 80 % d'hommes, pour seulement 20 % de femmes³¹. Les étudiants ne représentaient qu'un peu moins d'un tiers de ses publics (27,5 %, pourcentage étonnamment stable en dix-sept ans), les scolaires 1,5 %, et les

usagers non-étudiants et non-scolaires pas moins de 71 %. Les étrangers y étaient sensiblement plus nombreux que dans la bibliothèque générale du deuxième étage (33,5 % contre 24 %). La pyramide des âges de ses publics était également différente de celle de la bibliothèque dans la mesure où les plus de 50 ans représentaient tout de même 12 % du total des usagers, et les 20-24 ans à peine 23 % (soit deux fois moins que dans la bibliothèque selon l'enquête de 1995). Enfin, même si le niveau d'étude était globalement élevé parmi les usagers de la Salle d'actualité interrogés en 1992, cet espace était tendanciellement plus fréquenté que la bibliothèque par des personnes ayant un niveau d'étude inférieur au baccalauréat (3,4 fois plus !).

- 63 En matière de pratiques et de supports utilisés, là encore les différences étaient fortes. La comparaison proposée par Martine Poulain avec les cabinets de lecture de la Restauration était toujours aussi pertinente³² puisque, d'une part, les profils sociaux étaient contrastés (notamment ce brassage entre « héritiers » et « déshérités ») et, d'autre part, les usages tendaient plutôt vers une consultation de la presse : 59 % des interviewés au total étaient venus principalement pour lire la presse ; plus précisément, 46 % avaient consulté des revues spécialisées le jour de l'enquête, 38 % des quotidiens, 33 % des livres, 32 % des magazines, 14 % pour finir avaient écouté de la musique.
- 64 On sait enfin que 71 % des personnes interrogées en 1992 à la sortie de la Salle d'actualité y étaient venues pour la première fois en visitant le Centre, et 10 % seulement en venant de la bibliothèque générale³³. Par ailleurs, un peu moins de la moitié des fréquentants interrogés (49 %) déclaraient se rendre souvent à la bibliothèque (un quart au total s'y rendant rarement, ou ne s'y rendant jamais). On voit bien, par conséquent, que la Salle d'actualité ne fonctionnait pas vraiment comme une antichambre de la bibliothèque du deuxième étage au sens propre du terme, comme un véritable sas qui aurait entraîné naturellement les visiteurs vers celle-ci (rôle envisagé pour la Salle d'actualité lors de sa préfiguration). Nombreux, parmi ceux qui fréquentaient régulièrement cet espace, étaient ceux qui ne s'intéressaient qu'à lui et à son offre particulière. Cet intérêt exclusif, au-delà des questions de contenu, s'expliquait aussi par le fait que l'annexe du rez-de-chaussée apparaissait à ses usagers fidèles non-étudiants comme étant radicalement différent de la « grande bibliothèque » : qu'il s'agisse de sa taille réduite, du caractère « brassé » de ses publics... Cet endroit, dès lors, était susceptible de se prêter plus facilement à une appropriation non étudiante, ce qui veut dire qu'il pouvait pour certains usagers fonctionner comme un espace libre et sans doute plus neutre : un refuge ? En tout cas, un espace « à prendre ».

NOTES

1. « Passivement », au regard de l'offre proposée par la BPI. Si 44 % des visiteurs venus sans idée préalable déclaraient venir en général à la bibliothèque pour le plaisir (24 % des visiteurs ayant une intention précise), pas moins de 58 % des « sans idée préalable » déclaraient également venir en général pour le travail (76 % des visiteurs « intentionnés »). Ceci montre bien que la relative

non-programmation des visites ne débouchait pas systématiquement sur le batifolage à la BPI. On conviendra enfin que certains projets de visite sont plus difficilement avouables que d'autres dans le cadre d'une enquête par questionnaire : on peut faire le projet de venir regarder les autres à la BPI, de vouloir y rencontrer l'âme soeur, ou plus simplement encore de vouloir s'y réchauffer ou y dormir...

2. Plusieurs réponses étant possibles à la question relative aux intentions de visite, ceux qui déclaraient avoir eu l'intention de travailler sur leurs propres documents ne doivent pas être considérés systématiquement comme étant « autosuffisants ». Il est possible à la fois de travailler sur ses propres documents et de travailler sur les documents de la bibliothèque. 11 % des usagers étaient à proprement parler « autosuffisants », c'est-à-dire qu'ils déclaraient n'avoir eu recours à aucun support ou service de la bibliothèque et qu'ils étaient venus dans l'intention de travailler sur leurs propres documents, ce qui représente tout de même au moins 1 000 personnes chaque jour en 1995...

3. « L'expérience et l'image des BM », SOFRES/BPI/DLL, 1997.

4. Qu'il s'agisse des possibilités personnelles ou privées en terme d'espace, de capital documentaire propre, ou des possibilités liées à l'inscription dans telle ou telle université, dans tel ou tel cycle. On sait en effet que certaines universités, écoles, ou filières, sont mieux pourvues que d'autres. On sait aussi que les inégalités sont grandes en fonction de l'avancement dans le cursus, l'accès de nombreuses bibliothèques étant réservé aux étudiants les plus avancés.

5. Le « bruit » — notion particulièrement subjective — occasionné par les déplacements incessants des uns et des autres, les conversations ou manipulations d'objets divers (feuilletages de documents, visionnages de films ou microfilms, usages des photocopieurs), n'est pas toujours présenté comme un facteur de trouble, loin s'en faut. Certains vont même jusqu'à le revendiquer comme un élément de décor indispensable à la concentration (tels ceux qui lisent, écrivent ou travaillent dans des cafés bondés). Pour une approche anthropologique de l'environnement sonore des bibliothèques publiques, voir : A.-M. Bertrand, « Cris et chuchotements », in *Bulletin des bibliothèques de France*, n° 6, t. 39, 1994.

6. La lecture par exemple, ce « vice impuni », est une pratique qui peut être associée à d'autres activités « coupables » parfois difficiles à contrôler. Erich Schön notait ainsi que dans de nombreuses autobiographies de « grands » lecteurs allemands (l'adjectif gros serait mal venu dans ce contexte), un lien était établi — en particulier au moment de la puberté et chez des sujets féminins — entre le fait de lire et celui de manger du chocolat (E. Schön, « La “fabrication” du lecteur », in M. Chaudron et F. de Singly (dir.), *Identité, lecture, écriture*, BPI-Centre Georges Pompidou, 1993, p. 27).

7. M. Petit et al, *De la bibliothèque au droit de cité. Parcours de jeunes*, BPI-Centre Georges Pompidou, 1997, p. 84 et p. 212.

8. Sur la socialisation secondaire et les « communautés » ou « sociétés de lecteurs », voir C. Evans, « La socialisation privée des lectures : circuit “prête-main”, “tournantes” et clubs de lecture », in M. Burgos et al, *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs. Trois études sur la sociabilité du livre*, BPI-Centre Georges Pompidou, 1996, p. 26.

9. *Constances et variances*, op. cité, p. 33 (c'est moi qui souligne).

10. *Publics à l'oeuvre*, op. cité, p. 93. Encore une fois, je rappelle qu'il ne s'agit pas ici de porter un quelconque jugement de valeur sur les comportements décrits : les étudiants ne sont pas des parasites. Il faut, qui plus est, garder à l'esprit le fait que l'on peut se comporter en « bernard-hermite » à certains moments, et en usager traditionnel à d'autres.

11. Ces proportions, comme celles qui suivent en ce qui concerne la population de ceux qui ont eu l'intention de venir travailler sur leurs propres documents et qui n'ont par ailleurs pas utilisé les supports et services proposés par la BPI, sont évidemment tributaires de la structure de l'échantillon. On retiendra, pour compléter et affiner ces informations, que 47 % des scolaires, 35 % des étudiants, 16 % des autres usagers en moyenne, et seulement 9 % des employés et

ouvriers, ont déclaré venir dans l'intention de travailler sur leurs propres documents (sans que l'on sache précisément s'ils se sont cantonnés à cette activité). Enfin, 49 % des étudiants fréquentant la BPI inscrits en « droit », « économie » et « gestion », déclaraient cette intention de visite, contre 28 % des étudiants inscrits en « lettres et sciences humaines », et 28,5 % des étudiants inscrits dans les filières « arts ».

12. Notons que à peine 1 % de l'ensemble des usagers interrogés en 1995 avaient déclaré avoir utilisé des usuels sous forme de documents électroniques.

13. Cette estimation est calculée sur la base de 10 000 entrées quotidiennes. Sur une moyenne de 12 000, on obtient un total de 34 500 ouvrages consultés (33 000 en 1982).

14. O. Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français, enquête 1997*, La Documentation française-ministère de la Culture et de la Communication, 1998.

15. Confirmation des tendances enregistrées en ce qui concerne les intentions de visites (cf. *supra*).

16. Umberto Eco évoque pour sa part une « névrose de photocopie ». *De Bibliotheca*, op. cit., p. 27.

17. Paradoxalement : du point de vue institutionnel. Les usagers concernés, quant à eux, n'agissent pas de manière insensée, ils obéissent à une logique qui leur est propre.

18. Dans une bibliothèque municipale traditionnelle — prêtant des documents en plus de les proposer en consultation sur place —, il est fréquent que les usagers non-inscrits passent plus de temps que les inscrits dans l'enceinte de la bibliothèque. A la BPI, ce sont les « assidus » qui passent beaucoup de temps dans la bibliothèque comparativement aux visiteurs occasionnels. D'une certaine façon, l'assiduité, voire l'hyperassiduité, tient lieu d'inscription officielle pour ceux qui souhaitent se faire reconnaître par l'institution.

19. Sachant, encore une fois, que cette question est tributaire du fait que l'on ne recense dans ce genre d'enquête que les usages logiques, légitimes, en prenant le risque de laisser de côté ce qui pour certains usagers est parfois tout aussi légitime au regard de leur logique personnelle.

20. 17 % des usagers au total avaient visité l'exposition proposée par la BPI en 1995 (*La Ville la nuit* ; *Pasternak* ; *Quatre murs, une fenêtre* ; *Max Dorny*) ; 17 % des étudiants, 8 % des scolaires, et 19 % de l'ensemble des « autres usagers ».

21. *Publics à l'oeuvre*, op. cit., p. 96 (il s'agissait en fait d'un « faux multimédia hétérogène » : les usagers changeaient en général de support quand ils changeaient de sujet et n'associaient que très rarement les médias au cours d'une seule et même recherche, voir *Publics à l'oeuvre*, op. cit., p. 97-101).

22. Je rappelle qu'en modifiant les contenus d'offre documentaire et les conditions d'accès à cette offre différenciée, on prévoyait une diversification des usages.

23. Jean-François Barbier-Bouvet avait montré, sur la base de l'enquête réalisée en 1982, que la tendance à se limiter à l'utilisation d'un seul support suivait une loi de progression : elle allait croissant, du son (autonomisation minimum, association maximum) à l'image, et de l'image au texte (autonomisation maximum, association minimum), voir *Publics à l'oeuvre*, op. cit., p. 98.

24. Le score de 1988 est en fait sensiblement inférieur à celui de 1982, mais il ne faut pas oublier qu'en 1982 le fonds de psychologie était inclus dans le secteur « 3 » (droit, économie, sciences sociales), ce qui n'était plus le cas en 1988 : il avait été intégré entre temps au secteur « 1-2 » (philosophie, religion).

25. Microfilms et microfiches (les premiers étaient consultés par 3 % des usagers en 1995).

26. A cette date, je rappelle que le catalogue était proposé aux usagers sous une forme imprimée.

27. Cette question engendrait 11 % de non-réponses en moyenne. On a tout lieu de penser en fait que c'est le taux de réponse concernant la difficulté d'accès des documents qui était minoré. Les réponses indéterminées, du type « les documents de la BPI sont d'accès à la fois facile et difficile », nous paraissent par ailleurs plutôt révélatrices de difficultés rencontrées que d'autre chose : il est sans doute embarrassant pour certains de reconnaître avoir peiné dans une bibliothèque en libre accès pour se procurer documents ou informations. En 1995, les « autres

usagers » — et plus encore parmi ceux-là, les cadres et professions intellectuelles supérieures — étaient ceux qui jugeaient les documents d'accès facile en plus grand nombre ; les scolaires étaient ceux qui les jugeaient d'accès difficile, et d'accès à la fois facile et difficile en plus grand nombre ; les étudiants, quant à eux, se plaçaient en position intermédiaire (voir tableau 49).

28. Ne pas trouver les documents en rayons dans un système de libre accès aux collections peut vouloir dire que le document convoité n'était pas à sa place (dérangé, en consultation, manquant...) ou que l'on avait été incapable de repérer cette place, tout en croyant le savoir...

29. On notera que la gratuité n'apparaissait qu'en septième position avec 6 % des suffrages (et seulement 2 % pour les scolaires) ; signe sans doute que cette caractéristique de la bibliothèque n'avait rien d'exceptionnel : qu'elle était considérée comme un acquis.

30. *Rapport d'étude sur les caractéristiques du public de la Salle d'actualité du Centre Georges Pompidou*, ESCP Conseil-Junior-Entreprise de l'Ecole supérieure de commerce de Paris, BPI, document interne, 1992.

31. Leur proportion accusait une diminution de 7 points par rapport aux statistiques produites en 1982.

32. *Publics à l'oeuvre*, op. cité. *Constances et variances*, op. cité, p. 67.

33. A l'évidence, les profils sociodémographiques des publics de la Salle d'actualité se rapprochaient des publics de l'ensemble du Centre Pompidou plutôt que de ceux de la BPI.

NOTES DE FIN

1. Proportion calculée pour 1995 sans la classe « 0 » (Presse, documentation, généralités...). Par ailleurs, cette comparaison n'est qu'indicative dans la mesure où la catégorie « périodiques vivants » (abonnements en cours) excède la notion de « revues spécialisées » (catégorie regroupant des périodiques vivants et des périodiques ayant cessé de paraître).

2. Le jour de l'enquête ou au cours d'une visite précédente.

Conclusion

Les publics de la BPI hier et demain

- 1 *« Il ne faut, ainsi, jamais oublier que ce sont des êtres sociaux concrets qui entrent dans des relations d'interdépendance spécifiques et non des "variables" ou des "facteurs" qui agissent dans la réalité sociale. Il ne faut pas perdre de vue non plus que les abstractions statistiques (les critères que l'on retient comme indicateurs pertinents de réalités sociales) sont toujours à contextualiser. (...) Tous ceux qui pratiquent l'enquête par questionnaire savent que les informations produites dans ce cadre sont ambivalentes, ambiguës et, parfois, assez vagues. Les traits, propriétés, caractéristiques, extraits des formes de la vie sociale, sont toujours à recontextualiser si on veut pouvoir donner un sens sociologique aux corrélations statistiques¹. »*
- 2 Les analyses qui précèdent ne prétendent pas dresser à elles seules le bilan de l'expérience culturelle de la BPI. Elles ne constituent en fait qu'un aperçu télescopique de la façon dont cet établissement a été investi et reçu par les usagers. Les statistiques sont des outils d'investigation souvent trop frustes pour rendre compte avec précision et en profondeur des effets exercés par une médiathèque sur son audience ; la comptabilité des entrées, l'approche quantitative des catégories d'usagers touchées ne suffisent pas pour faire toute la lumière sur cette question. L'impact socioculturel d'une institution de ce type — impact sur les différents groupes sociaux, influence exercée sur les individus — est un phénomène complexe, difficile à cerner, qui gagne à être observé au microscope. De récents travaux de recherche en ont fait la preuve, au moyen notamment d'entretiens approfondis, d'observations centrés sur une population réduite ; qu'il s'agisse de mettre en évidence comment une bibliothèque peut contribuer à l'élaboration de l'identité culturelle des individus mais, également, de quelle façon elle peut participer à la construction ou à la reconstruction de leur identité sociale, voire politique².
- 3 Pour revenir au présent rapport, le bilan que nous pouvons faire des nombreuses statistiques recueillies sur près de vingt ans n'est pas d'une seule teinte. Les étudiants, certes, occupent massivement le terrain, mais on a vu que leurs profils sociaux et leurs usages, dans le contexte socioéconomique actuel, ne légitimaient pas certaines appréciations négatives en termes de monopolisation ou d'occupation abusive ; la BPI,

ne l'oublions pas, apporte ainsi sa pierre à l'édifice de la formation culturelle de très nombreux étudiants.

- 4 Avancer par ailleurs que la situation des usagers non-étudiants et non-scolaires se soit totalement détériorée au fil du temps en matière de fréquentation n'est pas non plus tout à fait justifié. Ainsi, même si la tentation est grande, il ne faut pas faire de la BPI le « sanctuaire » ou le refuge qu'elle n'a jamais été si l'on raisonne pour le plus grand nombre³. Les étudiants n'ont pas purement et simplement chassé de l'enceinte de la bibliothèque des légions d'ouvriers ou d'autres catégories d'usagers peu dotés en capitaux de toutes sortes (capital culturel tel que les diplômes, mais aussi économique, social...). Ces derniers d'ailleurs se seraient-ils plus manifestés si la pression étudiante avait été moins forte ? Nul ne peut l'affirmer avec certitude. Le fait est que dans les bibliothèques municipales, par exemple, où les étudiants sont moins représentés qu'à la BPI (même s'ils apparaissent en nombre dans les fichiers ou les espaces), la structure sociale des publics n'a pas été radicalement transformée au cours de ces dernières années au point que les milieux populaires y soient désormais beaucoup plus présents⁴.
- 5 La situation de ceux qui fréquentent la BPI sans être étudiants ni scolaires, et surtout de ceux qui déclarent ne fréquenter que cette bibliothèque, est malgré tout préoccupante. Si 17 % des étudiants étaient des usagers exclusifs de l'établissement, selon l'enquête réalisée en 1995, pas moins de 34 % des usagers non-étudiants et non-scolaires étaient dans cette situation à la même époque (29 % des cadres et professions intellectuelles supérieures, 39 % des employés, ouvriers, artisans et commerçants). Pour ces usagers monofréquenteurs (tout de même 7,5 % de l'échantillon total, soit 750 personnes par jour), il est évident que l'accès à la BPI reste primordial, quelles que soient d'ailleurs les raisons qui les poussent à fréquenter cet établissement. Il y a donc fort à parier que pour beaucoup d'entre eux toute entrave, quelle qu'elle soit, est susceptible de déboucher sur un abandon pur et simple de la pratique et, par conséquent, de contribuer à aggraver dans certains cas des processus de décrochement culturels déjà amorcés.
- 6 Enfin, le recul des effectifs scolaires présents dans l'établissement est lui aussi préoccupant, même s'il est plus discret et suscite moins de débats. Le fait que la BPI ne participe plus autant que par le passé à la socialisation culturelle précoce de ses usagers risque peut-être, en effet, de renforcer le processus de « fonctionnalisation » et d'instrumentalisation des collections décrit plus haut. La découverte de la bibliothèque sur le tard, à l'occasion des travaux à réaliser dans le cadre de la scolarité supérieure, incite moins facilement les jeunes usagers à se laisser « dériver », pour reprendre une expression employée par Jean-François Barbier-Bouvet, en dehors du cadre bien balisé de l'effort à produire pour ses études. Un renversement de perspective s'impose d'ailleurs en ce qui concerne le — ou plutôt les — sens de l'articulation offre/appropriation à la BPI. En effet, cet établissement au fil du temps a sans doute contribué, malgré lui ou de manière non délibérée, à adapter une partie de son offre documentaire à son public étudiant. Issue d'un projet et d'une réflexion centrés sur une politique de lecture publique cherchant à s'adresser au plus grand nombre en satisfaisant tout le monde (quadrature du cercle...), la BPI, dans certains secteurs, s'est rapidement trouvée confrontée à la réalité d'une demande étudiante pressante, pour ne pas dire exigeante. Il est possible ainsi que demande et offre se soient conjointement influencées et aient contribué à se renforcer l'une l'autre (ce qui pourrait également

expliquer le fait que l'appropriation étudiante de la BPI ait été si forte dans certains secteurs).

- 7 A la fin du mois de janvier 1997, la BPI a célébré ses vingt ans d'existence. Quelques mois plus tard, le 29 septembre, elle a provisoirement fermé ses portes au public avant de les rouvrir partiellement, le 19 novembre, à quelques pas du parvis Beaubourg, rue Brantôme, dans le quartier de l'Horloge⁵. Bien que temporaires, cette fermeture partielle et ce transfert vont durer deux ans. La bibliothèque ne réintégrera son giron que le 31 décembre 1999, à l'issue du réaménagement et de la reconfiguration de l'ensemble des espaces dévolus aux différents départements du Centre. D'une certaine façon, on peut dire qu'après travaux la BPI devrait rester inchangée. Une partie des principes fondateurs qui ont assuré son franc et massif succès continueront de l'animer : « Tout, pour tous publics », c'est-à-dire une collection encyclopédique de documents multimédias en libre accès et gratuits, des jours et des horaires d'ouverture étendus.
- 8 Semblable... et tout autre à la fois, dans la mesure où certaines de ses caractéristiques initiales ayant été modifiées (celles qui concernent notamment son environnement traditionnel, sa localisation précise dans le Centre, certains services et documents particuliers...), elle se présentera au public sous un nouveau visage. Entre-temps, le paysage alentour aura, lui aussi, subi de profondes transformations, « Haut » et « Rez-de-jardin » de la BNF auront été ouverts au public. Il restera alors à évaluer, de nouveau, comment l'expérience culturelle BPI se perpétue du côté des usagers.

NOTES

1. B. Lahire, *Tableaux de familles*, Gallimard-Seuil, 1995, p. 31 et 32.
2. *De la bibliothèque au droit de cité*, op. cité. F. de Singly, *Les Jeunes et la lecture*, ministère de l'Éducation nationale (*Dossiers éducation & formations*), n° 24, janvier 1993. C. Poissenot, *Les Adolescents et la bibliothèque*, BPI-Centre Georges Pompidou, 1997.
3. Ce raisonnement, nous l'avons vu, ne tient pas pour les cas particuliers.
4. Selon une enquête SOFRES réalisée à l'échelon national auprès d'individus âgés de plus de 15 ans, 37 % des étudiants interrogés déclaraient fréquenter ce type d'établissement (26 % déclarant y être inscrits). Voir « Usagers et usages », op. cité.
5. Proposant une offre nécessairement réduite (environ 60 000 références), sur une surface réduite (600 m²), pour une capacité d'accueil divisée par 3 (600 places de travail).

Annexes

Annexe 1. La BPI en 1995 : fiche technique

Bibliothèque générale du deuxième étage

Surface des espaces publics 10 300 m², 1 800 places assises

Secteurs*	Surface	Monographies : notices catalogues (titres)	Séries	Annuaire	Périodiques vivants	Vidéos
« 0 »	9 %	1 %	6,5 %	10 %	9 %	2 %
« 1-2 »	11 %	8 %	1,5 %	0,5 %	6 %	3 %
« 3 »	15 %	15 %	67 %	43 %	29 %	25 %
« 5-6 »	20 %	15 %	11 %	16,5 %	28 %	19 %
« 7 »	16 %	17 %	3 %	27 %	14 %	35 %
« 8 »	15 %	30 %	8 %	1 %	8 %	9 %
« 9 »	14 %	14 %	3 %	1 %	6 %	9 %
TOTAL	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %

Note*1

- Monographies en 1994, nombre de notices dans le catalogue (nombre de titres) : 310 160 (180 000 en 1977). Vidéos en 1995 : 2 515 titres. Documents parlés en 1995 : 2 613 titres (dont 97 disques compacts). Musique en 1995, disques compacts : 8 330 titres, 33 tours : 1 280 titres, vidéodisques : 269 titres.

Documents électroniques en 1995 : cédéroms : 68 titres.

Accès Internet : 10 postes.

- La BPI dispose en 1995 d'un espace Langues (124 langues proposées), d'un espace Musique, d'un espace Logiciels, d'un espace Public Info, d'un service consacré aux usagers malvoyants et d'un espace Télévisions du monde, d'un bureau dédié à l'interrogation des bases de données en ligne.

Salle d'actualité

- 1 Surface : 554m², 170 places assises
- 2 La BPI est ouverte du mercredi inclus au lundi inclus. Fermeture hebdomadaire : le mardi.
- 3 Horaires d'ouverture en semaine : de 12 h à 22 h ; les samedi et dimanche : de 10 h à 22 h.
- 4 Personnel permanent : 243 personnes.
- 5 Personnel temporaire : 386 personnes.

Chronologie sommaire

6 1977

- Inauguration officielle de la BPI, le 1^{er} février. Ouverture au public le lendemain. Directeur et responsable du projet : Jean-Pierre Seguin.
- Une affluence qui dépasse les prévisions les plus optimistes.
- Succès des nouveaux médias (images fixes et animées, laboratoire de langues...), mais aussi des supports traditionnels, livres et périodiques.
- René Fillet est nommé directeur le 1^{er} septembre, en remplacement de Jean-Pierre Seguin.

7 1978

- 1^{ère} enquête de fréquentation générale.

8 1979

- Début du désherbage des collections (retrait des ouvrages abîmés ou périmés).
- 1^{er} festival du réel (Cinéma du réel).
- Pour des raisons de conservation, les carrousels de diapositives sont retirés du libre accès, à l'exception de quelques programmes fixes.

9 1980

- Mise en place d'une « jauge », c'est-à-dire d'un blocage des entrées au-delà de 2 400 personnes présentes simultanément dans la bibliothèque générale (320 en Salle d'actualité).
- Extension de la médiathèque de langues : création d'un deuxième laboratoire réservé aux langues dites « rares ».

10 1981

- Création d'un nouveau service : les banques de données.

11 1982

- Refonte de la signalétique.
- Ouverture de la discothèque qui remplace l'ancien espace Musique.
- La bibliothèque générale offre dorénavant 1 700 places assises.
- 2^e enquête de fréquentation générale.

12 1983

- Abaissement de la jauge à 2 200 personnes.
- Certains dossiers de presse constitués par le service des réponses par téléphone sont désormais accessibles au public par l'intermédiaire des bureaux d'information.
- Michel Melot est nommé directeur le 1^{er} septembre, en remplacement de René Fillet.

13 **1984**

- Abaissement de la jauge à 2 000.
- Réaménagement de l'entrée de la bibliothèque.
- Déplacement des sanitaires réservés au public hors des salles de lecture (et du compteur), ce qui induit une augmentation sensible du chiffre de fréquentation.
- Réaménagement du secteur « 3 » (déplacement du fonds de références rapides dans le domaine de l'économie, du droit et des sciences sociales en général qui va s'étoffer).

14 **1985**

- Réalisation, et 1^{re} édition, d'*Oriente-Express*, répertoire détaillé des bibliothèques et centres de documentation spécialisés à Paris et en région parisienne.
- Réalisation du 1^{er} vidéodisque « Civilisation ».
- Accueil des malvoyants : création d'un espace aménagé, la salle Borgès.
- Les vidéos sont progressivement installées en semi-libre accès.

15 **1986**

- Réaménagement de la Salle d'actualité.
- Recentrage de l'activité du service des réponses par téléphone (qui reprend son nom d'origine « Public Info »). Fermeture de la ligne téléphonique, remplacée par une messagerie sur Minitel, et projet d'ouverture d'un bureau spécialisé.
- Création de Géopatryme (logiciel permettant de visualiser la répartition géographique des patronymes en France).

16 **1987**

- Célébration du 10^e anniversaire du Centre Pompidou.
- Inauguration du cédérom LISE.

17 **1988**

- Création de la logithèque (espace micro-informatique d'autoformation).
- Installation des « Télévisions sans frontières » (diffusion en continu d'une sélection de programmes télévisés internationaux).
- Le catalogue informatisé de la BPI (OPAC) est accessible au public (GEAC OPAC 8000).
- Ouverture au public du service Public Info (bureau spécialisé).
- Ouverture de la Salle d'actualité jeunesse (en remplacement de l'ancienne bibliothèque des enfants).
- Déménagement du fonds de psychologie du secteur « 3 » vers le secteur « 1-2 ».
- 3^e enquête de fréquentation générale.

18 **1989**

- Abaissement de la jauge (nombre de personnes fréquentes en simultané) à 1 800 dans la bibliothèque, 150 en Salle d'actualité.
- 1^{er} récolement (inventaire des collections).
- Jacques Bourgain ^{est} nommé directeur, en remplacement de Michel Melot.

19 **1990**

- Réalisation de Langues-Info (base de données consacrée à l'enseignement des langues à Paris et en région parisienne).

20 **1991**

- Restructuration des espaces publics de la Salle d'actualité.
- Réaménagement du laboratoire 1 consacré aux langues les plus demandées.

- Installation du système intégré de bibliothèque GLIS de GEAC.
- 21 **1992**
- La BPI est la première bibliothèque publique française à se connecter au réseau Internet (à usage interne dans un premier temps).
- 22 **1993**
- Martine Blanc-Montmayeur est nommé directeur, en remplacement de Jacques Bourgain.
 - Installation dans les espaces publics de la nouvelle version du catalogue en ligne (GEAC GLIS 9000).
 - Mise en place de 2 bornes interactives d'orientation.
- 23 **1994**
- Fusion des deux salles d'actualité, la Salle d'actualité jeunesse devenant un nouveau secteur de la Salle d'actualité adulte.
 - Création du bureau Accueil (situé à l'entrée de la bibliothèque, avant les portillons d'accès).
 - Réforme du service public.
- 24 **1995**
- Mise en fonctionnement dans les espaces publics de la banque d'images Sémaphore.
 - Internet en accès libre public : 10 postes de consultation dans la bibliothèque, 2 postes en Salle d'actualité. Des séances publiques de formation sont proposées aux usagers.
 - Création d'un Observatoire des lectures multimédias, en partenariat avec l'université de Paris VIII.
 - 4^e enquête de fréquentation générale.
- 25 **1996**
- Informatisation progressive des dossiers de Public Info.
 - Mise en place des premiers postes publics de la revue de presse automatisée.
- 26 **1997**
- Célébration du 20^e anniversaire du Centre Pompidou.
 - Création du service des Réponses à distance.
 - Toute la documentation courante de Public Info est accessible sur écran.
 - Fermeture provisoire de la BPI le 29 septembre. Le 19 novembre, réouverture dans des locaux temporaires situés dans le quartier de l'Horloge (BPI-Brantôme).
-

NOTES DE FIN

1. Données 1994-1995.

Annexe 2. Fréquentation annuelle de 1977 à 1997 (nombre d'entrées enregistrées)

ANNEE	Bibliothèque générale du 2 ^e étage (B2)	Salle d'actualité (SA)	Bibliothèque des enfants (BE)	TOTAL
1977 (11 mois)	2 694 827	909 607	Pas ouverte	3 604 434
1978	2 937 229	1 075 271	Pas ouverte	4 012 500
1979	3 149 828	894 179	212 404	4 256 411
1980	3 190 939	1 066 696	120 957	4 378 592
1981	3 267 121	1 041 018	109 923	4 418 062
1982	2 982 069	1 032 533	86 044	4 100 646
1983	3 074 075	989 517	87 178	4 147 770
1984	3 349 145	914 291	93 691	4 357 127
1985	3 338 003	906 801	90 227	4 335 031
1986	3 254 304	695 026	57 122	4 006 452
1987	3 494 436	802 300	38 517	4 335 253
1988	3 260 806	805 152	20 199	4 086 157
1989	2 743 278	571 592	13 253	3 328 123
1990	3 257 276	662 951	18 236	3 938 463
1991	3 183 454	512 852	17 338	3 713 644
1992	3 293 762	514 909	19 826	3 828 497
1993	3 223 768	556 754	22 242	3 802 764
1994	3 279 079	531 921	13 243	3 824 243
1995	3 070 095	524 572	fusion	3 594 667
1996	3 561 879	505 475	fusion	4 067 354
1997 (9 mois)	2 252 899	391 177	fusion	2 644 076
1997 Brantôme (2 mois)	90 706	fermeture	fermeture	90 706
TOTAL	65 948 978	15 904 594	1 020 400	82 870 972

Annexe 3. Du nombre d'entrées au nombre d'entrants : mode de calcul

- 1 581 usagers déclarant 2 à 5 visites au cours des 12 derniers mois x 3,5
(centre de classe) = 2 033
- 2 390 usagers déclarant 6 à 10 visites au cours des 12 derniers mois x 8
= 3 120
- 3 222 usagers déclarant 11 à 15 visites au cours des 12 derniers mois x 13
= 2 886
- 4 112 usagers déclarant 16 à 20 visites au cours des 12 derniers mois x 18
= 2 016
- 5 1 355 usagers déclarant plus de 20 visites au cours des 12 derniers mois
15 % venant 25 fois (1 355 x 15 %) x 25 = 5 081
59 % venant 50 fois (1 355 x 59 %) x 50 = 39 972
25 % venant 100 fois (1 355 x 25 %) x 100 = 33 875
TOTAL = 88 983
- 6 $88\,983 / 2\,664 (2\,804 - 140) = 33,4$
 $88\,983 + 140 / 2\,804 = 31,8$
 $3\,200\,000 / 31,7 = 100\,629$

Annexe 4. Méthodologie de l'enquête en 1995 et principales caractéristiques des investigations précédentes

- 1 En 1995, comme en 1982, pour permettre une meilleure représentativité, la passation du questionnaire s'est déroulée en deux étapes : une première vague au cours du mois de mai (1 367 personnes interrogées du 17 au 22 mai, soit 6 jours d'ouverture), une seconde vague au cours du mois de novembre (1 466 personnes interrogées du 16 au 22 novembre). L'échantillon a été construit selon une méthode de prélèvement aléatoire dite probabiliste (aléa : $P + 10$, c'est-à-dire une personne sondée toutes les dix personnes quittant définitivement la bibliothèque). Sur les 2 833 questionnaires remplis, 2 804 ont été retenus après dépouillement.
- 2 Un redressement de l'échantillon a été effectué *a posteriori*. Certains jours de la semaine (le dimanche essentiellement et le mercredi dans une moindre mesure), de même que certaines heures de la journée (notamment les « nocturnes », après 20 heures) présentaient à l'issue de la phase d'enquête un taux de sondage manifestement en retrait par rapport aux chiffres bruts de fréquentation enregistrés pour la période. Les effectifs sondés correspondant à ces indicateurs ont par conséquent été réévalués à la hausse ; la pondération a été effectuée par le logiciel Modalisa de traitement d'enquête sous le contrôle de Grégoire Virat de la Promo 9 Dauphine.

Rappel des caractéristiques des enquêtes précédentes :

- **1978**, échantillon : 8 112 personnes interrogées au total en 2 vagues de 6 jours, du 17 au 22 mai, et du 29 novembre au 4 décembre (4 833 pour la BPI et 3 279 pour la Salle d'actualité).
Aléa : $P + 50$.

- **1982**, échantillon : 4 965 personnes interrogées au total en 2 vagues de 6 jours, du 19 au 25 novembre 1981 et du 7 au 13 mai 1982 (3 408 pour la BPI et 1 557 pour la Salle d'actualité). Aléa : P + 10.
- **1988**, échantillon : 2 749 personnes interrogées en une seule vague courant mai (1 893 usagers de la BPI, 856 pour la Salle d'actualité).

Annexe 5. Le questionnaire de l'enquête 1995

- 1 **Q. 00** *Heure de début d'interview :*
- 2
- 3 **Q. 01** *A quelle heure êtes-vous entré(e) dans la bibliothèque ?*
- 4
- 5 **Q. 02** *Aujourd'hui, êtes-vous venu(e) à la bibliothèque :*
- 6 *(plusieurs réponses possibles)*
- seul(e)
 - en couple ou en famille
 - entre amis
 - avec un groupe organisé
 - avec d'autres étudiants ou élèves
- 7 **Q. 03** *Quand êtes-vous venu(e) pour la première fois à la bibliothèque du Centre Georges Pompidou, je dis bien à la bibliothèque ? (ne pas énumérer)*
- aujourd'hui (passer directement à Q. 07)
 - il y a moins de six mois
 - de six mois à un an environ
 - de 2 à 3 ans (1993/1994)
 - de 4 à 5 ans (1991/1992)
 - plus de 5 ans (à partir de 1990)
 - depuis l'ouverture (1977)
- 8 **Q. 04** *Au cours des douze derniers mois, combien de fois environ êtes-vous venu(e), aujourd'hui compris, à la bibliothèque ? (ne pas énumérer)*
- de 2 à 5 fois
 - de 6 à 10 fois
 - de 11 à 15 fois
 - de 16 à 20 fois
 - plus de 20 fois

- 9 **Q. 05** *Diriez-vous que vous venez :*
- plutôt régulièrement
 - ou plutôt irrégulièrement (passer à Q. 06)
- 10 *si régulièrement : tous les combien en moyenne ?*
- tous les jours ou presque
 - 1 ou 2 fois par semaine
 - 1 à 3 fois par mois
 - moins souvent
- 11 **Q. 06** *Quand vous venez, avez-vous une place régulière ou habituelle ?*
- oui
 - non
- 12 **Q. 07** *Etes-vous venu(e) aujourd'hui à la bibliothèque :*
- sans idée préalable particulière (si sans idée préalable, passer à Q. 11)
 - ou avec un projet ou une intention plus ou moins précis
- 13 *Était-ce pour : (plusieurs réponses possibles ; tendre le carton)*
- trouver un ou plusieurs documents précis dont vous aviez les références
 - trouver une information sur un sujet qui vous intéresse, sans référence précise au départ
 - travailler sur vos propres documents
 - assister à un débat ou à une projection publics
 - visionner un film vidéo ou regarder des image sur vidéodisque
 - lire la presse
 - consulter ou constituer un dossier de presse
 - utiliser le laboratoire de langues
 - retrouver des amis
 - visiter ou faire visiter la BPI ou le Centre Georges Pompidou
 - autre (*préciser*)
- 14 **Q. 08** *S'agissait-il :*
- 15 (*énumérer sauf parenthèse ; plusieurs réponses possibles*)
- d'un besoin scolaire ou universitaire (devoir, exposé, mémoire, examen, concours)
 - de la préparation d'un concours de l'administration (*faire préciser quel type de concours*)
 - d'un travail dans le cadre d'une formation professionnelle, d'un besoin professionnel
 - de la préparation d'un cours, d'une recherche
 - d'un besoin pratique précis (préparer un voyage, trouver une adresse)
 - d'un intérêt ou d'une curiosité personnelle
- 16 **Q. 09** *Sur quel (s) sujet (s) avez-vous travaillé ? (noter en clair) (Précoder la grille)*
- 17 *Depuis combien de temps, environ, venez-vous travailler ici sur ce ou ces sujets ? (ne pas énumérer)*
- aujourd'hui
 - depuis une semaine
 - entre une semaine et un mois
 - entre un et trois mois
 - entre trois et six mois
 - plus de six mois
 - un an

- plus d'un an
- 18 *Travaillez-vous sur ce ou ces sujets dans d'autres bibliothèques ?*
- oui
 - non (passer à Q 10)
- 19 *Si oui, où ?*
- 20 *Est-ce principalement : (donner une réponse)*
- pour des raisons pratiques de proximité (du domicile ou du travail)
 - parce qu'il y a des types de documents qui ne sont pas à la BPI
 - parce qu'il y a plus de place pour travailler
 - parce qu'on peut emprunter des documents
 - autre
- 21 **Q. 10** *Si vous cherchiez des document précis : les avez-vous trouvés ? (proposer les trois réponses, n'en coder qu'une)*
- oui
 - en partie
 - non
- 22 *Si vous cherchiez des informations sur un sujet êtes-vous satisfait de ce que vous avez trouvé ? (proposer les trois réponses, n'en coder qu'une)*
- oui
 - en partie
 - non
- 23 *Si vous n'avez pas trouvé ou si vous avez eu du mal à trouver ce que vous cherchiez, était-ce parce que :*
- 24 ** il n'était pas au catalogue de la bibliothèque*
- oui
 - non
- 25 ** vous n'avez trouvé personne auprès de qui vous renseigner*
- oui
 - non
- 26 ** vous n'aviez pas la cote précise*
- oui
 - non
- 27 ** vous ne l'avez pas trouvé en rayonnage*
- oui
 - non
- 28 ** vous n'avez pas pu repérer l'emplacement*
- oui
 - non
- 29 ** vous ne connaissez pas le fonctionnement du catalogue informatisé de la bibliothèque*
- oui
 - non
 - autre (faire préciser et noter en clair)

- 30 *Si vous n'avez pas trouvé ce que vous cherchiez, avez-vous cherché quelque chose d'équivalent ?*
- oui
 - non
- 31 *D'après vous, les documents sont-ils ? (énumérer les trois possibilités, n'en coder qu'une)*
- d'accès facile
 - d'accès difficile
 - à la fois facile et difficile
- 32 **Q. 11** *Avez-vous déjà, dans les douze derniers mois, fréquenté un de ces lieux situés dans le Centre Georges Pompidou ? (plusieurs réponses possibles)*
- 33 ** les collections permanentes du Musée national d'art moderne*
- oui
 - non
- 34 ** l'exposition du 5^e étage (La ville ; Kurt Schwitters ; Brancusi)*
- oui
 - non
- 35 ** l'exposition de la BPI (La Ville la nuit, Pasternak, Quatre murs, une fenêtre, Dorny)*
- oui
 - non
- 36 ** les expositions de la mezzanine (Walter Benjamin, Hors-Limites)*
- oui
 - non
- 37 ** un concert ou un spectacle de danse*
- oui
 - non
- 38 ** un débat ou une conférence*
- oui
 - non
- 39 ** une autre manifestation ou activité proposée par le Centre (revue virtuelle)*
- oui
 - non
- 40 ** la salle de cinéma*
- oui
 - non
- 41 ** la Salle d'actualité de la BPI située au rez-de-chaussée du Centre*
- oui
 - non
- 42 *Diriez-vous que vous fréquentez les espaces du Centre autres que la BPI*
- très régulièrement
 - occasionnellement
 - jamais
- 43 *Etes-vous adhérent du Centre Georges Pompidou ?*
- oui

- non
- 44 **Q. 12** Vous-êtes vous adressé aujourd'hui au personnel de la bibliothèque à un bureau d'information ?
- oui
 - non
 - lequel (noter en clair chiffre ou « ne sais pas »)
- 45 Vous êtes-vous adressé(e) lors d'une précédente visite au personnel de la bibliothèque ou à un bureau d'information ?
- oui
 - non
- 46 Si oui, aujourd'hui ou lors d'une précédente visite :
- 47 * était-ce pour qu'on vous donne un document (cassette-vidéo, disque, microfilm, méthode de langue, annuaire) ?
- oui
 - non
- 48 * était-ce pour demander un renseignement ?
- oui
 - non
- 49 **Q. 13** Avez-vous aujourd'hui consulté un écran d'ordinateur ?
- oui
 - non (passer à Q. 14)
- 50 Un autre jour
- oui
 - non
- 51 Lorsque vous l'avez fait, était-ce :
- 52 * pour consulter le catalogue de la BPI ?
- oui
 - non
- 53 * pour vous orienter dans la bibliothèque ?
- oui
 - non
- 54 * autre (préciser)
- 55 **Q. 14** Avez-vous utilisé aujourd'hui des dictionnaires, encyclopédies ou annuaires ?
- oui
 - non (passer à Q. 15)
- 56 Si oui :
- 57 pouvez-vous préciser lequel (noter en clair) les avez-vous consultés :
- sous forme papier
 - sur un écran d'ordinateur
- 58 **Q. 15** Avez-vous aujourd'hui utilisé des livres de la bibliothèque ?
- oui
 - non (passer en Q. 16)

- 59 *Sur quel(s) sujet(s) ?*
- 60
- 61 *Combien de livres avez-vous consultés ?*
- 62
- 63 *Avez-vous consulté des livres en langues étrangères ?*
- oui
 - non
- 64 **Q. 16** *Avez-vous consulté aujourd'hui des journaux ou des magazines d'information générale au 2^e étage (c'est-à-dire à cet étage) ?*
- oui
 - non (passer à Q. 17)
- 65 Si oui :
- 66 *S'agissait-il (énumérer les trois, n'en coder qu'une)*
- de quotidiens
 - d'hebdomadaires ou de mensuels
 - les deux
- 67 *S'agissait-il (énumérer les trois, n'en coder qu'une)*
- de numéros récents (le ou les derniers numéros parus)
 - de numéros plus anciens
 - les deux
- 68 **Q. 17** *Avez-vous, aujourd'hui, consulté des revues spécialisées dans un domaine (techniques, loisirs, scientifiques), dans la bibliothèque ?*
- oui
 - non (passer à Q. 18)
- 69 Si oui :
- 70 *Sur quel (s) sujet (s) (noter en clair) (Précoder la grille)*
- 71 *S'agissait-il : (énumérer les trois, n'en coder qu'une)*
- de numéros récents (le ou les derniers numéros parus)
 - de numéros plus anciens
 - les deux
- 72 **Q. 18** *Avez-vous fait des photocopies aujourd'hui ?*
- oui
 - non
- 73 Si oui : combien environ ?
- 74
- 75 **Q. 19** *Avez-vous visionné aujourd'hui des microfilms reproduisant des journaux ou des revues ?*
- oui
 - non
- 76 **Q. 20** *Avez-vous regardé aujourd'hui des séries de photographies ou des images en couleur sur des écrans ?*
- oui
 - non

- 77 *si oui, était-ce :*
- un vidéodisque
 - la nouvelle banque d'images Sémaphore
 - un cédérom multimédia
 - ne sais pas
- 78 *Sur quel sujet ? (noter en clair) (Précoder la grille)*
- 79
- 80 **Q. 21** *Avez-vous regardé aujourd'hui, en tout ou en partie, un film vidéo ?*
- oui
 - non
- 81 *Si oui :*
- 82 *L'avez-vous demandé à un bureau (bibliothécaire) ?*
- oui
 - non
- 83 *ou l'avez-vous trouvé en cours de projection sur un des magnétoscopes ?*
- oui
 - non
- 84 *Sur quel sujet ? (noter en clair) Précoder la grille*
- 85
- 86 **Q. 22** *Avez-vous utilisé aujourd'hui le laboratoire de langues ?*
- oui
 - non
- 87 **Q. 23** *Avez-vous écouté ou regardé de la musique aujourd'hui, sur disques, CD, cassettes, vidéodisque ou cédérom ou écouté un document sonore parlé, ailleurs qu'au laboratoire de langues ?*
- oui
 - non (passer à Q. 24)
- 88 *Si oui : était-ce (énumérer, plusieurs réponses possibles)*
- de la musique classique
 - du jazz
 - de la musique traditionnelle, folk
 - du rock ou de la pop music
 - de la chanson
 - d'autres genres (préciser)
 - des documents littéraires, religieux ou des radioscopies
- 89 **Q. 24** *Avez-vous utilisé aujourd'hui un logiciel dans l'espace réservé à l'informatique au dernier étage de la BPI ?*
- oui
 - non
- 90 *Si oui sur quel sujet ?*
- 91
- 92 *En avez-vous utilisé lors d'une précédente visite ?*

- 93
- 94 *Si oui sur quel sujet ?*
- 95
- 96 **Q. 25** *Avez-vous aujourd'hui consulté un dossier de presse à cet étage-ci ?*
- oui
 - non
- 97 *Comment avez-vous connu ce service ?*
- par des amis
 - par des collègues
 - par vos professeurs
 - par les médias
 - par le personnel de la bibliothèque
 - autre
- 98 **Q. 26** *Avez-vous eu recours, aujourd'hui ou un autre jour, au service des Bases de données ?*
- oui
 - non
- 99 **Q. 27** *Finalement quelles sont les principales qualités de la BPI ? (donner de un à trois qualificatifs) (noter en clair)*
- 100
- 101 *et ses principaux défauts ? (idem)*
- 102
- 103 **Q. 28** *Diriez-vous que vous venez à la BPI en général pour : (tendre le carton ; donner de une à trois réponses)*
- le plaisir
 - le savoir
 - la sociabilité
 - la détente
 - le travail
 - l'ambiance de décontraction
 - la culture générale
 - l'atmosphère de travail
 - autre (*préciser*)
- 104 **Q. 29** *Comment avez-vous connu la BPI ?*
- lors d'une visite au Centre Georges Pompidou
 - par des amis
 - par des collègues
 - par vos professeurs
 - par les médias
 - par d'autres étudiants ou élèves
 - par vos parents
 - autres
- 105 **Q. 30** *Avez-vous, aujourd'hui, attendu avant d'entrer à la BPI ?*
- oui
 - non

- 106 si oui : combien de temps ?
- 107
- 108 * choisissez-vous vos horaires afin d'éviter la file d'attente ?
- oui
 - non
- 109 * avez-vous déjà renoncé à entrer à la BPI en raison de l'attente ?
- oui
 - non
- 110 Q. 31 *Fréquentez-vous une ou plusieurs autres bibliothèques que celle du Centre Georges Pompidou ?*
- oui
 - non
- 111 De quelle bibliothèque s'agit-il ?
- 112 (plusieurs réponses possibles ; faire préciser laquelle)
- bibliothèque municipale
 - bibliothèque de quartier
 - bibliothèque de lycée ou d'école
 - bibliothèque universitaire
 - bibliothèque spécialisée
 - Bibliothèque Nationale
 - bibliothèque d'entreprise
 - autre (préciser)
- 113 *Diriez-vous que vous les fréquentez :*
- plutôt régulièrement
 - ou plutôt irrégulièrement
- 114 *si régulièrement : tous les combien en moyenne ?*
- tous les jours ou presque
 - 1 ou 2 fois par semaine
 - 1 à 3 fois par mois
 - moins souvent
- 115 Q. 32 *Quels genres de livre lisez-vous le plus souvent ? (choisissez trois genres et numérotez en ordre d'importance ; tendre le carton)*
- littérature classique
 - romans autres que policier ou espionnage
 - policier, espionnage, science-fiction
 - livres sur l'actualité (reportages, témoignages et expériences,
 - biographies de personnages célèbres)
 - essais spécialisés (politique, sciences sociales, psychanalyse, philosophie)
 - histoire
 - sciences et techniques
 - méthodes de langue
 - information sur l'entreprise, le droit ou la gestion
 - livres d'art
 - livres de loisirs (voyage, sport, musique, cinéma)

- livres pratiques (bricolage, cuisine, jardinage)
- 116 **Q. 33** *Tentez-vous d'atteindre des buts spécifiques avec ces types de lecture ? (numérotez en ordre d'importance en utilisant le nombre de catégories que vous jugez appropriées ; tondre le carton)*
- oui
 - non
- 117 *si oui :*
- buts professionnels
 - études
 - culture générale
 - information pratique (précisez le domaine : exemple langue, voyage, bricolage)
 - épanouissement personnel (physique, psychologique, moral, spirituel, autres)
 - autres
- 118 Puis-je me permettre de vous demander pour finir quelques renseignements rapides qui permettront de classer vos réponses. Il va de soi que ces renseignements sont tout à fait anonymes.
- 119 **Q. 34** *Noter directement : sexe de l'interrogé (e)*
- homme
 - femme
- 120 **Q. 35** *Quelle est votre nationalité ?*
- française
 - étrangère
- 121 (si étrangère, noter en clair) laquelle ?
- 122
- 123 **Q. 36** *Où résidez-vous habituellement ?*
- à l'étranger
 - dans la région parisienne (préciser le département)
 - dans d'autres départements
 - à Paris même ; en ce cas, dans quel arrondissement ?
- 124 **Q. 37** *Quelle est votre année de naissance ?*
- 125
- 126 **Q. 38** *Jusqu'où avez-vous poursuivi vos études ? Ou, si vous êtes étudiant ou élève, quel est votre niveau d'étude actuel ? (ne pas énumérer ; noter la section et préciser l'école ou l'université)*
- sans diplôme, certificat d'études primaires
 - brevet élémentaire, BEPC
 - enseignement technique (BEP, CAP, BT)
 - baccalauréat
 - bac + 1 ou 2 (BTS, DUT, DEUG, écoles professionnelles)
 - bac + 3 ou 4 (licence, maîtrise)
 - diplômes supérieurs à la maîtrise (doctorat, agrégation, CAPES, DEA, etc.)
 - grandes écoles, écoles d'enseignement supérieur (y compris en cours)
- 127 *Dans quelle discipline ? (ne pas énumérer)*
- pas de spécialité particulière (secondaire, etc.)
 - lettres

- philosophie
- économie
- gestion
- droit
- sciences politiques
- psychologie
- sociologie-ethnologie- sciences sociales
- histoire-géographie
- sciences pures (maths, physique, chimie, biologie)
- médecine
- sciences appliquées (ingénieur en : informatique, électronique, BTP)
- sanitaire et sociale (assistante sociale, infirmière, éducateur)
- commerce
- tourisme, hôtellerie, restauration
- autres (noter en clair)

128 **Q. 39** *Quelle est actuellement votre profession ou activité principale ?*

129 **1.** scolaire

130 **2.** étudiant

131 *(Si étudiant)*

132 *Exercez-vous parallèlement une activité salariée au moins à mi-temps ?*

- oui
- non

133 *Si oui : laquelle ?*

134

135 **3.** Profession

136 *(noter précisément la profession exercée ou la situation si la personne n'a pas d'activité. Relancer si c'est imprécis.)*

137

138 **4.** Suivez-vous parallèlement des études ou une formation dans le cadre d'un enseignement régulier ?

- oui
- non
- lequel ?

139 Merci de votre collaboration.